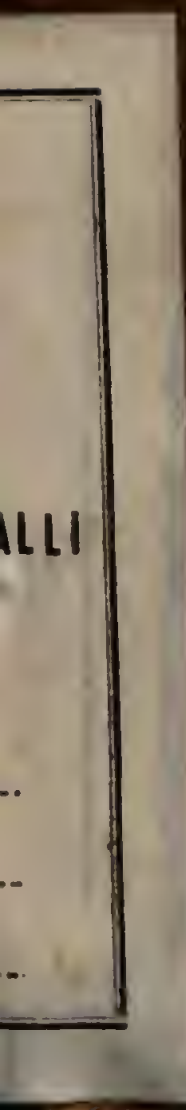

ALLI

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA

SCAFFALE ..... B .....

PLUTEO ..... 1 .....

N.° CATENA ..... 9 .....

THÉATRE

COMPLET

DE M. DE VOLTAIRE;

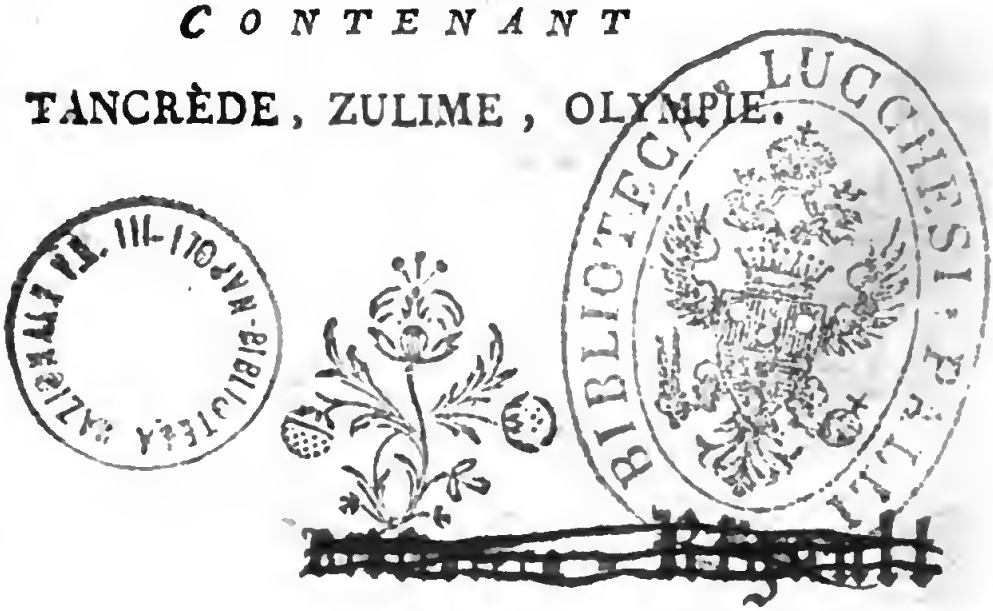
NOUVELLE ÉDITION,

Revue & corrigée par l'AUTEUR.

TOME SIXIÈME,

CONTENANT

TANCRÈDE, ZULIME, OLYMPIE.



A AMSTERDAM,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVII.

30885

TANCRÈDE,

TRAGÉDIE.

A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

MADAME,

TOUTES les Épîtres dédicatoires ne ſont pas de lâches flatteries, toutes ne ſont pas dictées par l'intérêt; celle que vous reçûtes de Mr. *Crébillon*, mon confrère à l'Académie, & mon premier maître dans un art que j'ai toujours aimé, fut un monument de ſa reconnaiſſance; le mien durera moins, mais il eſt auſſi juſte. J'ai vu dès votre enfance les graces & les talens ſe développer; j'ai reçu de vous dans tous les tems des témoignages d'une bonté toujours égale. Si quelque cenſeur pouvait déſapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, Madame, & je dois le dire. J'oſe encor plus, j'oſe vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très-grand nombre de véritables gens de lettres, de grands artiſtes, d'hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales ſont affreuſes, je le ſais; la littérature en ſera toujours troublée, ainſi que tous les autres états de la vie. On calomniera toujours les gens de lettres comme les gens en place; & j'avouerai que l'horreur pour ces cabales m'a fai

prendre le parti de la retraite, qui ſeule m'a rendu heureux. Mais j'avoue en même tems que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions, que jamais vous ne reçûtes d'impreſſion de l'impoſture ſecrète qui bleſſe ſourdement le mérite de l'impoſture publique qui l'attaque inſolemment. Vous avez fait du bien avec diſcernement, parce que vous avez jugé par vous-même; auſſi je n'ai connu ni aucun homme de lettres, ni aucune perſonne ſans prévention, qui ne rendît juſtice à votre caractère, non-ſeulement en public; mais dans les converſations particulières, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, Madame, que c'eſt quelque choſe que le ſuffrage de ceux qui ſavent penſer.

De tous les arts que nous cultivons en France, l'art de la tragédie n'eſt pas celui qui mérite le moins l'attention publique; car il faut avouer que c'eſt celui dans lequel les Français ſe ſont le plus diſtingués. C'eſt, d'ailleurs, au théâtre ſeul que la nation ſe raſſemble, c'eſt là que l'eſprit & le goût de la jeuneſſe ſe forment: les étrangers y viennent apprendre notre langue; nulle mauvaiſe maxime n'y eſt tolérée, & nul ſentiment eſtimable n'y eſt débité ſans être applaudi; c'eſt une école toujours ſubſiſtante de poéſie & de vertu.

La tragédie n'eſt pas encore peut-être tout à fait ce qu'elle doit être; ſupérieure à celle d'Athènes en pluſieurs choſes, il lui manque ce grand appareil que les magiſtrats d'Athènes ſavaient lui donner.

Permettez-moi, Madame, en vous dédiant une

tragédie, de m'étendre sur cet art des *Sophocles* & des *Euripides*. Je sais que toute la pompe de l'appareil ne vaut pas une pensée sublime, ou un sentiment; de même que la parure n'est presque rien sans la beauté. Je sais bien que ce n'est pas un grand mérite de parler aux yeux; mais j'ose être sûr que le sublime & le touchant portent un coup beaucoup plus sensible, quand ils sont soutenus d'un appareil convenable, & qu'il faut frapper l'ame & les yeux à la fois. Ce sera le partage des génies qui viendront après nous. J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'est dans cet esprit, Madame, que je dessinai la faible esquisse que je soumets à vos lumières. Je la crayonnai dès que je sus que le théâtre de Paris était changé, & devenait un vrai spectacle. Des jeunes gens de beaucoup de talent la représentèrent avec moi sur un petit théâtre que je fis faire à la campagne. Quoique ce théâtre fût extrêmement étroit, les acteurs ne furent point gênés, tout fut exécuté facilement; ces boucliers, ces devises, ces armes qu'on suspendait dans la lice, faisaient un effet qui redoublait l'intérêt, parce que cette décoration, cette action, devenait une partie de l'intrigue. Il eût fallu que la pièce eût joint à cet avantage celui d'être écrite avec plus de chaleur, que j'eusse pu éviter les longs récits, que les vers eussent été faits avec plus de soins. Mais le tems où nous nous étions proposé de nous donner ce divertissement, ne permettait pas de délai; la pièce fut faite & apprise en deux mois.

Mes amis me mandent que les comédiens de

Paris ne l'ont repréſentée que parce qu'il en courait une grande quantité de copies infidelles. Il a donc fallu la laiſſer paraître avec tous les défauts que je n'ai pu corriger. Mais ces défauts même inſtruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût.

Il y a encor dans cette pièce une autre nouveauté qui me paraît mériter d'être perfectionnée ; elle eſt écrite en vers croiſés. Cette ſorte de poéſie ſauve l'uniformité de la rime ; mais auſſi ce genre d'écrire eſt dangereux, car tout a ſon écueil. Ces grands tableaux que les anciens regardaient comme une partie eſſentielle de la Tragédie, peuvent aiſément nuire au théâtre de France en le réduiſant à n'être preſque qu'une vaine décoration, & la ſorte de vers que j'ai employés dans *Tancrède*, approche peut-être trop de la proſe. Ainſi, il pourrait arriver qu'en voulant perfectionner la ſcène françaiſe, on la gâterait entièrement. Il ſe peut qu'on y ajoute un mérite qui lui manque, il ſe peut qu'on la corrompe.

J'inſiſte ſeulement ſur une choſe, c'eſt la variété dont on a beſoin dans une ville immenſe, la ſeule de la terre qui ait jamais eu des ſpectacles tous les jours. Tant que nous ſaurons maintenir par cette variété le mérite de notre ſcène, ce talent nous rendra toujours agréables aux autres peuples ; c'eſt ce qui fait que des perſonnes de la plus haute diſtinction repréſentent ſouvent nos ouvrages dramatiques, en Allemagne, en Italie, qu'on les traduit même en Angleterre, tandis que nous voyons dans nos provinces des ſalles de ſpectacles magnifiques, comme on voyait des cirques dans

toutes les provinces Romaines ; preuve inconteſtable du goût qui ſubſiſte parmi nous, & preuve de nos reſſources dans les tems les plus difficiles. C'eſt en vain que pluſieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout genre. Je ne ſuis pas de l'avis de ceux qui, au ſortir d'un ſpectacle, dans un ſouper délicieux, dans le ſein du luxe & des plaiſirs, diſent gaiement que tout eſt perdu ; je ſuis aſſez près d'une ville de province, auſſi peuplée que Rome moderne, & beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, & qui vient de conſtruire en même tems le plus bel hôpital du royaume, & le plus beau théâtre. De bonne foi, tout cela exiſterait-il ſi les campagnes ne produiſaient que des ronces ?

J'ai choiſi pour mon habitation un des moins bons terreins qui ſoient en France ; cependant rien ne nous y manque. Le pays eſt orné de maiſons, qu'on eût regardées autrefois comme trop belles ; le pauvre qui veut s'occuper y ceſſe d'être pauvre ; cette petite province eſt devenue un jardin riant ; il vaut mieux ſans doute fertiliſer ſa terre, que ſe plaindre à Paris de la ſtérilité de ſa terre.

Me voilà, Madame, un peu loin de *Tancrède ;* j'abuſe du droit de mon âge, j'abuſe de vos momens, je tombe dans les digreſſions, je dis peu en beaucoup de paroles. Ce n'eſt pas là le caractère de votre eſprit ; mais je ſerais plus diffus, ſi je m'abandonnais aux ſentimens de ma reconnaiſſance. Recevez avec votre bonté ordinaire, Madame, mon attachement & mon reſpect, que rien ne peut altérer jamais.

ACTEURS.

ARGIRE,
TANCRÈDE,
ORBASSAN,
LOREDAN,
CATANE,
} Chevaliers.

ALDAMON, ſoldat.

AMÉNAIDE.

FANIE, ſuivante.

Pluſieurs Chevaliers aſſiſtans au Conſeil.

Ecuyers, ſoldats, peuple.

La ſcène eſt à Syracuſe, d'abord dans le palais d'Argire & dans une ſalle du Conſeil, enſuite dans la place publique ſur laquelle cette ſalle eſt conſtruite. L'époque de l'action eſt de l'année 1005. Les Sarrazins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuvième ſiècle ; Syracuſe avait ſecoué leur joug. Des gentilhommes Normans commençaient à s'établir vers Salerne dans la Pouille. Les empereurs Grecs poſſédaient Meſſine ; les Arabes tenaient Palerme & Agrigente.

TANCRÈDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS RANGÉS EN DEMI-CERCLE.

ARGIRE.

ILLUSTRES Chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez par égard au déclin de mes ans,
Vous aſſembler chez moi pour chaſſer nos tyrans,
Et former un état triomphant & tranquille :
Syracuſe en ſes murs a gémi trop long-tems
Des deſſeins avortés d'un courage inutile.
Il eſt tems de marcher à ces fiers Muſulmans ;
Il eſt tems de ſauver d'un naufrage funeſte,

Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reſte,
Le droit le plus ſacré des mortels généreux,
La liberté : c'eſt là que tendent tous nos vœux.
Deux puiſſans ennemis de notre république,
Des droits des nations, du bonheur des humains,
Les Céſars de Bizance, & les fiers Sarrazins,
Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
Ces deſpotes altiers partageant l'univers,
Se diſputent l'honneur de nous donner des fers.
Le Grec a ſous ſes loix les peuples de Meſſine;
Le hardi Solamir inſolemment domine
Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,
Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna;
Et tout de Syracuſe annonçait la ruine.
Mais nos communs tyrans l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous;
Ils ont perdu leur force en diſputant leur proie.
A notre liberté le ciel ouvre une voie;
Le moment eſt propice, il en faut profiter.
La grandeur Muſulmane eſt à ſon dernier âge;
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Eſpagne un Pélage,
Le grand Léon (*a*) dans Rome, armé d'un ſaint courage,

(*a*) Léon IV, un des grands Papes que Rome ait jamais eu. Il chaſſa les Arabes, & ſauva Rome en 849. Voici comme en parle l'Auteur de l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire générale, & ſur les mœurs des Nations*,

Nous ont assez appris comme on peut la domter.
Je sais qu'aux factions Syracuse livrée
N'a qu'une liberté faible & mal assurée.
Je ne veux point ici vous rappeler ces tems
Où nous tournions sur nous nos armes criminelles,
Où l'Etat répandait le sang de ses enfans,
Etouffons dans l'oubli nos indignes querelles.
Orbassan, qu'il ne soit qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public, & du salut de tous.
Que de notre union l'état puisse renaître;
Et si de nos égaux nous fûmes trop jaloux,
Vivons & périssons sans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il est trop vrai que les divisions
On régné trop long-tems entre nos deux maisons.
L'état en fut troublé; Syracuse n'aspire
Qu'à voir les Orbassans unis au sang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
En citoyen zélé j'accepte votre fille;
Je servirai l'état, vous, & votre famille;
Et du pied des autels où je vais m'engager,
Je marche à Solamir, & je cours vous venger.
Mais ce n'est pas assez de combattre le Maure;
Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux.
Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux,

« Il était né Romain; le courage des premiers » âges de la république revivait en lui dans un » tems de lâcheté & de corruption, tel qu'un des » beaux monumens de l'ancienne Rome qu'on » trouve quelquefois dans les ruines de la nou» velle. »

Que peut-être un vil peuple oſe chérir encore.
De quel droit les Français, portant par-tout leurs pas,
Se ſont-ils établis de nos riches climats ?
De quel droit un Coucy (*b*) vint-il dans Syracuſe,
Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuſe ?
D'abord modeſte & ſimple il voulut nous ſervir :
Bientôt fier & ſuperbe il ſe fit obéir.
Sa race accumulant d'immenſes héritages,
Et d'un peuple ébloui maîtriſant les ſuffrages,
Oſa ſur ma famille élever ſa grandeur.
Nous l'en avons punie, & malgré ſa faveur
Nous voyons ſes enfans bannis de nos rivages.
Tancrède (*c*) un rejeton de ce ſang dangereux,
Des murs de Syracuſe éloigné dès l'enfance,
A ſervi, nous dit-on, les Céſars de Bizance,
Il eſt fier, outragé ſans doute valeureux ;
Il doit haïr nos loix, il cherche la vengeance.
Tout Français eſt à craindre : on voit même en nos jours
Trois ſimples écuyers (*d*), ſans biens & ſans ſecours,
Sortis des flancs glacés de l'humide Neuſtrie (*e*),
Aux champs (*f*) Apuliens ſe faire une patrie,

(*b*) Un Seigneur de Coucy s'établit en Sicile du tems de Charles-le-Chauve.

(*c*) Ce n'eſt pas Tancrède de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelque tems après.

(*d*) Les premiers Normans qui paſſèrent dans la Pouille, Drogon, Baterie & Repoſtel.

(*e*) La Normandie.

(*f*) Le pays de Naples.

Et n'ayant pour tout droit que celui des combats,
Chaſſer les poſſeſſeurs, & fonder des états.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore :
Et nos champs malheureux par leur fécondité,
Appellent l'avarice & la rapacité
Des brigands du Midi, du Nord & de l'Aurore.
Nous devons nous défendre enſemble & nous venger.
J'ai vu plus d'une fois Syracuſe trahie ;
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer ;
Elle condamne à perdre & l'honneur & la vie,
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
Un commerce ſecret, fatal à ſon pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le ſexe ni l'âge.
Veniſe ne fonda ſa fière autorité
Que ſur la défiance & la ſévérité.
Imitons ſa ſageſſe en perdant les coupables.

LOREDAN.

Quelle honte en effet dans nos jours déplorables ;
Que Solamir, un Maure, un chef des Muſulmans,
Dans la Sicile encor ait tant de partiſans !
Que par-tout dans cette île & guerrière & chrétienne,
Que même parmi nous Solamir entretienne
Des ſujets corrompus vendus à ſes bienfaits !
Tantôt chez les Céſars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuſe ayant ſu s'introduire,
Nous préparant la guerre, & nous offrant la paix,
Et pour nous déſunir ſoigneux de nous ſéduire ;
Un ſexe dangereux dont les faibles eſprits

D'un peuple encor plus faible attire les hommages,
Toujours des nouveautés & des héros épris,
A ce Maure impoſant prodigua ſes ſuffrages.
Combien de citoyens aujourd'hui prévenus
Pour ces arts ſéduiſans (g) que l'Arabe cultive!
Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
A nos vrais chevaliers noblement inconnus.
Que notre art ſoit de vaincre, & je n'en veux point d'autre.
J'eſpère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre;
Et j'approuve ſur-tout cette ſévérité
Vengereſſe des loix & de la liberté.
Pour détruire l'Eſpagne il a ſuffi d'un traître (h);
Il en fut parmi nous, chaque jour en voit naître.
Mettons un frein terrible à l'infidélité:
Au ſalut de l'état que toute pitié cède:
Combattons Solamir, & proſcrivons Tancrède.
Tancrède né d'un ſang parmi nous déteſté
Eſt plus à craindre encor pour notre liberté.
Dans le dernier conſeil un décret juſte & ſage
Dans les mains d'Orbaſſan remit ſon héritage,
Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
A ce nom de Tancrède en ſecret attachés;
Du vaillant Orbaſſan c'eſt le juſte partage,
Sa dot, ſa récompenſe.

CATANE.

Oui, nous y ſouſcrivons.
Que Tancrède, s'il veut, ſoit puiſſant à Bizance,

(g) En ce tems les Arabes cultivaient ſeuls les ſciences en Occident, & ce ſont eux qui fondèrent l'école de Salerne.

(h) Le comte Julien, ou l'Archevêque Opas.

Qu'une cour odieuſe honore ſa vaillance;
Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
Tancrède en ſe donnant un maître deſpotique,
A renoncé lui-même à nos ſacrés remparts.
Plus de retour pour lui; l'eſclave des Céſars
Ne doit rien poſſéder dans une République.
Orbaſſan de nos loix eſt le plus ferme appui,
Et l'Etat qu'il ſoutient ne pouvait moins pour lui;
Tel eſt mon ſentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre;
Ma fille m'eſt chère, il eſt vrai; mais enfin,
Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin.
Vous ſavez qu'à regret on m'y vit condeſcendre.

LOREDAN.

Blâmez-vous le Sénat?

ARGIRE.

Non; je hais la rigueur;
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens ſont à l'Etat, l'Etat ſeul doit les prendre.
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus; hâtons cet heureux hyménée;
Qu'il amène demain la brillante journée,
Où ce chef arrogant d'un peuple deſtructeur,
Solamir à la fin doit connaître un vainqueur.
Votre rival en tout, il oſa bien prétendre,

En nous offrant la paix à devenir mon gendre (1);
Il penſait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez... dans tous les tems triomphez d'un rival:
Mes amis, ſoyons prêts.... ma faibleſſe & mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander;
A mon gendre Orbaſſan vous daignez l'accorder:
Vous ſuivre eſt pour mes ans un aſſez beau partage;
Je ſerai près de vous, j'aurai cet avantage;
Je ſentirai mon cœur encor ſe ranimer;
Mes yeux ſeront témoins de votre fier courage,
Et vous auront vu vaincre avant de ſe fermer.

LOREDAN.

Nous combattrons ſous vous, Seigneur, nous oſons croire
Que ce jour, quel qu'il ſoit, nous ſera glorieux;
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur conſolant de mourir à vos yeux.

---

(1) Il était très-commun de marier les Chrétiennes à des Muſulmans; & Abdaliſe, le fils de Muſa conquérant de l'Eſpagne, épouſa la fille du Roi Rodrigues: cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuſes.

SCÈNE II.

ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

Eh bien, brave Orbaſſan, ſuis-je enfin votre père ?
Tous vos reſſentimens ſont-ils bien effacés ?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère ?
Dois-je compter ſur vous ?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit aſſez :
J'aime l'Etat, Argire, il nous réconcilie.
Cet hymen nous rapproche, & la raiſon nous lie.
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
Si dans notre querelle à jamais aſſoupie,
Mon cœur qui vous hait, ne vous eût eſtimé.
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne ;
Mais un ſi noble hymen ne ſera point le fruit
D'un feu né d'un inſtant, qu'un autre inſtant détruit,
Que ſuit l'indifférence, & trop ſouvent la haine.
Ce cœur que la patrie appelle aux champs de Mars,
Ne ſait point ſoupirer au milieu des haſards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire,
Notre union naiſſante à tous deux néceſſaire,
La ſplendeur de l'Etat, votre intérêt, le mien ;

Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
Il pourra reſſerrer un ſi noble lien ;
Mais ſa voix doit ici ſe taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'eſtime en un ſoldat cette mâle fierté :
Mais la franchiſe plaît, & non l'auſtérité.
J'eſpère que bientôt ma chère Aménaïde
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'eſt peu d'être un guerrier ; la modeſte douceur
Donne un prix aux vertus, & ſied à la valeur.
Vous ſentez que ma fille, au ſortir de l'enfance,
Dans nos tems orageux de trouble & de malheur,
Par ſa mère élevée à la cour de Bizance,
Pourrait s'effaroucher de ce ſévère accueil,
Qui tient de la rudeſſe, & reſſemble à l'orgueil.
Pardonnez aux avis d'un vieillard & d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même, pardonnez à mon humeur auſtère :
Elevé dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politeſſes vaines,
A cet art de flatter, à cet eſprit des cours,
La groſſière vertu des mœurs républicaines.
Mais je ſais reſpecter la naiſſance & le rang
D'un eſtimable objet formé de votre ſang.
Je prétends par mes ſoins mériter qu'elle m'aime,
Vous regarder en elle, & m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

SCÈNE III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMÉNAÏDE.

ARGIRE.

Le bien de cet Etat, les voix de Syracuſe,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux;
Leurs ordres réunis ne ſouffrent point d'excuſe.
Ce noble chevalier, qui ſe rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
Vous connaiſſez ſon nom, ſon rang, ſa renommée,
Puiſſant dans Syracuſe, il commande l'armée:
Tous les droits de Tancrède entre ſes mains remis....

AMÉNAÏDE *à part.*

De Tancrède!

ARGIRE.

A mes yeux ſont le moins digne prix
Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore aſſez, Seigneur, & ſa préſence
Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois,
Puiſſai-je en méritant vos bontés & ſon choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'eſpérance!

AMÉNAÏDE.

Mon père, en tous les tems, je ſais que votre cœur

Sentit tous mes chagrins, & voulut mon bonheur.
Votre choix me deſtine un héros en partage;
Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
Grace à votre ſageſſe ont terminé leurs cours,
Du nœud qui vous rejoint votre fille eſt le gage;
D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbaſſan permettra que ce cœur étonné,
Qu'opprima dès l'enfance un ſort toujours contraire,
Par ce changement même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le ſein de ſon père.

ORBASSAN.

Vous le devez, Madame; & loin de m'oppoſer
A de tels ſentimens, dignes de mon eſtime,
Loin de vous détourner d'un ſoin ſi légitime,
Des droits que j'ai ſur vous je craindrais d'abuſer.
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête;
C'eſt peu d'un tel hymen, il le faut mériter;
La victoire en rend digne, & j'oſe me flatter
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

SCENE IV.

ARGIRE, AMÉNAIDE.

ARGIRE.

Vous ſemblez interdite : & vos yeux pleins d'effroi,
De larmes obſcurcis, ſe détournent de moi.
Vos ſoupirs étouffés ſemblent me faire injure.
La bouche obéit mal, lorſque le cœur murmure.

AMÉNAÏDE.

Seigneur, je l'avoûrai, je ne m'attendais pas,
Qu'après tant de malheurs, & de ſi longs débats,
Le parti d'Orbaſſan dût être un jour le vôtre,
Que mes tremblantes mains uniraient l'un & l'autre.
Et que votre ennemi dût paſſer dans mes bras.
Je n'oublîrai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un aſile;
Que ma mère à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger;
Que des bras paternels avec elle arrachée,
A ſes triſtes deſtins dans Bizance attachée,
J'ai partagé long-tems les maux qu'elle a ſoufferts.
Au ſortir du berceau j'ai connu les revers :
J'appris ſous une mère, abandonnée, errante,
A ſupporter l'exil & le ſort des proſcrits,

L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
Et la fauſſe pitié pire que les mépris.
Dans un ſort avili noblement élevée,
De ma mère bientôt cruellement privée,
Je me vis ſeule au monde, en proie à mon effroi,
Roſeau faible & tremblant, n'ayant d'appui que moi.
Votre deſtin changea. Syracuſe en alarmes,
Vous rendit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se repoſa ſur vous du deſtin de ſes armes,
Et de ſes murs ſanglans repouſſa ſes vainqueurs.
Dans le ſein paternel je me vis rappelée;
Un malheur inouï m'en avait exilée.
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je ſais quel intérêt, quel eſpoir vous anime;
Mais de vos ennemis je me vis la victime.
Je ſuis enfin la vôtre; & ce jour dangereux
Peut-être de nos jours ſera le plus affreux.

ARGIRE.

Il ſera fortuné, c'eſt à vous de m'en croire.
Je vous aime, ma fille, & j'aime votre gloire.
On a trop murmuré, quand ce fier Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
Oſa me propoſer de l'accepter pour gendre;
Je vous donne au héros qui marche contre lui,
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon émule, à préſent notre appui.

AMÉNAÏDE.

Quel appui! vous vantez ſa ſuperbe fortune;

Mes vœux plus modérés la voudraient plus commune.
Je voudrais qu'un héros si fier & si puissant
N'eût point pour s'agrandir dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

Du conseil, il est vrai, la prudence sévère
Veut punir dans Tancrède une race étrangère.
Elle abusa long-tems de son autorité.
Elle a trop d'ennemis.

AMÉNAÏDE.

Seigneur, ou je m'abuse,
Ou Tancrède est encor aimé dans Syracuse.

ARGIRE.

Nous rendons tous justice à son cœur indompté;
Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Illirie;
Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars,
Moins il doit espérer de revoir sa patrie.
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMÉNAÏDE.

Pour jamais! lui! Tancrède?

ARGIRE.

Oui, l'on craint sa présence;
Et si vous l'avez vu dans les murs de Bizance,
Vous savez qu'il nous hait.

AMÉNAÏDE.

Je ne le croyais pas.
Ma mère avait pensé qu'il pouvait être encore
L'appui de Syracuse, & le vainqueur du Maure;
Et lorsque dans ces lieux des citoyens ingrats
Pour ce fier Orbassan contre vous s'animèrent,
Qu'ils ravirent vos biens, & qu'ils vous opprimèrent,

Tancrède aurait pour vous affronté le trépas.
C'eſt tout ce que j'ai ſu.

ARGIRE.

C'eſt trop, Aménaïde.
Rendez-vous aux conſeils d'un père qui vous guide.
Conformez-vous aux tems, conformez-vous aux lieux.
Solamir & Tancrède, & la cour de Bizance,
Sont tous également en horreur en ces lieux.
Votre bonheur dépend de votre complaiſance.
J'ai pendant ſoixante ans combattu pour l'état;
Je le ſervis injuſte, & le chéris ingrat.
Je dois penſer ainſi juſqu'à ma dernière heure.
Prenez mes ſentimens; & devant que je meure,
Conſolez mes vieux ans dont vous faites l'eſpoir.
Je ſuis prêt à finir une vie orageuſe:
La vôtre doit couler ſous les loix du devoir;
Et je mourrai content, ſi vous vivez heureuſe.

AMÉNAÏDE.

Ah, Seigneur! croyez-moi, parlez moins de bonheur.
Je ne regrette point la cour d'un Empereur.
Je vous ai conſacré mes ſentimens, ma vie;
Mais pour en diſpoſer attendez quelques jours.
Au crédit d'Orbaſſan trop d'intérêt vous lie;
Ce crédit ſi vanté doit-il durer toujours?
Il peut tomber; tout change: & ce héros peut-être
S'eſt trop tôt déclaré votre gendre & mon maître.

ARGIRE

ARGIRE.

Comment ? Que dites-vous ?

AMÉNAÏDE.

Cette témérité
Eſt peu reſpectueuſe, & vous ſemble une injure.
Je ſais que dans les cours, mon ſexe plus flatté,
Dans votre République a moins de liberté :
A Bizance on le ſert ; ici, la loi plus dure,
Veut de l'obéiſſance & défend le murmure.
Les Muſulmans altiers, trop long-tems vos vainqueurs,
Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs ;
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles ?

ARGIRE.

Vous ſeule, vous, ma fille, en abuſant trop d'elles.
De tout ce que j'entends, mon eſprit eſt confus.
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
La loi ne peut plus rompre un nœud ſi légitime ;
La parole eſt donnée, y manquer eſt un crime.
Vous me l'avez bien dit, je ſuis né malheureux.
Jamais aucun ſuccès n'a couronné mes vœux.
Tous les jours de ma vie ont été des orages.
Dieu puiſſant ! détournez ces funeſtes préſages ;
Et puiſſe Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer des jours moins triſtes que les miens !

SCÈNE V.

AMÉNAIDE *seule.*

TANCRÈDE, cher amant! moi j'aurais la faibleſſe
De trahir mes ſermens pour ton perſécuteur!
Plus cruelle que lui, perfide avec baſſeſſe,
Partageant ta dépouille avec cet oppreſſeur,
Je pourrais....

SCÈNE VI.

AMÉNAIDE, FANIE.

AMÉNAÏDE.

VIENS, approche, ô ma chère Fanie!
Vois le trait déteſté qui m'arrache la vie.
Orbaſſan par mon père eſt nommé mon époux!

FANIE.

Je ſens combien cet ordre eſt douloureux pour vous.
J'ai vu vos ſentimens; j'en ai connu la force.
Le ſort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce
Qui puſſent arrêter ou détourner vos pas,

Quand la route par vous fut une fois choiſie.
Votre cœur s'eſt donné, c'eſt pour toute la vie.
Tancrède & Solamir touchés de vos appas,
Dans la cour des Céſars en ſecret ſoupirèrent;
Mais celui que vos yeux juſtement diſtinguèrent,
Qui ſeul obtient vos vœux, qui ſut les mériter,
En ſera toujours digne; & puiſque dans Bizance,
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbaſſan dans ces lieux ne pourra l'emporter;
Votre ame eſt trop conſtante.

AMÉNAÏDE.

Ah! tu n'en peux douter.
On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage;
C'eſt le ſort d'un héros d'être perſécuté;
Je ſens que c'eſt le mien de l'aimer davantage.
Écoute, dans ces murs Tancrède eſt regretté,
Le peuple le chérit.

FANIE.

Banni dans ſon enfance,
De ſon père oublié, les faſtueux amis
Ont bientôt à ſon ſort abandonné le fils.
Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'abſence.
A leurs ſeuls intérêts les grands ſont attachés.
Le peuple eſt plus ſenſible.

AMÉNAÏDE.

Il eſt auſſi plus juſte.

FANIE.

Mais il eſt aſſervi : nos amis ſont cachés ;
Aucun n'oſe parler pour ce proſcrit auguſte.
Un ſénat tyrannique eſt ici tout puiſſant.

AMÉNAÏDE.

Oui, je ſais qu'il peut tout quand Tancrède eſt abſent.

FANIE.

S'il pouvait ſe montrer, j'eſpérerais encore :
Mais il eſt loin de vous.

AMÉNAÏDE.

Juſte ciel, je t'implore !
(*A Fanie.*)
Je me confie à toi. Tancrède n'eſt pas loin ;
Et quand de l'écarter on prend l'indigne ſoin,
Lorſque la tyrannie au comble eſt parvenue,
Il eſt tems qu'il paraiſſe & qu'on tremble à ſa vue.
Tancrède eſt dans Meſſine.

FANIE.

Eſt-il vrai ? Juſtes cieux !
Et cet indigne hymen eſt formé ſous ſes yeux !

AMÉNAÏDE.

Il ne le ſera pas... non, Fanie ; & peut-être
Mes oppreſſeurs & moi nous n'aurons plus qu'un maître.
Viens... je t'apprendrai tout,,, mais il faut tout oſer.

Le joug eſt trop honteux, ma main doit le briſer.
La perſécution enhardit ma faibleſſe ;
Le trahir eſt un crime, obéir eſt baſſeſſe.
S'il vient, c'eſt pour moi ſeule, & je l'ai mérité :
Et moi timide eſclave à ſon tyran promiſe,
Victime malheureuſe indignement ſoumiſe,
Je mettrais mon devoir dans l'infidélité !
Non, l'amour à mon ſexe inſpire le courage ;
C'eſt à moi de hâter ce fortuné retour ;
Et s'il eſt des dangers que ma crainte enviſage,
Ces dangers me ſont chers, ils naiſſent de l'amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉNAÏDE *ſeule.*

OÙ portai-je me pas ? ... d'où vient que je friſſonne ?
Moi des remords ! ... qui ? moi ? Le crime ſeul les donne...
Ma cauſe eſt juſte... O cieux ! protégez mes deſſeins ! ...
(*A Fanie qui entre.*)
Allons, raſſurons-nous... Suis-je en tout obéie ?

FANIE.

Votre eſclave eſt parti, la lettre eſt dans ſes mains.

AMÉNAÏDE.

Il eſt maître, il eſt vrai, du ſecret de ma vie....
Mais je connais ſon zèle : il m'a toujours ſervie.
On doit tout quelquefois aux derniers des humains.
Né d'aïeux Muſulmans chez les Syracuſains,
Inſtruit dans les deux loix, & dans les deux langages,
Du camp des Sarrazins il connaît les paſſages,
Et des monts de l'Etna les plus ſecrets chemins ;
C'eſt lui qui découvrit, par une courſe utile,

Que Tancrède en ſecret a revu la Sicile ;
C'eſt lui par qui le ciel veut changer mes deſtins.
Ma lettre par ſes ſoins remiſe aux mains d'un Maure,
Dans Meſſine demain doit être avant l'aurore.
Des Maures & des Grecs les beſoins mutuels
Ont toujours conſervé, dans cette longue guerre,
Une correſpondance à tous deux néceſſaire ;
Tant la nature unit les malheureux mortels !

FANIE.

Ce pas eſt dangereux ; mais le nom de Tancrède,
Ce nom ſi redoutable à qui tout autre cède,
Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur,
N'eſt point dans cette lettre à Tancrède adreſſée.
Si vous l'avez toujours préſent à la penſée,
Vous avez ſu, du moins, le taire en écrivant.
Au camp des Sarrazins votre lettre portée
Vainement ſerait lue, ou ſerait arrêtée.
Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,
Ne ſut mieux ſe voiler dans l'ombre du myſtère,
Et ne fut plus hardi, ſans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMÉNAÏDE.

Le ciel juſqu'à préſent ſemble veiller ſur moi ;
Il ramène Tancrède, & tu veux que je tremble ?

FANIE.

Hélas ! qu'en d'autres lieux ſa bonté vous raſſemble.
La haine & l'intérêt s'arment trop contre lui ;
Tout ſon parti ſe tait ; qui ſera ſon appui ?

AMÉNAÏDE.

Sa gloire. Qu'il ſe montre, il deviendra le maître.
Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs ;
Il les anime tous, quand il vient a paraître.

FANIE.

Son rival eſt à craindre.

AMÉNAÏDE.

Ah ! combats ces terreurs,
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un & l'autre à ſes derniers momens,
Que Tancrède eſt à moi ; qu'aucune loi contraire
Ne peut rien ſur nos vœux, & ſur nos ſentimens.
Hélas ! nous regrettions cette île ſi funeſte,
Dans le ſein de la gloire & des murs des Céſars.
Vers ces champs trop aimés, qu'aujourd'hui je déteſte,
Nous tournions triſtement nos avides regards.
J'étais loin de penſer que le ſort qui m'obsède
Me gardât pour époux l'oppreſſeur de Tancrède ;
Et que j'aurais pour dot l'exécrable préſent
Des biens qu'un raviſſeur enlève à mon amant.
Il faut l'inſtruire au moins d'une telle injuſtice ;
Qu'il apprenne de moi ſa perte & mon ſupplice ;
Qu'il hâte ſon retour & défende ſes droits.
Pour venger un héros je fais ce que je dois.
Ah ! ſi je le pouvais, j'en ferais davantage.
J'aime, je crains un père, & reſpecte ſon âge ;
Mais je voudrais armer nos peuples ſoulevés,
Contre cet Orbaſſan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier ſa conduite eſt indigne,

Intéreſſé, cruel, il prétend à l'honneur !
Il croit d'un peuple libre être le protecteur !
Il ordonne ma honte, & mon père la ſigne !
Et je dois la ſubir ; & je dois me livrer
Au maître impérieux qui penſe m'honorer !
Hélas ! dans Syracuſe on hait la tyrannie ;
Mais la plus exécrable, & la plus impunie,
Eſt celle qui commande & la haine & l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le ſort en eſt jeté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMÉNAÏDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancrède même eſt aujourd'hui porté ;
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMÉNAÏDE.

Je le ſais, mon eſprit en fut épouvanté ;
Mais l'amour eſt bien faible alors qu'il eſt timide.
J'adore, tu le ſais, un héros intrépide ;
Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, ſerait-elle écoutée ?
Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AMÉNAÏDE.

Elle attaque Tancrède ; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouſe eſt digne de nos maîtres !

Ce n'était point ainſi que ſes braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illuſtres vainqueurs,
Subjuguaient l'Italie, & conquéraient des cœurs.
On aimait leur franchiſe, on redoutait leurs armes,
Les ſoupçons n'entraient point dans leurs eſprits altiers.
L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers;
Chez les ſeuls ennemis ils portaient les alarmes,
Et le peuple amoureux de leur autorité
Combattait pour leur gloire & pour ſa liberté.
Ils abaiſſaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un Sénat ombrageux,
Toujours en défiance, & toujours orageux,
Qui lui-même ſe craint, & que le peuple abhorre.
Je ne ſais ſi mon cœur eſt trop plein de ſes feux.
Trop de prévention peut-être me poſsède;
Mais je ne puis ſouffrir ce qui n'eſt pas Tancrède.
La foule des humains n'exiſte point pour moi,
Son nom ſeul en ces lieux diſſipe mon effroi,
Et tous ces ennemis irritent ma colère.

SCÈNE II.

AMÉNAÏDE, FANIE, *sur le devant.* ARGIRE, les Chevaliers *au fond.*

ARGIRE.

CHEVALIERS.... je succombe à cet excès d'horreur.
Ah! j'espérais du moins mourir sans déshonneur.
(*A sa fille avec des sanglots mêlés de colère.*)
Retirez-vous.... sortez.

AMÉNAÏDE.

Qu'entends-je? vous, mon père?

ARGIRE.

Moi, ton père! ... Est-ce à toi de prononcer ce nom,
Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison?

AMÉNAÏDE (*faisant un pas appuyée sur Fanie.*)

Je suis perdue! ...

ARGIRE.

Arrête.... ah! trop chère victime.
Qu'as-tu fait? ...

AMÉNAÏDE (*pleurant.*)

Nos malheurs...

ARGIRE.

Pleures-tu sur ton crime?

AMÉNAÏDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi ! tu démens ton ſeing ?

AMÉNAÏDE.

Non...

ARGIRE.

Tu vois que le crime eſt écrit de ta main.
Tout ſert à m'accabler, tout ſert à te confondre.
Ma fille ! ... il eſt donc vrai ? ... tu n'oſes me répondre !
Laiſſe au moins dans le doute un père au déſeſpoir.
J'ai vécu trop long-tems... Qu'as-tu fait ? ...

AMÉNAÏDE.

Mon devoir.
Aviez-vous fait le vôtre ?

ARGIRE.

Ah ! c'en eſt trop, cruelle !
Oſes-tu te vanter d'être ſi criminelle ?
Laiſſe-moi, malheureuſe ! ôte-toi de ces lieux :
Va, ſors... une autre main ſaura fermer mes yeux.

AMÉNAÏDE *ſort, preſque évanouie entre les bras de Fanie.*

Je me meurs !

SCENE III.

ARGIRE, les Chevaliers.

ARGIRE.

MES amis, dans une telle injure...
Après ſon aveu même... après ce crime affreux...
Excuſez d'un vieillard les ſanglots douloureux...
Je dois tout à l'état... mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
A vos ſévères voix mêle ſa voix tremblante.
Aména'ide, hélas! ne peut être innocente;
Mais ſigner à la fois mon opprobre & ſa mort;
Vous ne le voulez pas... c'eſt un barbare effort;
La nature en frémit, & j'en ſuis incapable.

LOREDAN.

Nous plaignons tous, Seigneur, un père reſpectable;
Nous ſentons ſa bleſſure, & craignons de l'aigrir;
Mais vous-même avez vu cette lettre coupable;
L'eſclave la portait au camp de Solamir;
Auprès de ce camp même on a ſurpris le traître;
Et l'inſolent Arabe a pu le voir punir.
Ses odieux deſſeins n'ont que trop ſu paraître.

L'état était perdu. Nos dangers, nos ſermens
Ne ſouffrent point de nous de vains ménagemens.
Les loix n'écoutent point la pitié paternelle ;
L'état parle ; il ſuffit.

ARGIRE.

Seigneur, je vous entends.
Je ſais ce qu'on prépare à cette criminelle ;
Mais elle était ma fille... & voilà ſon époux...
Je cède à ma douleur... je m'abandonne à vous...
Il ne me reſte plus qu'à mourir avant elle.

(*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

LES CHEVALIERS.

CATANE.

DÉJÀ de la ſaiſir l'ordre eſt donné par nous.
Sans doute il eſt affreux de voir tant de nobleſſe,
Les graces, les attraits, la plus tendre jeuneſſe,
L'eſpoir de deux maiſons, le deſtin le plus beau,
Par le dernier ſupplice enfermés au tombeau.
Mais telle eſt parmi nous la loi de l'hyménée ;
C'eſt la religion lâchement profanée,
C'eſt la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidelle en nos murs appelle l'étranger !
La Grèce & la Sicile ont vu des citoyennes
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos loix pour ces fiers Muſulmans,

Vainqueurs de tous côtés, & par-tout nos tyrans :
Mais que d'un chevalier la fille reſpectée,

(*A Orbaſſan.*)

Sur le point d'être à vous, & marchant à l'autel,
Exécute un complot ſi lâche & ſi cruel !
De ce crime nouveau Syracuſe infectée,
Veut de notre juſtice un exemple éternel.

LOREDAN.

Je l'avoue en tremblant : ſa mort eſt légitime.
Plus ſa race eſt illuſtre, & plus grand eſt le crime.
On ſait de Solamir l'eſpoir ambitieux ;
On connaît ſes deſſeins, ſon amour téméraire,
Ce malheureux talent de tromper & de plaire,
D'impoſer aux eſprits, & d'éblouir les yeux.
C'eſt à lui que s'adreſſe un écrit ſi funeſte,
Régnez dans nos états ; Ces mots trop odieux
Nous révèlent aſſez un complot manifeſte.
Pour l'honneur d'Orbaſſan je ſupprime le reſte ;
Il nous ferait rougir. Quel eſt le chevalier
Qui daignera jamais, ſuivant l'antique uſage,
Pour ce coupable objet ſignaler ſon courage,
Et haſarder ſa gloire à le juſtifier ?

CATANE.

Orbaſſan, comme vous nous ſentons votre injure ;
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen. Oubliez la parjure.
Son ſupplice vous venge, & ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

Il me conſterne, au moins.... on approche.... c'eſt elle,

Qu'au ſéjour des forfaits conduiſent des ſoldats....
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offenſe ;
Laiſſez-moi lui parler.

SCÈNE V.

Les Chevaliers *ſur le devant*, AMÉNAIDE *au fond entourée de gardes.*

AMÉNAÏDE *dans le fond.*

O CÉLESTE puiſſance !
Ne m'abandonnez point dans ces momens affreux.
Grand Dieu ! vous connaiſſez l'objet de tous mes vœux,
Vous connaiſſez mon cœur ; eſt-il donc ſi coupable ?

CATANE.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable ?

ORBASSAN.

Oui, je le veux.

CATANE.

Sortons, parlez-lui, mais ſongez
Que les loix, les autels, l'honneur ſont outragés;
Syracuſe à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le ſais comme vous : un même ſoin m'anime.
Éloignez-vous, ſoldats.

SCENE VI.

AMÉNAIDE, ORBASSAN.

AMÉNAÏDE.

QU'OSEZ-VOUS attenter?
A mes derniers momens venez-vous insulter?

ORBASSAN.

Ma fierté jusque-là ne peut être avilie.
Je vous donnais ma main; je vous avais choisie;
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
Je ne sais si mon cœur s'en souviendrait encore;
Ou s'il est indigné d'avoir connu ses loix;
Mais il ne peut souffrir ce qui le déshonore.
Je ne veux point penser qu'Orbassan soit trahi
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre;
Ce crime est trop indigne, il est trop inouï;
Et pour vous, pour l'état, & sur-tout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux, & prétends ne rien croire.
Syracuse aujourd'hui voit en moi votre époux,
Ce titre me suffit, je me respecte en vous;
Ma gloire est offensée, & je prends sa défense.
Les loix des chevaliers ordonnent ces combats;

Le jugement de Dieu (*a*) dépend de notre bras ;
C'eſt le glaive qui juge & qui fait l'innocence.
Je ſuis prêt.

AMÉNAÏDE.

Vous ?

ORBASSAN.

Moi ſeul : & j'oſe me flatter
Qu'après cette démarche, après cette entrepriſe,
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autoriſe)
Un cœur qui m'était dû, me ſaura mériter.
Je n'examine point ſi votre ame ſurpriſe
Ou par mes ennemis, ou par un ſéducteur,
Un moment aveuglée eut un moment d'erreur,
Si votre averſion fuyait mon hyménée.
Les bienfaits peuvent tout ſur une ame bien née ;
La vertu s'affermit par un remords heureux,
Je ſuis ſûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'eſt point aſſez ; j'ai le droit de prétendre
(Soit fierté, ſoit amour) un ſentiment plus tendre.
Les loix veulent ici des ſermens ſolennels ;
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
En dicte à la faibleſſe, en impoſe à la crainte,
Qu'en ſe trompant ſoi-même on prodigue aux autels ;
A ma franchiſe altière il faut parler ſans feinte :

(*a*) On ſait aſſez qu'on appelait ces combats *le jugement de Dieu*.

Prononcez. Mon cœur s'ouvre, & mon bras eſt armé ;
Je peux mourir pour vous... mais je dois être aimé.

AMÉNAÏDE.

Dans l'abîme effroyable où je ſuis deſcendue,
A peine avec horreur à moi-même rendue,
Cet effort généreux, que je n'attendais pas,
Porte le dernier coup à mon ame éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrait ſous mes pas.
Vous me forcez, Seigneur, à la reconnaiſſance ;
Et tout près du ſépulcre où l'on va m'enfermer,
Mon dernier ſentiment eſt de vous eſtimer.
Connaiſſez-moi, ſachez que mon cœur vous offenſe ;
Mais je n'ai point trahi ma gloire & mon pays ;
Je ne vous trahis point ; je n'avais rien promis.
Mon ame envers la vôtre eſt aſſez criminelle ;
Sachez qu'elle eſt ingrate, & non pas infidelle...
Je ne peux vous aimer ; je ne peux à ce prix
Accepter un combat pour ma cauſe entrepris.
Je ſais de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante point du faſtueux effort,
De voir ſans m'alarmer les apprêts de ma mort...
Je regrette la vie... elle dut m'être chère.
Je pleure mon deſtin, je gémis ſur mon père.
Mais, malgré ma faibleſſe, & malgré mon effroi,
Je ne peux vous tromper ; n'attendez rien de moi.
Je vous parais coupable après un tel outrage ;
Mais ce cœur, croyez-moi, le ſerait davantage,
Si juſqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.

Je ne peux (pardonnez à ce triſte langage)
De vous, pour mon époux, ni pour mon chevalier.
J'ai prononcé; jugez, & vengez votre offenſe.

ORBASSAN.

Je me borne, Madame, à venger mon pays,
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
A l'oublier. Mon bras prenait votre défenſe,
Mais quitte envers ma gloire, auſſi-bien qu'envers vous,
Je ne ſuis plus qu'un juge à ſon devoir fidelle,
Soumis à la loi ſeule, inſenſible comme elle,
Et qui ne doit ſentir ni regrets ni courroux.

SCÈNE VII.

AMÉNAIDE, Soldats *dans l'enfoncement.*

J'AI donc dicté l'arrêt... & je me ſacrifie!...
O toi ſeul des humains qui méritas ma foi,
Toi pour qui je mourrai, pour qui j'aimais la vie,
Je ſuis donc condamnée!... Oui, je le ſuis pour toi;
Allons.., je l'ai voulu... mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé dont les jours vont finir!
Des liens, des bourreaux... ces apprêts d'infamie!
Ô mort! affreuſe mort! puis-je vous ſoutenir?
Tourmens, trépas honteux.... tout mon courage cède.

.... Non, il n'eſt point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, & non pas me punir.
Quoi! je meurs en coupable? .. un père! une patrie.
Je les ſervais tous deux, & tous deux m'ont flétrie!
Et je n'aurai pour moi, dans ces momens d'horreur,
Que mon ſeul témoignage, & la voix de mon cœur!
(*A Fanie qui entre.*)
Quels momens pour Tancrède! O ma chère Fanie!
(*Fanie lui baiſe la main en pleurant, & Aménaïde l'embraſſe.*)
La douceur de te voir ne m'eſt donc point ravie!

FANIE.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux!

AMENAÏDE.

Ah!... je vois s'avancer ces monſtres odieux..
(*Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener.*
Porte un jour au héros à qui j'étais unie,
Mes derniers ſentimens, & mes derniers adieux,
Fanie... il apprendra ſi je mourus fidelle:
Je coûterai du moins des larmes à ſes yeux:
Je ne meurs que pour lui.... ma mort eſt moins cruelle.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TANCRÈDE, *suivi de deux écuyers qui portent ſa lance ſon écu*, &c. ALDAMON.

TANCRÈDE.

A TOUS les cœurs bien nés que la patrie eſt chère!
Qu'avec raviſſement je revois ce ſéjour!
Cher & brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'eſt toi dont l'heureux zèle a ſervi mon retour,
Que Tancrède eſt heureux! que ce jour m'eſt proſpère!
Tout mon ſort eſt changé. Cher ami, je te dois
Plus que je n'oſe dire.... & plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'eſt trop vanter mes ſervices vulgaires,
Et c'eſt trop relever un ſort tel que le mien;
Je ne ſuis qu'un ſoldat, un ſimple citoyen....

TANCRÈDE.

Je le ſuis comme vous: les citoyens ſont frères.

ALDAMON.

Deux ans dans l'Orient ſous vous j'ai combattu;
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres;

J'admirai d'assez près votre haute vertu ;
C'est là mon seul mérite : élevé par mes maîtres,
Né dans votre maison, je vous suis asservi.
Je dois ...

TANCRÈDE.

Vous ne devez être que mon ami.
Voilà donc ces remparts que je voulais défendre ;
Ces murs toujours sacrés pour le cœur le plus tendre.
Ces murs qui m'ont vu naître, & dont je suis banni!
Apprends-moi dans quels lieux respire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où son père réside ;
Cette place y conduit ; plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
Ces vaillans chevaliers, ce Sénat intrépide,
Qui font les loix du peuple & combattent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le Musulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs devises,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises.
Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

TANCRÈDE.

Que ce nom soit caché, puisqu'on le persécute ;
Peut-être en d'autres lieux il est célèbre assez.
(*A ses écuyers.*)
Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés ;
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en bute ;
Que mes armes sans faste, emblême des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,

Ce ſimple bouclier, ce caſque ſans couleurs ;
Soient attachés ſans pompe à ces triſtes murailles.

(*Les écuyers ſuſpendent ſes armes aux places vides, au-milieu des autres trophées.*)

Conſervez ma deviſe, elle eſt chère à mon cœur ;
Elle a dans mes combats ſoutenu ma vaillance ;
Elle a conduit mes pas & fait mon eſpérance ;
Les mots en ſont ſacrés ; c'eſt, *l'amour & l'honneur.*
Lorſque les chevaliers deſcendront dans la place,
Vous direz qu'un guerrier, qui veut être inconnu,
Pour les ſuivre aux combats dans leurs murs eſt venu,
Et qu'à les imiter il borne ſon audace.

(*A Aldamon.*)

Quel eſt leur chef, ami ?

ALDAMON.

Ce fut depuis trois ans,
Comme vous l'avez ſu, le reſpectable Argire.

TANCRÈDE, *à part.*

Père d'Aménaïde !..

ALDAMON.

On le vit trop long-tems
Succomber au parti dont nous craignons l'empire.
Il reprit à la fin ſa juſte autorité :
On reſpecte ſon rang, ſon nom, ſa probité :
Mais l'âge l'affaiblit ; Orbaſſan lui ſuccède.

TANCRÈDE.

Orbaſſan ! l'ennemi, l'oppreſſeur de Tancrède !
Ami, quel eſt le bruit répandu dans ces lieux !
Ah ! parle, eſt-il bien vrai que cet audacieux,

D'un

D'un père trop facile ait ſurpris la faibleſſe,
Que de ſon alliance il ait eu la promeſſe,
Que ſur Aménaïde il ait levé les yeux,
Qu'il ait oſé prétendre à s'unir avec elle?

ALDAMON.

Hier confuſément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort,
Où je vous ai reçu, grace à mon heureux ſort,
A mon poſte attaché, j'avoûrai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre;
On vous y perſécute, ils ſont affreux pour moi.

TANCRÈDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi;
Cours chez Aménaïde, & parais devant elle:
Dis-lui qu'un inconnu brûlant du plus beau zèle,
Pour l'honneur de ſon ſang, pour ſon auguſte nom,
Pour les proſpérités de ſa noble maiſon,
Attaché dès l'enfance à ſa mère, à ſa race,
D'un entretien ſecret lui demande la grace.

ALDAMON.

Seigneur, dans ſa maiſon j'eus toujours quelque accès.
On y voit avec joie, on accueille, on honore
Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
Plût au ciel qu'on eût vu le pur ſang des Français
Uni dans la Sicile au noble ſang d'Argire!
Quel que ſoit le deſſein, Seigneur, qui vous inſpire,
Puiſque vous m'envoyez, je réponds du ſuccès.

SCÈNE II.

TANCRÈDE, ſes Ecuyers *au fond.*

Il ſera favorable : & ce ciel qui me guide,
Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,
Et qui dans tous les tems accorda ſa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur,
Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
Parmi mes ennemis ſoutient ma cauſe encore.
Aménaïde m'aime, & ſon cœur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
Loin des camps des Céſars, & loin de l'Illyrie,
Je viens enfin pour elle au ſein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, & qui, dans mon malheur
Après Aménaïde, eſt ſi chère à mon cœur!
J'arrive; un autre ici l'obtiendrait de ſon père!
Et ſa fille à ce point aurait pu me trahir!
Quel eſt cet Orbaſſan? Quel eſt ce téméraire?
Quels ſont donc les exploits dont il doit s'applaudir?
Qu'a-t-il fait de ſi grand qui le puiſſe enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance,
Qui des plus grands héros ſerait la récompenſe,
Qui m'appartient du moins par les droits de l'amour?
Avant de me l'ôter il m'ôtera le jour.
Après mon trépas même elle ſerait fidelle.

L'oppreſſeur de mon ſang ne peut régner ſur elle.
Oui, ton cœur m'eſt connu ; je n'en redoute rien,
Ma chère Aménaïde, il eſt tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte & d'inconſtance.

SCÈNE III.

TANCRÈDE, ALDAMON.

TANCRÈDE.

Ah ! trop heureux ami, tu ſors de ſa préſence ;
Tu vois tous mes tranſports ; allons, conduis mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funeſtes lieux, Seigneur, n'avancez pas.

TANCRÈDE.

Que me dis-tu ? Les pleurs inondent ton viſage !

ALDAMON.

Ah ! fuyez pour jamais ce malheureux rivage.
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obſcur que je ſuis.

TANCRÈDE.

Comment ? ...

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage ſublime ;
La gloire vous attend aux rentes des Céſars ;
Elle n'eſt point pour vous dans ces aſtieux remparts.

Fuyez, vous n'y verriez que la honte & le crime.

TANCRÈDE.

De quels traits inouïs viens-tu percer mon cœur ?
Qu'as-tu vu ? que t'a dit? Que fait Aménaïde ?

ALDAMON.

J'ai trop vu vos deſſeins... Oubliez-la, Seigneur.

TANCRÈDE.

Ciel ! Orbaſſan l'emporte, Orbaſſan ! la perfide !
L'ennemi de ſon père, & mon perſécuteur !

ALDAMON.

Son père a ce matin ſigné cet hyménée,
Et la pompe fatale en était ordonnée....

TANCRÈDE.

Et je ſerais témoin de cet excès d'horreur !

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée.
Vos biens étaient ſa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos aïeux.

TANCRÈDE.

Le lâche ! il m'enlevait ce qu'un héros mépriſe.
Aménaïde, ô ciel ! en ſes mains eſt remiſe ?
Elle eſt à lui ?

ALDAMON.

Seigneur, ce ſont les moindres coups
Que le ciel irrité vient de lancer ſur vous.

TANCRÈDE.

Achève donc, cruel, de m'arracher la vie,
Achève.... parle.... hélas !

ALDAMON.

Elle allait être unie
Au fier perſécuteur de vos jours glorieux,
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
Lorſqu'on a reconnu quelle eſt ſa perfidie;
C'eſt peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux,
L'infidèle, Seigneur, vous trahiſſait tous deux.

TANCRÈDE.

Pour qui?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'oppreſſeur altier de notre nation,
Pour Solamir.

TANCRÈDE.

O ciel! ô trop funeſte nom!
Solamir! .... Dans Bizance il ſoupira pour elle?
Mais il fut dédaigné; mais je fus ſon vainqueur
Elle n'a pu trahir ſes ſermens & mon cœur.
Tant d'horreur n'entre point dans une ame ſi belle.
Elle en eſt incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé:
Mais ce ſecret horrible eſt par-tout révélé.

TANCRÈDE.

Écoute, je connais l'envie & l'impoſture:
Eh! quel cœur généreux échappe à leur injure!
Proſcrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui ſuis mon ouvrage,
Qui d'états en états ait porté mon courage,

Qui par-tout de l'envie ai senti la fureur,
Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de sa bouche impunie,
Chez les républicains, comme à la cour des rois.
Argire fut long-tems accusé par sa voix;
Il souffrit comme moi; cher ami, je m'abuse,
Ou ce monstre odieux régne dans Syracuse.
Ses serpens sont nourris de ces mortels poisons,
Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
De l'esprit de parti je sais quelle est la rage.
L'auguste Aménaïde en éprouve l'outrage.
Entrons: je veux la voir, l'entendre, & m'éclairer.

ALDAMON.

Ah! Seigneur, arrêtez; il faut donc tout vous dire:
On l'arrache des bras du malheureux Argire;
Elle est aux fers.

TANCRÈDE.

Qu'entends-je?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,
Dans cette place même, au plus affreux supplice.

TANCRÈDE.

Aménaïde!

ALDAMON.

Hélas! si c'est une justice,
Elle est bien odieuse; on ose en murmurer;
On pleure; mais, Seigneur, on se borne à pleurer.

TANCRÈDE.

Aménaïde! ô cieux!.... crois-moi, ce ſacrifice,
Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite ſes pas.
Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide;
Et d'un cruel ſpectacle indignement avide,
Turbulent; curieux avec compaſſion,
Il s'agite en tumulte autour de la priſon.
Etrange empreſſement de voir des miſérables!
On hâte en gémiſſant ces momens formidables.
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déſerts,
De nombreux citoyens ſeront bientôt couverts.
Eloignez-vous, venez.

TANCRÈDE.

Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs?
Ses ſuivans conſternés imitent ſes douleurs.

ALDAMON.

C'eſt Argire, Seigneur, c'eſt ce malheureux père...

TANCRÈDE.

Retire-toi.... ſur-tout ne me découvre pas.
Que je le plains!

SCÈNE IV.

ARGIRE *dans un des côtés de la ſcène*, TANCRÈDE *ſur le devant*, ALDAMON *loin de lui dans l'enfoncement.*

ARGIRE.

O CIEL ! avance mon trépas.
Ô mort ! viens me frapper, c'eſt ma ſeule prière!

TANCRÈDE.

Noble Argire, excuſez un de ces chevaliers,
Qui contre le Croiſſant déployant leur bannière,
Dans de ſi ſaints combats vont chercher des lauriers.
Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venais.... pardonnez... dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiſcrètes.

ARGIRE.

Ah ! vous êtes le ſeul qui m'oſiez conſoler;
Tout le reſte me fuit, on cherche à m'accabler.
Vous-même, pardonnez à mon déſordre extrême.
A qui parlai-je ? hélas !

TANCRÈDE.

Je ſuis un étranger;
Plein de reſpect pour vous, touché comme vous-même,

Honteux & frémiſſant de vous interroger,
Malheureux comme vous.... Ah! par pitié.... de grace,
Une ſeconde fois excuſez tant d'audace.
Eſt-il vrai?... votre fille!... eſt-il poſſible?...

ARGIRE.

Hélas!
Il eſt trop vrai; bientôt on la mène au trépas.

TANCRÈDE.

Elle eſt coupable?

ARGIRE (*avec des ſoupirs & des pleurs.*)

Elle eſt.... la honte de ſon père!

TANCRÈDE.

Votre fille! ...Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je penſais, ſur le bruit de ſon nom glorieux,
Que ſi la vertu même habitait ſur la terre,
Le cœur d'Aménaïde était ſon ſanctuaire.
Elle eſt coupable! ô jour! ô déteſtables bords!
Jours à jamais affreux!

ARGIRE.

Ce qui me déſeſpère,
Ce qui creuſe ma tombe, & ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encor me fait deſcendre,
C'eſt qu'elle aime ſon crime, & qu'elle eſt ſans remords,
Auſſi nul chevalier ne cherche à la défendre;
Ils ont en gémiſſant ſigné l'arrêt mortel;
Et malgré notre uſage antique & ſolennel,
Si vanté dans l'Europe & ſi cher au courage,
De défendre en champ clos le ſexe qu'on outrage,
Celle qui fut ma fille à mes yeux va périr,
Sans trouver un guerrier qui l'oſe ſecourir.

Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente :
Tout frémit, tout se tait, aucun ne se présente.

TANCRÈDE.

Il s'en présentera : gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

De quel espoir, Seigneur, daignez-vous me flatter ?

TANCRÈDE.

Il s'en présentera : non pas pour votre fille ;
Elle est loin d'y prétendre & de le mériter ;
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, & pour votre vertu.

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Eh ! qui pour nous défendre entrera dans la lice ?
Nous sommes en horreur, on est glacé d'effroi ;
Qui daignera me tendre une main protectrice ?
Je n'ose m'en flatter.... qui combattra ?

TANCRÈDE.

Qui ? moi,
Moi, dis-je ; & si le ciel seconde ma vaillance,
Je demande de vous, Seigneur, pour récompense,
De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Aménaïde, & sans être connu.

ARGIRE.

Ah ! Seigneur, c'est le ciel, c'est Dieu qui vous envoie.
Mon cœur triste & flétri ne peut goûter de joie ;
Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.
Ah ! ne puis-je savoir à qui, dans mon malheur,

Je dois tant de reſpect & de reconnaiſſance ?
Tout annonce à mes yeux votre haute naiſſance.
Hélas ! qui vois-je en vous ?

TANCRÈDE.

Vous voyez un vengeur.

SCÈNE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCRÈDE. Chevaliers, Suite.

ORBASSAN (*à Argire.*)

L'ÉTAT eſt en danger, ſongeons à lui, Seigneur.
Nous prétendions demain ſortir de nos murailles ;
Nous ſommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis,
Sans doute avertiſſaient nos cruels ennemis.
Solamir veut tenter le deſtin des batailles ;
Nous marcherons à lui. Vous, ſi vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un ſpectacle funeſte,
Inſupportable, horrible à nos ſens effrayés.

ARGIRE.

Il ſuffit, Orbaſſan ; tout l'eſpoir qui me reſte,
C'eſt d'aller expirer au milieu des combats.
(*montrant Tancrède.*)
Ce brave chevalier y guidera mes pas ;
Et malgré les horreurs dont ma race eſt flétrie,
Je périrai du moins en ſervant ma patrie.

ORBASSAN.

Des ſentimens ſi grands ſont bien dignes de vous.
Allez, aux Muſulmans portez vos derniers coups.
Mais avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, & déjà qu'on prépare;
On approche.

ARGIRE.

Ah! grand Dieu!

ORBASSAN.

Les regards paternels
Doivent ſe détourner de ces objets cruels.
Ma place me retient, & mon devoir ſévère
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire;
L'inexorable loi ne ſait rien ménager;
Toute horrible qu'elle eſt, je la dois protéger.
Mais vous qui n'avez point cet affreux miniſtère,
Qui peut vous retenir? & qui peut vous forcer
A voir couler le ſang que la loi va verſer?
On vient, éloignez-vous.

TANCRÈDE (*à Argire.*)

Non, demeurez, mon père.

ORBASSAN.

Et qui donc êtes-vous?

TANCRÈDE.

Votre ennemi, Seigneur,
L'ami de ce vieillard, peut être ſon vengeur,
Peut-être autant que vous à l'État néceſſaire.

SCÈNE VI.

La ſcène s'ouvre : on voit AMÉNAIDE *au milieu des* Gardes ; les Chevaliers, le Peuple *rempliſſent la place.*

ARGIRE *à Tancrède.*

GÉNÉREUX inconnu, daignez me ſoutenir ;
Cachez-moi ces objets.... C'eſt ma fille elle-même.

TANCRÈDE.

Quels momens pour tous trois !

AMÉNAÏDE.

Ô juſtice ſuprême !
Toi qui vois le paſſé, le préſent, l'avenir,
Tu lis ſeule en mon cœur, toi ſeule es équitable.
Des profanes humains la foule impitoyable
Parle & juge en aveugle, & condamne au haſard.
Chevaliers, citoyens, vous qui tous avez part
Au ſanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'eſt pas devant vous que je me juſtifie.
Que ce ciel qui m'entend, juge entre vous & moi.
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi ;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.
Oui, j'offenſais un père, il a forcé mes vœux.
J'offenſais Orbaſſan, qui fier & rigoureux,

Prétendait ſur mon ame une injuſte puiſſance.
Citoyens, ſi la mort eſt due à mon offenſe,
Frappez ; mais écoutez ; ſachez tout mon malheur.
Qui va répondre à Dieu, parle aux hommes ſans peur.
Et vous, mon père, & vous, témoin de mon ſupplice,
Qui ne deviez pas l'être, & de qui la juſtice
(Apercevant Tancrède.)
Aurait pu.... Ciel ! ô ciel ! qui vois-je à ſes côtés ?
Eſt-ce lui ?...je me meurs.
(Elle tombe évanouie entre les gardes.)

TANCRÈDE.

Ah ! ma ſeule préſence
Eſt pour elle un reproche ; il n'importe... arrêtez,
Miniſtres de la mort, ſuſpendez la vengeance ;
Arrêtez, citoyens, j'entreprends ſa défenſe,
Je ſuis ſon chevalier. Ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle, & non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la ſeule valeur rende ici des arrêts,
Des dignes chevaliers c'eſt le plus beau partage.
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage ;
Que les juges du camp faſſent tous les apprêts....
Toi, ſuperbe Orbaſſan, c'eſt toi que je défie ;
Viens mourir de mes mains, ou m'arracher la vie.
Tes exploits & ton nom ne ſont pas ſans éclat ;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne ;
Je jette devant toi le gage du combat.
(Il jette ſon gantelet ſur la ſcène.)
L'oſes-tu relever ?

ORBASSAN.

Ton arrogance insigne
Ne mériterait pas qu'on te fît cet honneur :

(*Il fait signe à son écuyer de ramasser le gage de bataille.*)

Je le fais à moi-même, & consultant mon cœur,
Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oser défier.
Quel est ton rang, ton nom ? ce simple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCRÈDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais, & tel est mon dessein ;
Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière ;
Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière,
Jusqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, sachez, compagnons, qu'en quittant la carrière,
Je marche à votre tête, & je défends l'Etat.
D'un combat singulier la gloire est périssable ;
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

TANCRÈDE.

Viens : & vous, chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
L'Etat sera sauvé par d'autres que par lui.

SCÈNE VII.

ARGIRE *ſur le devant.* AMÉNAIDE *au fond à qui l'on a ôté les fers.*

AMÉNAÏDE (*revenant à elle.*)

CIEL ! que deviendra-t-il ? Si l'on ſait ſa naiſſance,
Il eſt perdu.

ARGIRE.

Ma fille...

AMÉNAÏDE *appuyée ſur Fanie, & ſe retournant vers ſon père.*

Ah ! que me voulez-vous ?
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O deſtins en courroux !
Voulez-vous, ô mon Dieu ! qui prenez ſa défenſe,
Ou pardonner ſa faute, ou venger l'innocence ?
Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder ?
Eſt-ce juſtice ou grace ? Ah ! je tremble & j'eſpère.
Qu'as-tu fait ? & comment dois-je te regarder ?
Avec quels yeux, hélas !

AMÉNAÏDE.

Avec les yeux d'un père...
Votre fille eſt encore au bord de ſon tombeau.
Je ne ſais ſi le ciel me ſera favorable.

Rien n'eſt changé : je ſuis encor ſous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle eſt inaltérable.
Mais ſi vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux ;
Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule inſultante,
Qui ſur mon infortune arrête ici ſes yeux,
Obſerve mes affronts, & contemple des larmes,
Dont la cauſe eſt ſi belle.... & qu'on ne connaît pas.

ARGIRE.

Viens ; mes tremblantes mains raſſureront tes pas.
Ciel ! de ſon défenſeur favoriſez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TANCRÈDE, LOREDAN, Chevaliers. *Marche guerrière : on porte les armes de Tancrède devant lui.*

LOREDAN.

SEIGNEUR, votre victoire eſt illuſtre & fatale ;
Vous nous avez privé d'un brave chevalier,
Dont le cœur à l'Etat ſe livrait tout entier,
Et de qui la valeur fut à la vôtre égale.
Ne pouvons-nous ſavoir votre nom, votre ſort ?

TANCRÈDE.

Orbaſſan ne l'a ſu qu'en recevant la mort ;
Il emporte au tombeau mon ſecret & ma haine.
De mon ſort malheureux ne ſoyez point en peine,
Si je peux vous ſervir, qu'importe qui je ſois ?

LOREDAN.

Demeurez ignoré, puiſque vous voulez l'être ;
Mais que votre vertu ſe faſſe ici connaître,
Par un courage utile & de dignes exploits.
Les drapeaux du Croiſſant dans nos champs vont paraître.
Défendez avec nous notre culte & nos loix.
Voyez dans Solamir un plus grand adverſaire.

Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez.
Rendez-nous le héros que vous nous raviſſez;
Le vainqueur d'Orbaſſan nous devient néceſſaire.
Solamir vous attend.

TANCRÈDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis;
Je tiendrai ma parole; & Solamir peut-être
Eſt plus mon ennemi que celui de l'Etat;
Je le hais plus que vous... mais quoi qu'il en puiſſe être,
Sachez que je ſuis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance;
Attendez tout auſſi de la reconnaiſſance
Que devra Syracuſe à votre illuſtre bras.

TANCRÈDE.

Il n'en eſt point pour moi, je n'en exige pas;
Je n'en veux point, Seigneur; & cette triſte enceinte
N'a rien qui déſormais ſoit l'objet de mes vœux.
Si je verſe mon ſang, ſi je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompenſe ni plainte,
Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir;
Solamir me verra; c'eſt là tout mon eſpoir.

LOREDAN.

C'eſt celui de l'Etat; déjà le temps nous preſſe,
Ne ſongeons qu'à l'objet qui tous nous intéreſſe,
A la victoire; & vous qui l'allez partager,
Vous ſerez averti quand il faudra vous rendre
Au poſte où l'ennemi croit bientôt nous ſurprendre.

Dans le ſang Muſulman tout prêts à nous plonger,
Tout autre ſentiment nous doit être étranger.
Ne penſons, croyez-moi, qu'à ſervir la patrie.

TANCRÈDE.

Qu'elle en ſoit digne ou non, je lui donne ma vie.

(*Les Chevaliers ſortent.*)

SCÈNE II.

TANCRÈDE, ALDAMON.

ALDAMON.

Ils ne connaiſſaient pas quel trait envenimé
Eſt caché dans ce cœur trop noble & trop charmé.
Mais malgré vos douleurs, & malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indiſpenſable uſage
De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
Qui vous doit ſon honneur, ſes jours, ſa liberté;
Et de lui préſenter, de vos mains triomphantes,
D'Orbaſſan terraſſé les dépouilles ſanglantes?

TANCRÈDE.

Non, ſans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh! quoi, pour la ſervir vous cherchiez le trépas.
Et vous fuyez loin d'elle?

TANCRÈDE.

Et ſon cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point ſon crime vous irrite.
Mais pour ce crime enfin vous avez combattu.

TANCRÈDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il eſt vrai; je l'ai dû.
Je n'ai pu, cher ami, malgré ſa perfidie,
Supporter ni ſa mort, ni ſon ignominie.
Et l'euſſai-je aimé moins, comment l'abandonner?
J'ai dû ſauver ſes jours, & non lui pardonner.
Qu'elle vive, il ſuffit, & que Tancrède expire.
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire....
A quel excès, ô ciel! je lui fus aſſervi!
Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
Je penſais adorer la vertu la plus pure;
Je croyais les ſermens, les autels moins ſacrés,
Qu'une ſimple promeſſe, un mot d'Aménaïde....

ALDAMON.

Tout eſt-il en ces lieux ou barbare ou perfide?
A la proſcription vos jours furent livrés;
Sa loi vous perſécute, & l'amour vous outrage.
Eh bien, s'il eſt ainſi, fuyons de ce rivage.
Je vous ſuis aux combats, je vous ſuis pour jamais.
Loin de ces murs affreux trop ſouillés de forfaits.

TANCRÈDE.

Quel charme dans ſon crime à mes eſprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle!
Toi qui me fais deſcendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,

TANCRÈDE.

Et pour comble d'horreur elle a cru s'honorer !
Au plus grand des humains elle a cru ſe livrer !
Que cette idée encor m'accable & m'humilie !
L'Arabe impérieux domine en Italie ;
Et le ſexe imprudent, que tant d'éclat ſéduit,
Ce ſexe à l'eſclavage en leurs états réduit,
Frappé de ce reſpect que des vainqueurs impriment,
Se livre par faibleſſe aux maîtres qui l'oppriment !
Il nous trahit pour eux, nous, ſon ſervile appui,
Qui vivons à ſes pieds, & qui mourons pour lui !
Ma fierté ſuffirait, dans une telle injure,
Pour déteſter ma vie, & pour fuir la parjure.

SCÈNE III.

TANCRÈDE, ALDAMON, pluſieurs Chevaliers.

CATANE.

NOS chevaliers ſont prêts; le tems eſt précieux;

TANCRÈDE.

Oui, j'en ai trop perdu, je m'arrache à ces lieux;
Je vous ſuis, c'en eſt fait.

SCÈNE IV.

TANCRÈDE, AMÉNAIDE, ALDAMON, FANIE, Chevaliers.

AMÉNAIDE (*arrivant avec précipitation.*)

O MON Dieu tutélaire!
Maître de mon deſtin, j'embraſſe vos genoux.
(*Tancrède la relève, mais en ſe détournant.*)
Ce n'eſt point m'abaiſſer; & mon malheureux père
A vos pieds comme moi va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre auguſte préſence?
Qui pourra condamner ma juſte impatience,
Je m'arrache à ſes bras... mais ne puis-je, Seigneur,
Me permettre ma joie & montrer tout mon cœur?
Je n'oſe vous nommer... & vous baiſſez la vue...
Ne puis-je vous revoir en cet affreux ſéjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour?
Vous êtes conſterné... mon ame eſt confondue;
Je crains de vous parler..... quelle contrainte, hélas!
Vous détournez les yeux..... vous ne m'écoutez pas.

TANCRÈDE (*d'une voix entrecoupée.*)

Retournez,... conſolez ce vieillard que j'honore:
D'autres

D'autres ſoins plus preſſans me rappellent encore.
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,
J'en ai reçu le prix.....je n'ai point d'autre eſpoir;
Trop de reconnaiſſance eſt un fardeau peut-être,
Mon cœur vous en dégage..... & le vôtre eſt le maître
De pouvoir à ſon gré diſpoſer de ſon ſort.
Vivez heureuſe... & moi je vai chercher la mort.

SCÈNE V.

AMÉNAÏDE, FANIE.

AMÉNAÏDE.

VEILLAI-JE! Et du tombeau ſuis-je en effet ſortie!
Eſt-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie?
Ce jour en triſte jour éclaire-t-il mes yeux?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chere Fanie!
Eſt un arrêt de mort, plus dur, plus odieux,
Plus affreux que les loix qui m'avaient condamnée.

FANIE.

L'une & l'autre eſt horrible à mon ame étonnée.

AMÉNAÏDE.

Eſt-ce Tancrède, ô ciel! qui vient de me parler?
As-tu vu ſa froideur altière, aviliſſante,
Ce courroux dédaigneux dont il m'oſe accabler?
Fanie, avec horreur il voyait ſon amante!

Il m'arrache à la mort, & c'eſt pour m'immoler?
Qu'ai-je donc fait, Tancrède? Ai-je pu vous
déplaire?

FANIE.

Il eſt vrai que ſon front reſpirait la colère.
Sa voix entrecoupée affectait des froideurs.
Il détournait les yeux; mais il cachait ſes pleurs.

AMÉNAÏDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce & m'outrage!
Quel changement affreux a formé cet orage?
Que veut-il? Quelle offenſe excite ſon courroux?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux,
Oui, je lui dois la vie, & c'eſt toute ma gloire.
Seul objet de mes vœux il eſt mon ſeul appui.
Je mourais, je le ſais, ſans lui, ſans ſa victoire:
Mais s'il ſauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer, la voix publique entraîne;
Même en s'en défiant, on lui réſiſte à peine.
Cet eſclave, ſa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de ſa vaillance,
L'offre de ſon hymen, l'audace de ſes feux,
Tout parlait contre vous, juſqu'à votre ſilence,
Ce ſilence ſi fier, ſi grand, ſi généreux,
Qui dérobait Tancrède à l'injuſte vengeance
De vos communs tyrans, armés contre vous deux.
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux?
Le préjugé l'emporte, & l'on croit l'apparence.

AMÉNAÏDE.

Lui, me croire coupable?

FANIE.

Ah ! s'il peut s'abuſer,
Excuſez un amant.

AMÉNAÏDE (*reprenant ſa fierté & ſes forces.*)

Rien ne peut l'excuſer.....
Quand l'univers entier m'accuſerait d'un crime ;
Sur ſon jugement ſeul un grand homme appuyé,
A l'univers ſéduit oppoſe ſon eſtime.
Il aura donc pour moi combattu par pitié !
Cet opprobre eſt affreux, & j'en ſuis accablé.
Hélas mourant pour lui, je mourais conſolée !
Et c'eſt lui qui m'outrage & m'oſe ſoupçonner !
C'en eſt fait, je ne veux jamais lui pardonner.
Ses bienfaits ſont toujours préſens à ma penſée ;
Ils reſteront gravés dans mon ame offenſée :
Mais s'il a pu me croire indigne de ſa foi,
C'eſt lui qui pour jamais eſt indigne de moi.
Ah ! de tous mes affronts c'eſt le plus grand peut-être.

FANIE.

Mais il ne connaît pas.....

AMÉNAÏDE.

Il devait me connaître ;
Il devait reſpecter un cœur tel que le mien ;
Il devait préſumer qu'il était impoſſible
Que jamais je trahiſſe un ſi noble lien.
Ce cœur eſt auſſi fier que ſon bras invincible ;
Ce cœur était en tout auſſi grand que le ſien,
Moins ſoupçonneux ſans doute. & ſur-tout plus ſenſible.
Je renonce à Tancrède, au reſte des mortels ;

Ils ſont faux ou méchans, ils ſont faibles, cruels;
Ou trompeurs, ou trompés; & ma douleur profonde,
En oubliant Tancrède, oublîra tout le monde.

SCENE VI.

ARGIRE, AMÉNAIDE, Suite.

ARGIRE (*ſoutenu par ſes écuyers.*)

MES amis, avancez, ſans plaindre mes tourmens:
On va combattre, allons, guidez mes pas tremblans.
Ne pourrai-je embraſſer ce héros tutélaire?
Ah! ne puis-je ſavoir qui t'a ſauvé le jour?

AMÉNAÏDE (*plongée dans ſa douleur, appuyée d'une main ſur Fanie, & ſe tournant à moitié vers ſon père.*)

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'oſais nommer, que vous aviez proſcrit;
Le ſeul & cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejeton d'une famille auguſte,
Le plus grand des humains, hélas! le plus injuſte!
En un mot c'eſt Tancrède.

ARGIRE.

O ciel! que m'as-tu dit?

AMÉNAÏDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui ! Tancrède !

AMÉNAIDE.

Et quel autre eut été mon appui?

ARGIRE.

Tancrède qu'opprima notre Sénat barbare ?

AMÉNAÏDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui !
Nous lui raviſſons tout, biens, dignité, patrie,
Et c'eſt lui qui pour nous vient prodiguer ſa vie !
O juges malheureux ! qui dans nos faibles mains
Tenons aveuglément le glaive & la balance,
Combien nos jugemens ſont injuſtes & vains !
Et combien nous égare une fauſſe prudence !
Que nous étions ingrats ! que nous étions tyrans !

AMÉNAÏDE.

Je peux me plaindre à vous, je le ſais.... mais, mon père,
Votre vertu ſe fait des reproches ſi grands,
Que mon cœur déſolé tremble de vous en faire.
Je les dois à Tancrède.

ARGIRE.

A lui par qui je vis ?
A qui je dois tes jours ?

AMÉNAÏDE.

Ils ſont trop avilis,
Ils ſont trop malheureux. C'eſt en vous que j'eſpère.
Réparez tant d'horreurs & tant de cruauté;
Ah! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Oſbaſſan n'a ſauvé que ma vie.
Venez, que votre voix parle & me juſtifie.

ARGIRE.

Sans doute, je le dois.

AMÉNAÏDE.

Je vole ſur vos pas.

ARGÏRE.

Demeure.

AMÉNAÏDE.

Moi reſter! je vous ſuis aux combats.
J'ai vu la mort des près, & je l'ai vue horrible;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle eſt bien moins terrible
Qu'à l'indigne échafaud où vous me conduiſiez.
Seigneur, il n'eſt plus tems que vous me refuſiez;
J'ai quelques droits ſur vous; mon malheur me les donne.
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité ſur toi;
J'en avais abuſé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel eſt ce deſſein qui me glace d'effroi?

Crains les égaremens de ton ame éperdue ;
Ce n'eſt point en ces lieux, comme en d'autres climats,
Où le ſexe élevé loin d'une triſte gêne,
Marche avec les héros, & s'en diſtingue à peine ;
Et nos mœurs & nos loix ne le permettent pas.

AMENAÏDE.

Quelles loix, quelles mœurs, indignes & cruelles !
Sachez qu'en ce moment je ſuis au-deſſus d'elles ;
Sachez que dans ce jour d'injuſtice & d'horreur,
Je n'écoute plus rien que la voix de mon cœur.
Quoi, ces affreuſes loix dont le poids vous opprime
Auront pris dans vos bras votre ſang pour victime !
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Votre fille ait paru dans d'infames liens ;
Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'accompagne mon père & défende ma gloire ?
Et le ſexe en ces lieux conduit aux échafauds,
Ne pourra ſe montrer qu'au milieu des bourreaux !
L'injuſtice à la fin produit l'indépendance.
Vous frémiſſez, mon père ; ah ! vous deviez frémir,
Quand de vos ennemis careſſant l'inſolence,
Au ſuperbe Orbaſſan vous pûtes vous unir
Contre le ſeul mortel qui prend votre défenſe,
Quand vous m'avez forcée à vous déſobéir.

ARGIRE.

Va, c'eſt trop accabler un père déplorable ;
N'abuſe point du droit de me trouver coupable ;
Je le ſuis, je le ſens, je me ſuis condamné.
Ménage ma douleur, & ſi ton cœur encore
D'un père au déſeſpoir ne s'eſt point détourné,
Laiſſe-moi ſeul mourir par les flèches du Maure.
Je vais joindre Tancrède, & tu n'en peux douter.
Vous, obſervez ſes pas.

SCÈNE VII.

AMÉNAÏDE *ſeule.*

QUI pourra m'arrêter ?
Tancrède, qui me hais, & qui m'as outragée,
Qui m'oſes mépriſer, après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre & t'imiter,
Des traits ſur toi lancés affronter la tempête,
En recevoir les coups... en garantir ta tête,
Te rendre à tes côtés tout ce que je te dois,
Punir ton injuſtice en expirant pour toi,
Surpaſſer, s'il ſe peut, ta rigueur inhumaine,
Mourante entre tes bras, t'accabler de ma haine,
De ma haine trop juſte, & laiſſer à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima, le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, & l'horreur qui m'accable.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Les Chevaliers & leurs Ecuyers, *l'épée à la main.* Des soldats *portant des trophées.* Le peuple *dans le fond.*

LOREDAN.

ALLEZ & préparez les champs de la victoire ;
Peuple, au Dieu des combats prodiguez votre encens ;
C'est lui qui nous fait vaincre, à lui seul est la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras sont impuissans.
Il a brisé les traits, il a rompu les piéges
Dont nous environnaient ces brigands sacriléges ;
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout sanglans érigez vos trophées ;
En foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des trésors du Croissant ornez nos saints autels.
Que l'Espagne opprimée, & l'Italie en cendre,
L'Égypte terrassée, & la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut se défendre
Contre ces fiers tyrans l'effroi de l'univers.
C'est à nous maintenant de consoler Argire.
Que le bonheur public apaise ses douleurs !

Tout cédait à nos coups, & ſur-tout à ſon bras.
Nous revenions vers vous conduits par la victoire ;
Mais lui, les yeux baiſſés, inſenſible à ſa gloire,
Morne, triſte, abattu, regrettant le trépas,
Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance :
Il l'embraſſe, il lui parle, & loin de nous s'élance,
Auſſi rapidement qu'il avait combattu.
C'eſt pour jamais, dit-il : ces mots nous laiſſent croire
Que ce grand chevalier, ſi digne de mémoire,
Veut être à Syracuſe à jamais inconnu.
Nul ne peut ſoupçonner le deſſein qui le guide.
Mais dans le même inſtant je vois Aménaïde,
Je la vois éperdue au milieu des ſoldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée ;
Elle appelle Tancrède, elle vole égarée ;
Son père en gémiſſant ſuit à peine ſes pas.
Il ramène avec nous Aménaïde en larmes,
C'eſt Tancrède, dit-il, ce héros dont les armes
Ont étonné nos yeux par de ſi grands exploits,
Ce vengeur de l'état, vengeur d'Aménaïde,
C'eſt lui que ce matin d'une commune voix
Nous déclarions rebelle, & nous nommions perfide ;
C'eſt ce même Tancrède exilé par nos loix.
Amis, que faut-il faire, & quel parti nous reſte ?

LOREDAN.

Il n'en eſt qu'un pour nous, celui du repentir.
Perſiſter dans ſa faute eſt horrible & funeſte ;
Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna ſouvent la vertu, le mérite :
Mais quand ils ſont connus, il les faut honorer.

SCÈNE II.

Les Chevaliers, ARGIRE, AMÉNAIDE *dans l'enfoncement soutenue par ses femmes.*

ARGIRE (*arrivant avec précipitation.*)

IL les faut secourir, il les faut délivrer.
Tancrède est en péril, trop de zèle l'excite.
Tancrède s'est lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui seul unis.
Hélas! j'accuse en vain mon âge qui me glace.
O vous, de qui la force est égale à l'audace,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente,
Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

LOREDAN.

C'est nous en dire trop, le tems est cher, volons,
Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désapprouvons.

SCÈNE III.

ARGIRE, AMÉNAIDE.

ARGIRE.

O CIEL ! tu prends pitié d'un père qui t'adore ;
Tu m'as rendu ma fille, & tu me rends encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.
(*Aménaïde entre.*)
Ma fille, un juſte eſpoir dans nos cœurs doit renaître.
J'ai cauſé tes malheurs ; je les ai partagés ;
Je les termine enfin, Tancrède va paraître.
Ne puis-je conſoler tes eſprits affligés ?

AMÉNAÏDE.

Je me conſolerai quand je verrai Tancrède,
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède,
Aura plus de juſtice, & ſera ſans danger ;
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit ſans m'outrager,
Et lorſque ſes remords expîront mes injures.

ARGIRE.

Je reſſens ton état : ſans doute il doit t'aigrir.
On n'eſſuya jamais des épreuves plus dures.
Je ſais ce qu'il en coûte, & qu'il eſt des bleſſures
Dont un cœur généreux peut rarement guérir.
La cicatrice en reſte, il eſt vrai ; mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrède en ces lieux abhorré,

Apprends qu'il eſt chéri, glorieux, honoré;
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de ſa gloire, & de tant de ſervices,
L'excès où ſes rivaux portaient leurs injuſtices.
Le vulgaire eſt content s'il remplit ſon devoir.
Il faut plus au héros, il faut que ſa vaillance
Aille au-delà du terme & de notre eſpérance.
C'eſt ce que fait Tancrède : il paſſe notre eſpoir.
Il te verra conſtante, il te ſera fidelle.
Le peuple en ta faveur s'élève & s'attendrit.
Tancrède va ſortir de ſon erreur cruelle.
Pour éclairer ſes yeux, pour calmer ſon eſprit;
Il ne faudra qu'un mot.

AMÉNAÏDE.

Et ce mot n'eſt pas dit.
Que m'importe à préſent ce peuple & ſon outrage,
Et ſa faveur crédule, & ſa pitié volage,
Et la publique voix que je n'entendrai pas?
D'un ſeul mortel, d'un ſeul dépend ma renommée.
Sachez que votre fille aime mieux le trépas
Que de vivre un moment ſans en être eſtimée.
Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
Ma mère au lit de mort a reçu nos promeſſes;
Sa dernière prière a béni nos tendreſſes;
Elle joignit nos mains, qui fermèrent ſes yeux;
Nous jurâmes par elle, à la face des cieux,
Par ſes mânes, par vous, vous trop malheureux père,

De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.
Seigneur... les échafauds ont été nos autels.
Mon amant, mon époux cherche un trépas funeſte,
Et l'horreur de ma honte eſt tout ce qui me reſte;
Voilà mon ſort.

ARGIRE.

Eh bien! ce ſort eſt réparé;
Et nous obtiendrons plus que tu n'as eſpéré.

AMÉNAÏDE.

Je crains tout.

SCÈNE IV.

ARGIRE, AMÉNAÏDE, FANIE.

FANIE.

PARTAGEZ, l'alégreſſe publique,
Jouiſſez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrède a combattu : Tancrède a diſſipé
Le reſte d'une armée au carnage échappé.
Solamir eſt tombé ſous cette main terrible;
Victime dévouée à notre état vengé,
Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Sur-tout à votre nom qu'on avait outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle;
Ce peuple ivre de joie, & volant après lui,

Le nomme ſon héros, ſa gloire, ſon appui;
Parle même du trône où ſa vertu l'appelle.
Un ſeul de nos guerriers, Seigneur, l'avait ſuivi,
C'eſt ce même Aldamon qui ſous vous a ſervi.
Lui ſeul a partagé ſes exploits incroyables;
Et quand nos chevaliers, dans un danger ſi grand,
Lui ſont venus offrir leurs armes ſecourables,
Tancrède avait tout fait; il était triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent ſa vaillance?
On l'élève au-deſſus des héros de la France,
Des Rolands, des Liſois, dont il eſt deſcendu.
Venez voir mille mains couronner ſa vertu.
Venez voir ce triomphe, & recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop long-tems attendu.
Tout vous rit, tout vous ſert, tout venge votre outrage;
Et Tancrède à vos vœux eſt pour jamais rendu.

AMÉNAÏDE.

Ah! je reſpire enfin: mon cœur connaît la joie.
Ah! mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouis, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourmens ſa bonté me délivre?
Ce n'eſt qu'en ce moment que je commence à vivre.
Mon bonheur eſt au comble, hélas! il m'eſt bien dû.
Je veux tout oublier; pardonnez-moi mes plaintes.
Mes reproches amers, & mes frivoles craintes.
Oppreſſeurs de Tancrède, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ſes pieds, il va tomber aux miens.

ARGIRE.

Oui, le ciel pour jamais daigne eſſuyer nos larmes.

Je me trompe, ou je vois le fidelle Aldamon,
Qui ſuivait ſeul Tancrède, & ſecondait ſes armes :
C'eſt lui, c'eſt ce guerrier ſi cher à ma maiſon.
De nos proſpérités la nouvelle eſt certaine.
Mais d'où vient que vers nous il ſe traîne avec peine ?
Eſt-il bleſſé ? ſes yeux annoncent la douleur.

SCÈNE V.

ARGIRE, AMÉNAIDE, ALDAMON, FANIE.

AMÉNAÏDE.

PARLEZ, cher Aldamon, Tancrède eſt donc vainqueur ?

ALDAMON.

Sans doute, il l'eſt, Madame.

AMÉNAÏDE.

A ces chants d'alégreſſe ?
A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux !

ALDAMON.

Ces chants vont ſe changer en des cris de triſteſſe.

AMÉNAÏDE.

Qu'entends-je ? Ah malheureuſe !

ALDAMON.

Un jour ſi glorieux
Eſt le dernier des jours de ce héros fidelle.

AMÉNAÏDE.

Il eſt mort !

ALDAMON.

La lumière éclaire encor ſes yeux ;
Mais il eſt expirant d'une atteinte mortelle ;
Je vous apporte ici de funeſtes adieux.
Cette lettre fatale, & de ſon ſang tracée,
Doit vous apprendre, hélas ! ſa dernière penſée.
Je m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune ! ô jour du déſeſpoir !

AMÉNAÏDE (*revenant à elle.*)

Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre ;
Il m'eſt cher.... ô Tancrède ! ô maître de mon
ſort !
Ton ordre, quel qu'il ſoit, eſt l'ordre de te ſuivre ;
J'obéirai... Donnez votre lettre, & la mort.

ALDAMON.

Liſez donc, pardonnez ce triſte miniſtère.

AMÉNAÏDE.

O mes yeux ! lirez-vous ce ſanglant caractère ?
Le pourrai-je ! il le faut.... c'eſt mon dernier
effort.

(*Elle lit.*)

„ Je ne pouvais ſurvivre à votre perfidie ;
„ Je meurs dans les combats, mais je meurs par
„ vos coups.
„ J'aurais voulu, cruelle, en m'expoſant pour

„ vous ,
„ Vous avoir conſervé la gloire avec la vie...
Eh bien , mon père !

(*Elle ſe rejette dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Enfin , les deſtins déſormais
Ont aſſouvi leur haine , ont épuiſé leurs traits :
Nous voilà maintenant ſans eſpoir & ſans crainte.
Ton état & le mien ne permet plus de plainte.
Ma chère Aménaïde ! avant que de quitter
Ce jour , ce monde affreux que je dois déteſter ;
Que j'apprenne du moins à ma triſte patrie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie ;
Que dans l'horrible excès de ma confuſion ,
J'apprenne à l'univers à reſpecter ton nom.

AMÉNAÏDE.

Eh ! que fait l'univers à ma douleur profonde ?
Que me fait ma patrie & le reſte du monde ?
Tancrède meurt.

ARGIRE.

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

AMÉNAÏDE.

Tancrède meurt , ô ciel ! ſans être détrompé !
Vous en êtes la cauſe... Ah ! devant qu'il expire,
Que vois-je ? mes tyrans !

SCÈNE VI & dernière.

LOREDAN, Chevaliers, Suite, AMÉNAIDE, ARGIRE, FANIE, ALDAMON, TANCRÈDE *dans le fond porté par des soldats.*

LOREDAN.

O MALHEUREUSE Argire !
O fille infortunée ! on conduit devant vous
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie ;
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce sang précieux versé pour la patrie
Nos secours empressés ont suspendu les flots ;
Cette ame qu'enflammait un courage intrépide,
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde ;
Il la nomme ; les pleurs coulent de tous les yeux ;
Et d'un juste remords je ne puis me défendre.

(*Pendant qu'il parle on approche lentement Tancrède vers Aménaïde, presque évanouie entre les bras de ses femmes ; elle se débarrasse précipitamment des femmes qui la soutiennent, & se retournant avec horreur vers Loredan, dit :*

Barbares, laissez là vos remords odieux :

(*Puis courant à Tancrède & ſe jetant à ſes pieds.*)

Tancrède, cher amant, trop cruel & trop tendre,
Dans nos derniers inſtans, hélas ! peux-tu m'entendre ?
Tes yeux appeſantis peuvent-ils me revoir ?
Hélas ! reconnais-moi, connais mon déſeſpoir.
Dans le même tombeau ſouffre au moins ton épouſe,
C'eſt là le ſeul honneur dont mon ame eſt jalouſe,
Ce nom ſacré m'eſt dû ; tu me l'avais promis ;
Ne ſois point plus cruel que tous nos ennemis.
Honore d'un regard ton épouſe fidelle...

(*Il la regarde.*)

C'eſt donc là le dernier que tu jettes ſur elle !...
De ton cœur généreux ſon cœur eſt-il haï !
Peux-tu me ſoupçonner ?

TANCRÈDE (*ſe ſoulevant un peu.*)

Ah ! vous m'avez trahi !

AMÉNAÏDE.

Qui ! moi ? Tancrède !

ARGIRE (*ſe jetant auſſi à genoux de l'autre côté, & embraſſant Tancrede, puis ſe relevant.*)

Hélas ! ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé fut par nous condamnée ;
Et nous la punissons de te garder ſa foi.
Nous fûmes tous cruels, envers elle, envers toi.
Nos loix, nos chevaliers, un tribunal auguſte,

Nous avons failli tous ; elle ſeule était juſte.
Son écrit malheureux qui nous avait armés,
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCRÈDE.

Aménaïde !... ô ciel ! eſt-il vrai ? Vous m'aimez !

AMÉNAÏDE.

Va, j'aurais en effet mérité mon ſupplice,
Ce ſupplice honteux dont tu m'as ſu tirer,
Si j'avais un moment ceſſé de t'adorer,
Si mon cœur eût commis cette horrible injuſtice.

TANCRÈDE (*en reprenant un peu de force, & élevant la voix.*)

Vous m'aimez ! ô bonheur plus grand que mes revers !
Je ſens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.
Ma vie était horrible ! hélas ! & je la perds,
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuſe.

AMÉNAÏDE.

Ce n'eſt donc, juſte Dieu ! que dans cette heure affreuſe,
Ce n'eſt qu'en le perdant que j'ai pu lui parler !
Ah, Tancrède !

TANCRÈDE.

Vos pleurs devraient me conſoler ;

Mais il faut vous quitter, ma mort eſt douloureuſe :
Je ſens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi.
Voilà le digne objet qui me donna ſa foi ;
Voilà de nos ſoupçons la victime innocente.
A ſa tremblante main joignez ma main ſanglante.
Que j'emporte au tombeau le nom de ſon époux.
Soyez mon père.

ARGIRE *prenant leurs mains.*

Hélas ! mon cher fils, puiſſiez-vous
Vivre encor adoré d'une épouſe chérie !

TANCRÈDE.

J'ai vécu pour venger ma femme & ma patrie ;
J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux ;
De toutes deux aimé.... j'ai rempli tous mes vœux....
Ma chère Aménaïde !...

AMÉNAÏDE.

Eh bien !

TANCRÈDE.

Gardez de ſuivre
Ce malheureux amant... & jurez-moi de vivre....
(*Il retombe.*)

CATANE.

Il expire.... & nos cœurs de regrets pénétrés
Qui l'ont connu trop tard....

AMÉNAÏDE (*ſe jetant ſur le corps de Tancrède.*)

Il meurt, & vous pleurez...
Vous cruels, vous tyrans qui lui coûtez la vie !
(*Elle ſe relève & marche.*)
Que l'enfer engloutiſſe & vous & ma patrie !

Et ce ſénat barbare, & ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des loix !
Que ne puis-je expirer dans Syracuſe en poudre,
Sur vos corps tout ſanglans écraſés par la foudre !

(*Elle ſe rejette ſur le corps de Tancrède.*)

Tancrède, cher Tancrède !

(*Elle ſe relève en fureur.*)

Il meurt & vous vivez !
Vous vivez, je le ſuis.... je l'entends, il m'appelle....
Il ſe rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laiſſe aux tourmens qui vous ſont réſervés.

(*Elle tombe dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Ah, ma fille !

AMÉNAÏDE *égarée & le repouſſant.*

Arrêtez.., vous n'êtes point mon père ;
Votre cœur n'en eût point le ſacré caractère.
Vous fûtes leur complice.... Ah ! pardonnez, hélas !
Je meurs en vous aimant.... j'expire entre tes bras,
Cher Tancrède.

(*Elle tombe à côté de lui.*)

ARGIRE.

Ô ma fille ! ô ma chère Fanie !
Qu'avant ma mort, hélas ! on la rende à la vie.

Fin du cinquième & dernier Acte.

ZULIME

ZULIME,

TRAGÉDIE.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI, SÉNATEUR DE BOLOGNE.

Au château de Ferney en Bourgogne, 23 Décembre 1760.

MONSIEUR,

NOUS ſommes unis par les mêmes goûts, nous cultivons les mêmes arts ; & ces beaux arts ont produit l'amitié dont vous m'honorez ; ce ſont eux qui lient les ames bien nées, quand tout diviſe le reſte des hommes.

J'ai ſu dès long-tems que les principaux ſeigneurs de vos belles villes d'Italie ſe raſſemblent ſouvent pour repréſenter ſur des théâtres élevés avec goût, tantôt des ouvrages dramatiques italiens, tantôt même les nôtres. C'eſt auſſi ce qu'ont fait quelquefois les princes des maiſons les plus auguſtes, & les plus puiſſantes ; c'eſt ce que l'eſprit humain a jamais inventé de plus noble & de plus utile pour former les mœurs & pour les polir ; c'eſt-là le chef-d'œuvre de la ſociété ; car, Monſieur, pendant que le commun des hommes eſt obligé de travailler aux arts méchaniques, & que

leur tems eſt heureuſement occupé, les grands & les riches ont le malheur d'être abandonnés à eux-mêmes, à l'ennui inſéparable de l'oiſiveté, au jeu plus funeſte que l'ennui, aux petites factions plus dangereuſes que le jeu & l'oiſiveté.

Vous êtes, Monſieur, un de ceux qui ont rendu le plus de ſervice à l'eſprit humain dans votre ville de Bologne, cette mère des ſciences; vous avez repréſenté à la campagne ſur le théâtre de votre palais, plus d'une de nos pièces françaiſes, élégamment traduites en vers italiens : vous daignez traduire actuellement la tragédie de *Tancrède;* & moi qui vous imite de loin, j'aurai bientôt le plaiſir de voir repréſenter chez moi, la traduction d'une pièce de votre célèbre *Goldoni*, que j'ai nommé, & que je nommerai toujours le peintre de la nature; digne réformateur de la comédie italienne, il en a banni les farces inſipides, les ſottiſes groſſières, lorſque nous les avions adoptées ſur quelques théâtres de Paris. Une choſe m'a frappé ſur-tout dans les pièces de ce génie fécond, c'eſt qu'elles finiſſent toutes par une moralité, qui rappelle le ſujet & l'intrigue de la pièce, & qui prouve que ce ſujet & cette intrigue ſont faits pour rendre les hommes plus ſages & plus gens de bien.

Qu'eſt-ce, en effet, que la vraie comédie? C'eſt l'art d'enſeigner la vertu & les bienſéances en action & en dialogues. Que l'éloquence du monologue eſt froide en comparaiſon! A-t-on jamais retenu une ſeule phraſe de trente ou quarante mille diſcours moraux? Et ne ſait-on pas par cœur

ces ſentences admirables, placées avec art dans des dialogues intéreſſans ?

Homo ſum, humani nihil à me alienum puto.
Apprime in vita eſt utile, ut ne quid nimis.
Natura tu illi pater es, conſiliis ego, &c.

C'eſt ce qui fait un des grands mérites de *Térence :* c'eſt celui de nos bonnes tragédies, de nos bonnes comédies ; elles n'ont pas produit une admiration ſtérile : elles ont ſouvent corrigé les hommes. J'ai vu un prince pardonner une injure après une repréſentation de la clémence d'*Auguſte.* Une princeſſe qui avait mépriſé ſa mère, alla ſe jeter à ſes pieds en ſortant de la ſcène où *Rodope* demande pardon à ſa mère. Un homme connu ſe raccommoda avec ſa femme, en voyant *le Préjugé à la mode.* J'ai vu l'homme du monde le plus fier, devenir modeſte après la comédie du *Glorieux :* & je pourrais citer plus de ſix fils de famille que la comédie de l'*Enfant prodigue* a corrigés. Si les financiers ne ſont plus groſſiers, ſi les gens de cour ne ſont plus de vains petits-maîtres, ſi les médecins ont abjuré la robe, le bonnet, & les conſultations en latin, ſi quelques pédans ſont devenus hommes, à qui en a-t-on obligation ? Au théâtre, au ſeul théâtre.

Quelle pitié ne doit-on donc pas avoir de ceux qui s'élèvent contre ce premier art de la littérature, qui s'imaginent qu'on doit juger du théâtre d'aujourd'hui par les tréteaux de nos ſiècles d'ignorance, & qui confondent les *Sophocles* & les *Ménandres*, les *Varius* & les *Térences*, avec les *Tabarins* & les *Polichinelles !*

Mais que ceux-là ſont encor plus à plaindre, qui admettent les *Polichinelles* & les *Tabarins*, & qui rejettent les *Polyeuctes*, les *Athalies*, les *Zaires* & les *Alzires* ! Ce ſont là de ces contradictions où l'eſprit humain tombe tous les jours.

Pardonnons aux ſourds qui parlent contre la muſique, aux aveugles qui haïſſent la beauté ; ce ſont moins des ennemis de la ſociété, conjurés pour en détruire la conſolation & le charme, que des malheureux à qui la nature a refuſé des organes.

Nos verò dulces teneant ante omnia muſæ.

J'ai eu le plaiſir de voir chez moi à la campagne, repréſenter *Alzire*, cette tragédie où le chriſtianiſme & les droits de l'humanité triomphent également. J'ai vu dans *Mérope* l'amour maternel faire répandre des larmes ſans le ſecours de l'amour galant. Ces ſujets remuent l'ame la plus groſſière, comme la plus délicate ; & ſi le peuple aſſiſtait à des ſpectacles honnêtes, il y aurait bien moins d'ames groſſières & dures. C'eſt ce qui fit des Athéniens une nation ſi ſupérieure. Les ouvriers n'allaient point porter à des farces indécentes l'argent qui devait nourrir leurs familles ; mais les magiſtrats appelaient dans des fêtes célèbres la nation entière à des repréſentations qui enſeignaient la vertu & l'amour de la patrie ; les ſpectacles que nous donnons chez nous, ſont une bien faible imitation de cette magnificence ; mais enfin, elles en retracent quelque idée ; c'eſt la plus belle éducation qu'on

puiſſe donner à la jeuneſſe, le plus noble délaſſement du travail, la meilleure inſtruction pour tous les ordres des citoyens. C'eſt preſque la ſeule manière d'aſſembler les hommes pour les rendre ſociables.

Emollit mores, nec ſinit eſſe feros.

Auſſi, je ne me laſſerai point de répéter que parmi vous le pape *Léon X*, l'archevêque *Triſſino*, le cardinal *Bibiena*, & parmi nous les cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin*, reſſuſcitèrent la ſcène; ils ſavaient qu'il vaut mieux voir l'*Œdipe* de *Sophocle*, que de perdre au jeu la nourriture de ſes enfans, ſon tems dans un café, ſa raiſon dans un cabaret, ſa ſanté dans des réduits de débauche, & toute la douceur de ſa vie dans le beſoin & dans la privation des plaiſirs de l'eſprit. Il ſerait à ſouhaiter, Monſieur, que les ſpectacles fuſſent dans les grandes villes, ce qu'ils ſont dans vos terres & dans les miennes, & dans celles de tant d'amateurs; qu'ils ne fuſſent point mercénaires; que ceux qui ſont à la tête des gouvernemens, fiſſent ce que nous faiſons, & ce qu'on fait dans tant de villes. C'eſt aux Ediles à donner les jeux publics; s'ils deviennent une marchandiſe, ils riſquent d'être avilis. Les hommes ne s'accoutument que trop à mépriſer les ſervices qu'ils paient. Alors l'intérêt plus fort encor que la jalouſie, enfante les cabales. Les *Claverets* cherchent à perdre les *Corneilles*; les *Pradons* veulent écraſer les *Racines*.

C'eſt une guerre toujours renaiſſante, dans

laquelle la méchanceté, le ridicule & la baſſeſſe ſont ſans ceſſe ſous les armes.

Un entrepreneur des ſpectacles de la foire, tâche à Paris de miner les comédiens qu'on nomme Italiens : ceux-ci veulent anéantir les comédiens français par des parodies ; les comédiens français ſe défendent comme ils peuvent. L'opéra eſt jaloux d'eux tous ; chaque compoſiteur a pour ennemis tous les autres compoſiteurs, & leurs protecteurs, & les maîtreſſes des protecteurs.

Souvent pour empêcher une pièce nouvelle de paraître, pour la faire tomber au théâtre, & ſi elle réuſſit, pour la décrier à la lecture, & pour abîmer l'auteur, on emploie plus d'intrigues que les *Wighs* n'en ont tramé contre les *Toris*, les *Guelfes*, contre les *Gibelins*, les *Moliniſtes* contre les *Janſéniſtes*, les *Coccéiens* contre les *Voétiens*, &c. &c. &c. &c.

Je ſais de ſcience certaine, qu'on accuſa *Phèdre* d'être janſéniſte. Comment (diſaient les ennemis de l'auteur) ſera-t-il permis de débiter à une nation chrétienne ces maximes diaboliques?

Vous aimez, on ne peut vaincre ſa deſtinée ;
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.

N'eſt-ce pas là évidemment un juſte à qui la grace a manqué ? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance, non pas une fois, mais trente. On a vu une cabale de canailles, & un abbé *Des Fontaines* à la tête de cette cabale, au ſortir de bicêtre, forcer le gouvernement à ſuſpendre les repréſentations de *Mahomet*, joué par ordre

du gouvernement ; ils avaient pris pour prétexte que dans cette tragédie de *Mahomet* il y avait plusieurs traits contre ce faux prophète, qui pouvaient rejaillir sur les convulsionnaires ; ainsi, ils eurent l'insolence d'empêcher pour quelque tems les représentations d'un ouvrage dédié à un pape, approuvé par un pape.

Si M. de l'*Empirée*, auteur de province, est jaloux de quelques auteurs, il ne manque pas d'assurer dans un long discours public, que Messieurs ses rivaux sont tous des ennemis de l'Etat, & de l'église gallicane. Bientôt *Arlequin* accusera *Polichinelle* d'être janséniste, moliniste, calviniste, athée, déïste, collectivement.

Je ne sais quels écrivains subalternes se sont avisés, dit-on, de faire un journal chrétien, comme si les autres journaux de l'Europe étaient idolâtres. M. de *Saint-Foix*, gentilhomme Breton, célèbre par la charmante comédie de l'*Oracle*, avait fait un livre très-utile & très-agréable sur plusieurs points curieux de notre histoire de France. La plupart de ces petits dictionnaires ne sont que des extraits des savans ouvrages du siècle passé. Celui-ci est d'un homme d'esprit qui a vu & pensé. Mais qu'est-il arrivé ? sa comédie de l'*Oracle*, & ses recherches sur l'histoire, étaient si bonnes, que Mrs. du journal chrétien l'ont accusé de n'être pas chrétien. Il est vrai qu'ils ont essuyé un procès criminel, & qu'ils ont été obligés de demander pardon ; mais rien ne rebute ces honnêtes gens.

La France fournissait à l'Europe un dictionnaire

encyclopédique, dont l'utilité était reconnue. Une foule d'articles excellens rachetaient bien quelques endroits qui n'étaient pas de main de maître. On le traduiſait dans votre langue; c'était un des plus grands monumens des progrès de l'eſprit humain. Un convulſionnaire s'aviſe d'écrire contre ce vaſte dépôt des ſciences. Vous ignorez peut-être, Monſieur, ce que c'eſt qu'un convulſionnaire, c'eſt un de ces énergumènes de la lie du peuple, qui pour prouver qu'une certaine bulle d'un pape eſt erronée, vont faire des miracles de grenier en grenier, rôtiſſant de petites filles ſans leur faire de mal, leur donnant des coups de bûche & de fouet pour l'amour de Dieu, & criant contre le pape. Ce monſieur convulſionnaire ſe croit prédeſtiné, par la grace de Dieu, à détruire l'encyclopédie; il accuſe, ſelon l'uſage, les auteurs de n'être pas chrétiens; il fait un inliſible libelle en forme de dénonciation; il attaque à tort & à travers tout ce qu'il eſt incapable d'entendre. Ce pauvre homme s'imaginant que l'article *Ame* de ce dictionnaire n'a pu être compoſé que par un homme d'eſprit, & n'écoutant que ſa juſte averſion pour les gens d'eſprit, ſe perſuade que cet article doit abſolument prouver le matérialiſme de ſon ame; il dénonce donc cet article comme impie, comme Epicurien, enfin, comme l'ouvrage d'un philoſophe.

Il ſe trouve que l'article, loin d'être d'un philoſophe, eſt d'un docteur en théologie, qui établit l'immortalité, la ſpiritualité, l'immortalité

de l'ame de toutes ſes forces ; il eſt vrai que ce docteur encyclopédiſte ajoutait aux bonnes preuves que les philoſophes en ont apportées, de très-mauvaiſes qui ſont de lui ; mais enfin la cauſe eſt ſi bonne qu'il ne pouvait l'affaiblir : il combat le matérialiſme tant qu'il peut, il attaque même le ſyſtème de *Locke*, ſuppoſant que ce ſyſtème peut favoriſer le matérialiſme ; il n'entend pas un mot des opinions de *Locke;* cet article enfin, eſt l'ouvrage d'un écolier orthodoxe, dont on peut plaindre l'ignorance, mais dont on doit eſtimer le zèle, & approuver la ſaine doctrine. Notre convulſionnaire défère donc cet article de l'*ame*, & probablement ſans l'avoir lu. Un magiſtrat accablé d'affaires ſérieuſes, & trompé par ce malheureux, le croit ſur ſa parole ; on demande la ſuppreſſion du livre ; on l'obtient, c'eſt-à-dire, on trompe mille ſouſcripteurs qui ont avancé leur argent, on ruine cinq ou ſix libraires conſidérables qui travaillaient ſur la foi d'un privilége du roi, on détruit un objet de commerce de trois cens mille écus. Et d'où eſt venu tout ce grand bruit, & cette perſécution ? De ce qu'il s'eſt trouvé un homme ignorant, orgueilleux & paſſionné.

Voilà, Monſieur, ce qui s'eſt paſſé, je ne dis pas aux *yeux de l'univers*, mais au moins, aux yeux de tout Paris. Pluſieurs aventures pareilles que nous voyons aſſez ſouvent, nous rendraient les plus mépriſables de tous les peuples policés, ſi d'ailleurs nous n'étions pas aſſez aimables. Et dans ces belles querelles, les partis ſe canton-

nent, les factions se heurtent, chaque parti a pour lui un folliculaire (a); maître *Aliboron*, par exemple, est le folliculaire de M. de l'*Empirée*; ce maître *Aliboron* ne manque pas de décrier tous ses camarades folliculaires pour mieux débiter ses feuilles; l'un gagne à ce métier cent écus par an, l'autre deux mille; ainsi l'on combat *pro focis*. Il faut bien que je vive, disait l'abbé *Des Fontaines* à un ministre d'état; le ministre eut beau lui dire qu'il n'en voyait pas la nécessité; *Des Fontaines* vécut; & tant qu'il y aura une pistole à gagner dans ce métier, il y aura des *Frérons* qui décrieront les beaux arts & les bons artistes.

L'envie veut mordre, l'intérêt veut gagner; c'est là ce qui excita tant d'orages contre le *Tasse*, contre le *Guarini* en Italie, contre *Dryden* & contre *Pope* en Angleterre; contre *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Quinault* en France. Que n'a point essuyé de nos jours votre célèbre *Goldoni*! & si vous remontez aux Romains & aux Grecs, voyez les prologues de *Térence*, dans lesquels il apprend à la postérité, que les hommes de son tems étaient faits comme ceux du nôtre: *tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia*. Mais remarquez, Monsieur, pour la consolation des grands artistes, que les persécuteurs sont assurés du mépris & de l'horreur du genre humain, & les bons ouvrages demeurent. Où sont les écrits

(a) Faiseur de feuilles.

des ennemis de *Térence*, & les feuilles des *Bavius* qui insultèrent *Virgile* ? où sont les impertinences des rivaux du *Tasse*, & des rivaux de *Corneille* & de *Molière* ?

Qu'on est heureux, Monsieur, de ne point voir toutes ces misères, toutes ces indignités, & de cultiver en paix les arts d'*Apollon*, loin des *Marsias* & des *Midas* ! Qu'il est doux de lire *Virgile* & *Homère*, en foulant à ses pieds les *Bavius* & les *Zoïles*; & de se nourrir d'ambroisie, quand l'envie mange des couleuvres !

Despréaux disait autrefois en parlant de la rage des cabales :

Qui mépriſe Cotin, n'eſtime point ſon roi,
Et n'a, ſelon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Le grand *Corneille*, c'est-à-dire, le premier homme par qui la France littéraire commença à être estimée en Europe, fut obligé de répondre ainsi à ses ennemis littéraires, (car les auteurs n'en ont point d'autres :) *Je déclare que je soumets tous mes écrits au jugement de l'Eglise, je doute fort qu'ils en fassent autant.*

On pourrait prendre la liberté de dire ici la même chose que le grand *Corneille*, & il serait agréable de le dire à un sénateur de la seconde ville de l'état du St. Père ; il serait doux encor de le dire dans des terres aussi voisines des hérétiques que les miennes.

Quant à quelques Messieurs, qui sans être chrétiens, inondent le public depuis quelques années de satyres chrétiennes, qui nuiraient, s'il était possible, à notre religion, par les ridicules appuis

qu'ils oſent prêter à cet édifice inébranlable, enfin qui la déshonorent par leurs impoſtures : ſi on faiſait jamais quelque attention aux libelles de ces nouveaux *Garaſſes*, on pourrait leur faire voir qu'on eſt auſſi ignorant qu'eux, mais beaucoup meilleur chrétien qu'eux.

C'eſt une plaiſante idée qui a paſſé par la tête de quelques barbouilleurs de notre ſiècle, de crier ſans ceſſe que tous ceux qui ont quelque eſprit ne ſont pas chrétiens ! Penſent-ils en cela rendre un grand ſervice à notre religion? Quoi ! la ſaine doctrine, c'eſt-à-dire, comme vous croyez bien, la doctrine apoſtolique & romaine, ne ſerait-elle, ſelon eux, que le partage des ſots? *Sans penſer être quelque choſe*, je ne penſe pas être un ſot ; mais il me ſemble que ſi je me trouvais jamais avec l'abbé *Guyon* dans la rue, (car je ne peux le rencontrer que là) (*a*) je lui dirais, mon ami, de quel droit prétends-tu être meilleur chrétien que moi? Eſt-ce parce que tu affirmes dans un livre auſſi plat que calomnieux, que je t'ai fait bonne chère, quoique tu n'aies jamais dîné chez moi? Eſt-ce parce que tu as révélé au public, c'eſt-à-dire, à quinze ou ſeize lecteurs oiſifs, tout ce que je t'ai dit du roi de Pruſſe, quoique je ne t'aie jamais parlé, & que je ne t'aie jamais vu ? Ne ſais-tu pas que ceux qui mentent ſans eſprit, ainſi que ceux qui mentent

(*a*) L'Abbé *Guyon*, auteur d'un libelle déteſtable, intitulé l'*Oracle des Philoſophes*.

avec eſprit, n'entreront jamais dans le royaume des cieux?

Je te prie d'exprimer l'unité de l'Egliſe, & l'invocation des Saints mieux que moi:

L'Egliſe toujours une, & par-tout étendue,
Libre, mais ſous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de ſon Dieu.

Tu me feras encor plaiſir de donner une idée plus juſte de la Tranſſubſtantiation que celle que j'en ai donnée.

Le Chriſt, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Crois-tu définir plus clairement la Trinité qu'elle ne l'eſt dans ces vers:

La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.

Je t'exhorte toi & tes ſemblables, non-ſeulement à croire les dogmes que j'ai chantés en vers, mais à remplir tous les devoirs que j'ai enſeignés en proſe. Mais ce n'eſt pas aſſez de croire, il faut faire: il faut être ſoumis dans le ſpirituel à ſon évêque, entendre la meſſe de ſon curé, communier à ſa paroiſſe, procurer du pain aux pauvres. Sans vanité, je m'acquitte mieux que

toi de ces devoirs, & je conſeille à tous les poliſſons qui crient, d'être chrétiens, & de ne point crier. Ce n'eſt pas encor aſſez ; je ſuis en droit de te citer *Corneille*.

Servez bien votre Dieu, ſervez votre monarque.

Il faut pour être bon chrétien, être ſur-tout bon ſujet, bon citoyen ; or, pour être tel, il faut n'être ni janſéniſte, ni moliniſte, ni d'aucune faction ; il faut reſpecter, aimer, ſervir ſon prince ; il faut, quand notre patrie eſt en guerre, ou aller ſe battre pour elle, ou payer ceux qui ſe battent pour nous : il n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus m'aller battre, à l'âge de ſoixante & ſept ans, qu'un conſeiller de grand'chambre ; il faut donc que je paie ſans la moindre difficulté ceux qui vont ſe faire eſtropier pour le ſervice de mon roi, & pour ma ſureté particulière.

J'oubliais vraiment l'article du pardon des injures. Les injures les plus ſenſibles, dit-on, ſont les railleries ; je pardonne de tout mon cœur à tous ceux dont je me ſuis moqué.

Voilà, Monſieur, à peu près ce que je dirais à tous ces petits prophètes du coin, qui écrivent contre le roi, contre le pape, & qui daignent quelquefois écrire contre moi & contre des perſonnes qui valent mieux que moi. J'ai le malheur de ne point regarder du tout comme des pères de l'Egliſe, ceux qui prétendent qu'on ne peut croire un Dieu ſans croire aux convulſions, & qu'on ne peut gagner le ciel qu'en avalant des cendres du cimetière de *St. Médard*, en ſe fai-

ſant donner des coups de bûche dans le ventre, & des claques ſur les feſſes (c). Pour moi, je crois que ſi on gagne le ciel, c'eſt en obéïſſant aux puiſſances établies de Dieu, & en faiſant du bien à ſon prochain. Un journaliſte a remarqué que je n'étais pas adroit, puiſque je n'épouſais aucune faction, & que je me moquais ſouvent de tous ceux qui voulaient former des partis. Je fais gloire de cette mal-adreſſe; ne ſoyons ni à *Apollon* ni à *Paul*, mais à Dieu ſeul, & au Roi que Dieu nous a donné. Il y a des gens qui entrent dans un parti pour être quelque choſe, il y en a d'autres qui exiſtent ſans avoir beſoin d'aucun parti.

Adieu, Monſieur: je penſais ne vous envoyer qu'une tragédie, & je vous ai envoyé ma profeſſion de foi. Je vous quitte pour aller à la meſſe de minuit avec ma famille & la petite fille du grand *Corneille*. Je ſuis fâché d'avoir chez moi quelques Suiſſes qui n'y vont pas; je travaille à les ramener au giron, & ſi Dieu veut que je vive encor deux ans, j'eſpère aller baiſer les pieds du St. Père avec les huguenots que j'aurai convertis, & gagner les indulgences.

In tanto la prego di gradire gli auguri di felicità ch'io le reco nella cogiuntura delle proſſime ſante feſte natalazie: e viva.

(c) Ce ſont les myſtères des janſéniſtes convulſionnaires.

EPITRE

A MADEMOISELLE

CLAIRON.

CETTE tragédie vous appartient, Mademoiſelle; vous l'avez fait ſupporter au théâtre. Les talens comme les vôtres ont un avantage aſſez unique, c'eſt celui de reſſuſciter les morts; c'eſt ce qui vous eſt arrivé quelquefois. Il faut avouer que ſans les grands acteurs une pièce de théâtre eſt ſans vie; c'eſt vous qui lui donnez l'ame. La tragédie eſt encor plus faite pour être repréſentée que pour être lue, & c'eſt ſur quoi je prendrai la liberté de dire, qu'il eſt bien ſingulier qu'un ouvrage qui eſt innocent à la lecture, puiſſe devenir coupable aux yeux de certaines gens, en acquérant le mérite qui lui eſt propre, celui de paraître ſur le théâtre. On ne comprendra pas un jour qu'on ait pu faire des reproches à Mademoiſelle de *Champmêlé* de jouer *Chimène*, lorſqu'*Auguſtin Coarbé* & *Marbre Cramoiſi* qui l'imprimaient, étaient marguilliers de leur paroiſſe; & on jouera peut-être un jour ſur le théâtre ces contradictions de nos mœurs.

Je n'ai jamais conçu qu'un jeune homme qui

réciterait en public une Philippique de *Cicéron* dût déplaire mortellement à certaines perſonnes, qui prétendent lire avec un plaiſir extrême les injures groſſières que ce *Cicéron* dit éloquemment à *Marc-Antoine*. Je ne vois pas non plus qu'il y ait un grand mal à prononcer tout haut des vers Français, que toutes les honnêtes gens liſent, ou même les vers qu'on ne lit guères : c'eſt un ridicule qui m'a ſouvent frappé parmi bien d'autres ; & ce ridicule, tenant à des choſes ſérieuſes, pourrait quelquefois mettre de fort mauvaiſe humeur.

Quoi qu'il en ſoit, l'art de la déclamation demande à la fois tous les talens extérieurs d'un grand orateur, & tous ceux d'un grand peintre. Il en eſt de cet art comme de tous ceux que les hommes ont inventés pour charmer l'eſprit, les oreilles & les yeux ; ils ſont tous enfans du génie, tous devenus néceſſaires, à la ſociété perfectionnée ; & ce qui eſt commun à tous, c'eſt qu'il ne leur eſt pas permis d'être médiocres. Il n'y a de véritable gloire que pour les artiſtes qui atteignent la perfection ; le reſte n'eſt que toléré.

Un mot de trop, un mot hors de ſa place, gâte le plus beau vers ; une belle penſée perd tout ſon prix, ſi elle eſt mal exprimée ; elle vous ennuie, ſi elle eſt répétée : de même, des inflexions de voix, ou déplacées, ou peu juſtes, ou trop peu variées, dérobent au récit toute ſa grace. Le ſecret de toucher les cœurs eſt dans l'aſſemblage d'une infinité de nuances délicates,

en poésie, en éloquence, en déclamation, en peinture ; & la plus légère dissonnance en tout genre, est sentie aujourd'hui par les connaisseurs ; & voilà peut-être pourquoi l'on trouve si peu de grands artistes, c'est que les défauts sont mieux sentis qu'autrefois. C'est faire votre éloge ; que de vous dire ici combien les arts sont difficiles. Si je vous parle de mon ouvrage, ce n'est que pour admirer vos talens.

Cette pièce est assez faible. Je la fis autrefois pour essayer de fléchir un père rigoureux qui ne voulait pardonner ni à son gendre, ni à sa fille, quoiqu'ils fussent très-estimables, & qu'il n'eût à leur reprocher que d'avoir fait sans son consentement un mariage que lui-même aurait dû leur proposer.

L'aventure de *Zulime*, tirée de l'histoire des Maures, présentait au spectateur une princesse bien plus coupable ; & *Bénassar* son père, en lui pardonnant, ne devait qu'inviter davantage à la clémence ceux qui pourraient avoir à punir une faute plus graciable que celle de *Zulime*.

Malheureusement la pièce paraît avoir quelque ressemblance avec *Bajazet* ; & pour comble de malheur, elle n'a point d'*Acomat* ; mais aussi cet *Acomat* me paraît l'effort de l'esprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité, ni chez les modernes, qui soit dans ce caractère, & la beauté de la diction le relève encor ; pas un seul vers ou dur ou faible, pas un mot qui ne soit le mot propre ; jamais de sublime hors d'œuvre, qui ne cesse alors d'être sublime ; jamais de

dissertation étrangère au sujet, toutes les convenances parfaitement observées : enfin, ce rôle me paraît d'autant plus admirable, qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvait l'introduire, & qu'il aurait été déplacé par-tout ailleurs.

Le père de *Zulime* a pu ne pas déplaire, parce qu'il est le premier de cette espèce qu'on ait osé mettre sur le théâtre. Un père qui a une fille unique à punir d'un amour criminel, est une nouveauté qui n'est pas sans intérêt : mais le rôle de *Ramire* m'a toujours paru très-faible, & c'est pourquoi je ne voulais plus hasarder cette pièce sur la scène française. Tout n'est qu'amour dans cet ouvrage ; ce n'est pas un défaut de l'art, mais ce n'est pas aussi un grand mérite. Cet amour ne pèche pas contre la vraisemblance ; il y a cent exemples de pareilles aventures, & de semblables passions ; mais je voudrais que sur le théâtre l'amour fût toujours tragique. Il est vrai que celui de *Zulime* est toujours annoncé par elle-même comme une passion très-condamnable, mais ce n'est pas assez ;

Et que l'amour souvent de remords combattu,
Paraisse une faiblesse, & non une vertu.

Les autres personnages doivent concourir aux effets terribles que toute tragédie doit produire. La médiocrité du personnage de *Ramire* se répand sur tout l'ouvrage. Un héros qui ne joue d'autre rôle que celui d'être aimé ou amoureux, ne peut jamais émouvoir, il cesse dès-lors d'être un personnage de tragédie ; c'est ce qu'on peut

quelquefois reprocher à *Racine*, ſi on peut reprocher quelque choſe à ce grand homme, qui, de tous nos écrivains, eſt celui qui a le plus approché de la perfection dans l'élégance & la beauté continue de ſes ouvrages : c'eſt ſur-tout le grand vice de la tragédie d'*Ariane*, tragédie d'ailleurs intéreſſante, remplie des ſentimens les plus touchans & les plus naturels, & qui devient excellente quand vous la jouez.

Le malheur de preſque toutes les pièces dans leſquelles une amante eſt trahie, c'eſt qu'elles retombent toutes dans la ſituation d'*Ariane*, & ce n'eſt preſque que la même tragédie ſous des noms différens.

J'oſe croire en général, que les tragédies qui peuvent ſubſiſter ſans cette paſſion, ſont, ſans contredit, les meilleures, non-ſeulement parce qu'elles ſont beaucoup plus difficiles à faire, mais parce que le ſujet étant une fois trouvé, l'amour qu'on introduirait y paraîtrait une puérilité, au lieu d'y être un ornement.

Figurez-vous le ridicule qu'une intrigue amoureuſe ferait dans *Athalie*, qu'un grand-prêtre fait égorger à la porte du temple ; dans cet *Oreſte*, qui venge ſon père, & qui tue ſa mère ; dans *Mérope*, qui, pour venger la mort de ſon fils, lève le bras ſur ſon fils même ; enfin dans la plupart des ſujets vraiment tragiques de l'antiquité. L'amour doit régner ſeul, on l'a déjà dit ; il n'eſt pas fait pour la ſeconde place. Une intrigue politique dans *Ariane* ſerait auſſi déplacée qu'une intrigue amoureuſe dans le parricide

d'*Oreſte*. Ne confondons point ici avec l'amour tragique, les amours de comédie & d'églogue, les déclarations, les maximes d'élégie, les galanteries de *Madrigal*; elles peuvent faire dans la jeuneſſe l'amuſement de la ſociété; mais les vraies paſſions ſont faites pour la ſcène; & perſonne n'a été ni plus digne que vous de les inſpirer, ni plus capable de les bien peindre.

ACTEURS.

BÉNASSAR, Shérif de Trémizène.

ZULIME, ſa fille.

MOHARDIR, Miniſtre de Bénaſſar.

RAMIRE, eſclave Eſpagnol.

ATIDE, eſclave Eſpagnole.

IDAMORE, Eſclave Eſpagnol.

SÉRAME, attachée à Zulime.

Suite.

La ſcéne eſt dans un château de la province de Trémizène, ſur le bord de la mer d'Afrique.

ZULIME,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZULIME, ATIDE, MOHADIR.

ZULIME (*d'une voix baſſe & entrecoupée, les yeux baiſſés, & regardant à peine Mohadir.*)

ALLEZ, laiſſez Zulime aux remparts d'Arzénie ;
Partez ; loin de vos yeux je vais cacher ma vie ;
Je vais mettre à jamais dans un autre univers,
Entre mon père & moi, la barrière des mers.
Je n'ai plus de patrie, & mon deſtin m'entraîne.
Retournez, Mohadir, aux murs de Trémizène ;
Conſolez les vieux ans de mon père affligé.
Je l'outrage & je l'aime ; il eſt aſſez vengé.
Puiſſent les juſtes cieux changer ſa deſtinée !
Puiſſe-t-il oublier ſa fille infortunée !

MOHADIR.

Qui? lui ! vous oublier ! grand Dieu ! qu'il en eſt loin !
Que vous prenez, Zulime, un déplorable ſoin !
Outragez-vous ainſi le père le plus tendre,
Qui pour vous de ſon trône était prêt à deſcendre,
Qui vous laiſſant le choix de tant de Souverains,
De ſon ſceptre avec joie aurait orné vos mains?
Quoi, dans vous, dans ſa fille il trouve une ennemie !
Dans cet affreux deſſein ſeriez-vous affermie?
Ah ! ne l'irritez point ; revenez dans ſes bras.
Mes conſeils autrefois ne vous révoltaient pas.
Cette voix d'un vieillard, qui nourrit votre enfance,
Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence.
Bénaſſar, votre père, eſpérait aujourd'hui
Que mes ſoins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
A ſon cœur ulcéré que faut-il que j'annonce?

ZULIME.

Porte-lui mes ſoupirs & mes pleurs pour réponſe :
C'eſt tout ce que je puis : & c'eſt t'en dire aſſez.

MOHADIR.

Vous pleurez ! vous, Zulime ! & vous le trahiſſez?

ZULIME.

Je ne le trahis point. Le deſtin qui l'outrage,
Aux cruels Turcomans livrait ſon héritage.
Par ces brigands nouveaux preſſé de toutes parts,
De Trémizène en cendre il quitta les remparts ;

Et quel que ſoit l'objet du ſoin qui me dévore,
J'ai ſuivi ſon exemple.

MOHADIR.

Hélas ! ſuivez-le encore.
Il revient, revenez, diſſipez tant d'ennuis :
Rempliſſez vos devoirs, croyez-moi.

ZULIME.

Je ne puis.

MOHADIR.

Vous le pouvez. Sachez que nos triſtes rivages
Ont vu fuir à la fin nos deſtructeurs ſauvages ;
Diſperſés, affaiblis, & laſſés déſormais
Des maux qu'ils ont ſoufferts, & des maux qu'ils ont faits.
Trémizène renaît, & va revoir ſon maître.
Sans ſa fille, ſans vous, le verrons-nous paraître?
Vous avez dans ce fort entraîné ſes ſoldats.
Des eſclaves l'Europe accompagnent vos pas.
Ces chrétiens, ces captifs, le prix de ſon courage,
Dont jadis la victoire avait fait ſon partage,
Ont arraché Zulime à ſes bras paternels.
Avec qui fuyez-vous ?

ZULIME.

Ah reproches cruels !
Arrêtez, Mohadir.

MOHADIR.

Non, je ne puis me taire ;
Le reproche eſt trop juſte, & vous m'êtes trop chère.
Non, je ne puis penſer, ſans honte & ſans horreur,

Oui, Ramire a d'un maître éprouvé les bienfaits;
Mais vous lui devez plus qu'il ne vous dut jamais.
C'eſt Ramire, c'eſt lui, dont l'étonnant courage,
Dans vos murs pris d'aſſaut, & fumans de carnage,
Délivra votre Emir, & lui donna le tems
De dérober ſa tête au fer des Turcomans.
C'eſt lui qui, comme un Dieu veillant ſur ſa famille,
Ayant ſauvé le père a défendu la fille.
C'eſt par ſes ſeuls exploits, enfin, que vous vivez.
Quel prix a-t-il reçu ? Seigneur, vous le ſavez.
Loin des murs tout ſanglans de ſa ville alarmée,
Bénaſſar avec peine aſſemblait une armée;
Et quand vos citoyens, par nos ſoins reſpirans,
A quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
Ces Turcs impérieux, qu'aucun devoir n'arrête,
De Ramire & des ſiens ont demandé la tête;
Et de votre Divan la baſſe cruauté
Souſcrivait en tremblant à cet affreux traité.
De Zulime pour nous la bonté généreuſe
Vous épargna du moins une paix ſi honteuſe.
Elle acquitte envers nous ce que vous nous devez.
N'inſultez point ici ceux qui vous ont ſauvés.
Reſpectez plus Ramire, & ces guerriers ſi braves;
Ils ſont vos défenſeurs, & non plus vos eſclaves.

MOHADIR *à Zulime.*

Votre ſecret, Zulime, eſt enfin révélé :
Ainſi donc par ſa voix votre cœur a parlé ?

ZULIME.

Oui, je l'avoue.

MOHADIR.

Ah Dieu !

ZULIME.

Coupable, mais sincère,
Je ne peux vous tromper... tel est mon caractère.

MOHADIR.

Vous voulez donc charger d'un affront si nouveau
Un père infortuné qui touche à son tombeau!

ZULIME.

Vous me faites frémir.

MOHADIR.

Repentez-vous, Zulime;
Croyez-moi, votre cœur n'est point né pour le crime.

ZULIME.

Je me repens en vain; tout va se déclarer;
Il est des attentats qu'on ne peut réparer.
Il ne m'appartient pas de soutenir sa vue.
J'emporte en le quittant le remords qui me tue.
Allez. Votre présence en ces funestes lieux
Augmente ma douleur, & blesse trop mes yeux.
Mohadir.... ah! partez.

MOHADIR.

Hélas! je vais peut-être
Porter les derniers coups au sein qui vous fit naître.

SCÈNE II.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

Ah ! je ſuccombe, Atide; & ce cœur déſolé
Ne ſoutient plus le poids dont il eſt accablé.
Vous voyez ce que j'aime, & ce que je redoute ;
Une patrie, un père ; Atide ! ah qu'il en coûte !
Que de retours ſur moi ! que de triſtes efforts !
Je n'ai dans mon amour ſenti que des remords.
D'un père infortuné vous concevez l'injure ;
Il eſt affreux pour moi d'offenſer la nature.
Mais Ramire expirait, vous étiez en danger.
Eſt-ce un crime, après tout, que de vous protéger ?
Je dois tout à Ramire : il a ſauvé ma vie.
A ce départ enfin vous m'avez enhardie.
Vos périls, vos vertus, vos amis malheureux,
Tant de motifs puiſſans, & l'amour avec eux,
L'amour qui me conduit ; hélas, ſi l'on m'accuſe,
Voilà tous mes forfaits, mais voilà mon excuſe.
Je tremble cependant : de pleurs toujours noyés,
De l'abîme où je ſuis mes yeux ſont effrayés.

ATIDE.

Hélas ! Ramire... & moi, nous vous devons la vie ;
Vous rendez un héros, un prince à ſa patrie ;
Le ciel peut-il haïr un ſoin ſi généreux ?

Arrachez votre amant à ces bords dangereux.
Ma vie eſt peu de choſe ; & je ne ſuis encore
Qu'une eſclave tremblante en des lieux que j'abhorre.
Quoique d'aſſez grands rois mes aïeux ſoient iſſus,
Tout ce que vous quittez eſt encor au-deſſus.
J'étais votre captive, & vous ma protectrice ;
Je ne pouvais prétendre à ce grand ſacrifice.
Mais Ramire.... un héros du ciel abandonné,
Lui qui de Bénaſſar eſclave infortuné,
A prodigué ſon ſang pour Bénaſſar lui-même ;
Enfin, que vous aimez.

ZULIME.

Atide, ſi je l'aime ?
C'eſt toi qui découvris dans mes eſprits troublés,
De mon ſecret penchant les traits mal démêlés.
C'eſt toi qui les nourris, chère Atide ; & peut-être,
En me parlant de lui c'eſt toi qui les fit naître.
C'eſt toi qui commença ma téméraire amour ;
Ramire a fait le reſte, en me ſauvant le jour.
J'ai cru fuir nos tyrans, & j'ai ſuivi Ramire.
J'abandonne pour lui parens, peuples, empire ;
Et frémiſſant encor de ſes périls paſſés,
J'ai craint dans mon amour de n'en point faire aſſez.
Cependant, loin de moi ſe peut-il qu'il s'arrête ;
Quoi ! Ramire aujourd'hui trop ſûr de ſa conquête,
Ne prévient point mes pas, ne vient point conſoler
Ce cœur trop aſſervi que lui ſeul peut troubler !

ATIDE.

Eh ! ne voyez-vous pas avec quelle prudence

De l'envoyé d'un père il fuyait la préſence ?

ZULIME.

J'ai tort, je te l'avoue ; il a dû s'écarter ;
Mais pourquoi ſi long-tems ?

ATIDE.

A ne vous point flatter,
Tant d'amour, tant de crainte & de délicateſſe
Conviennent mal, peut-être, au péril qui nous preſſe ;
Un moment peut nous perdre, & nous ravir le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris ;
Entre cet Océan, ces rochers & l'armée,
Ce jour, ce même jour, peut vous voir enfermée.
Trop d'amour vous égare ; & les cœurs ſi troublés
Sur leurs vrais intérêts ſont toujours aveuglés.

ZULIME.

Non, ſur mes intérêts c'eſt l'amour qui m'éclaire ;
Ramire va preſſer ce départ néceſſaire.
L'ordre dépend de lui ; tout eſt entre ſes mains.
Souverain de mon ame, il l'eſt de mes deſtins.
Que fait-il ? Eſt-ce vous ? Eſt-ce moi qu'il évite ?

ATIDE.

Le voici.... Ciel ! témoin du trouble qui m'agite,
Ciel ! renferme à jamais dans ce ſein malheureux,
Le funeſte ſecret qui nous perdrait tous deux.

SCENE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

MADAME, enfin des cieux la clémence suprême
Semble en notre défense agir comme vous-même;
Et les mers & les vents, secondant vos bontés,
Vont nous conduire aux bords si long-tems souhaités.
Valence de ma race autrefois l'héritage,
A vos pieds plus qu'aux miens portera son hommage.
Madame, Atide & moi, libres par vos secours,
Nous sommes vos sujets, nous le serons toujours.
Quoi! vos yeux à ma voix répondent par des larmes?

ZULIME.

Et pouvez-vous penser que je sois sans alarmes?
L'amour veut que je parte, il lui faut obéir.
Vous savez qui je quitte, & qui j'ai pu trahir.
J'ai mis entre vos mains, ma fortune, ma vie,
Ma gloire encor plus chère, & que je sacrifie.
Je dépens de vous seul... Ah prince! avant ce jour,
Plus d'un cœur a gémi d'écouter trop d'amour.

Plus d'une amante hélas ! cruellement séduite,
A pleuré vainement sa faiblesse & sa fuite.

RAMIRE.

Je ne condamne point de si justes terreurs.
Vous faites tout pour nous ; oui, Madame ; & nos cœurs
N'ont pour vous rassurer dans votre défiance,
Qu'un hommage inutile, & beaucoup d'espérance.
Esclave auprès de vous, mes yeux à peine ouverts
Ont connu vos grandeurs, ma misère, & des fers ;
Mais j'atteste le Dieu qui soutient mon courage,
Et qui donne à son gré l'empire & l'esclavage,
Que ma reconnaissance & mes engagemens....

ZULIME.

Pour me prouver mes feux vous faut-il des sermens ?
En ai-je demandé, quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards présente ?
Si mon ame aux frayeurs se peut abandonner,
Je ne crains que mon sort, puis-je vous soupçonner ?
Ah ! les sermens sont faits pour un cœur qui peut feindre.
Si j'en avais besoin, nous serions trop à plaindre.

RAMIRE.

Que mes jours immolés à votre sûreté....

ZULIME.

Conservez-les, cher prince, ils m'ont assez coûté.
Peut-être que je suis trop faible & trop sensible ;
Mais enfin, tout m'alarme en ce séjour horrible.

Vous-même devant moi triſte, ſombre, égaré;
Vous reſſentez le trouble où mon cœur eſt livré.

ATIDE.

Vous vous faites tous deux une pénible étude
De nourrir vos chagrins & votre inquiétude.
Dérobez-vous, Madame, aux peuples irrités,
Qui pourſuivent ſur nous l'excès de vos bontés.
Ce palais eſt peut-être un rempart inutile;
Le vaiſſeau vous attend, Valence eſt votre aſile.
Calmez de vos chagrins l'importune douleur.
Vous avez tant de droits ſur nous.... & ſur ſon cœur!
Vous condamnez ſans doute une crainte odieuſe.
Votre amant vous doit tout; vous êtes trop heureuſe!

ZULIME.

Je dois l'être, & l'hymen qui va nous engager...

SCÈNE IV.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

DANS ce moment, Madame, on vient vous aſſiéger.

ATIDE.

Ciel!

IDAMORE.

On entend de loin la trompette guerrière;

On voit des tourbillons de flamme, de pouſſière;
D'étendarts menaçans les champs ſont inondés.
Le peu de nos amis dont ces murs ſont gardés,
Sur ces bords eſcarpés qu'a formé la nature,
Et qui de ce palais entourent la ſtructure,
En défendront l'approche, & ſeront glorieux
De chercher un trépas honoré par vos yeux.

RAMIRE.

Dans ce malheur preſſant je goûte quelque joie.
Eh bien, pour vous ſervir le ciel m'ouvre une voie,
De vos peuples unis je brave le courroux.
J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous.
Pour mériter vos ſoins je peux tout entreprendre;
Et mon ſort en tout tems ſera de vous défendre.

ZULIME.

Que dis-tu ? Contre un pére ! arrête, épargne-moi.
L'amour n'entraîne-t-il que le crime après ſoi ?
Tombe ſur moi des cieux l'éternelle colère,
Plutôt que mon amant oſe attaquer mon pére !
Avant que ſes ſoldats environnent nos tours,
Les flots nous ouvriront un plus juſte ſecours.
Mon ſéjour en ces lieux me rendrait trop coupable.
D'un pére courroucé fuyons l'œil reſpectable.
Je vais hâter ma fuite, & j'y cours de ce pas.

RAMIRE (*à Atide.*)

Moi, je vais fuir la honte & hâter mon trépas.

SCÈNE V.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Vous n'irez point ſans moi : non, cruel que vous êtes,
Je ne ſouffrirai point vos fureurs indiſcrètes.
Cher objet de ma crainte, arbitre de mon ſort,
Cher époux, commencez par me donner la mort.
Au nom des nœuds ſecrets qu'à ſon heure dernière
De ſes mourantes mains vient de former mon père,
De ces nœuds dangereux dont nous avons promis
De dérober l'étreinte à des yeux ennemis,
Songez aux droits ſacrés que j'ai ſur votre vie ;
Songez qu'elle eſt à moi, qu'elle eſt à la patrie,
Que Valence dans vous redemande un vengeur.
Allez la délivrer de l'Arabe oppreſſeur.
Courez ſans plus tarder cette rive fatale ;
Partez, vivez, régnez, fût-ce avec ma rivale.

RAMIRE.

Non, déſormais ma vie eſt un tiſſu d'horreurs.
Je rougis de moi-même, & ſur-tout de vos pleurs.
Je fus né vertueux, j'ai voulu toujours l'être.
Voulez-vous me changer ? Chéririez-vous un traître ?
J'ai ſubi l'eſclavage & ſon poids rigoureux,
Le fardeau de la feinte eſt cent fois plus affreux.
J'ai connu tous les maux, la vertu les ſurmonte ;

Mais quel cœur généreux peut ſupporter la honte ?
Quel ſupplice effroyable, alors qu'il faut tromper,
Et que tout mon ſecret eſt prêt à m'échapper !

ATIDE.

Eh bien, allez, partez, armez ſa jalouſie,
J'y conſens ; mais, cruel, n'expoſez que ma vie ;
N'immolez que l'objet pour qui vous rougiſſez,
Qui vous forçait à feindre, & que vous haïſſez.

RAMIRE.

Je vous adore, Atide ; & l'amour qui m'enflamme
Ferme à tout autre objet tout accès dans mon ame.
Mais plus je vous adore ; & plus je dois rougir,
De fuir avec Zulime afin de la trahir.
Je ſuis bien malheureux ſi votre jalouſie
Joint ſes poiſons nouveaux aux horreurs de ma vie.
Entouré de forfaits & d'infidélités,
Je les commets pour vous, & vous ſeule en doutez.
Ah ! mon crime eſt trop vrai, trop affreux envers elle ;
Ce cœur eſt un perfide, & c'eſt pour vous, cruelle !

ATIDE.

Non, il eſt généreux, le mien n'eſt point jaloux ;
La fraude & les ſoupçons ne ſont point faits pour vous.
Zulime en écoutant ſon amour malheureuſe,
N'a point reçu de vous de promeſſe trompeuſe.
Idamore a parlé ſûre de ſes appas,
Elle a cru des diſcours que vous ne dictiez pas.

Eh peut-on s'étonner que vous ayez ſû plaire ?
Peut-on vous reprocher ce charme involontaire,
Qui vous ſoumit un cœur prompt à ſe déſarmer ?
Ah ! le mien m'eſt témoin que l'on doit vous aimer.

RAMIRE.

Et pourquoi profanant de ſi ſaintes tendreſſes,
De Zulime abuſée, enhardir les faibleſſes ?
Pourquoi déshonorant votre amant, votre époux,
Promettre à d'autres yeux un cœur qui n'eſt qu'à vous !
Dans quel piége Idamore a conduit l'innocence !
Des bienfaits de Zulime affreuſe récompenſe !
Ah ! cruelle, à quel prix le jour m'eſt conſervé !

ATIDE.

Eh bien, puniſſez-moi de vous avoir ſauvé.
Idamore, il eſt vrai, n'eſt pas le ſeul coupable.
J'ai parlé comme lui, comme lui condamnable,
J'engageai trop Ramire, & ſans le conſulter.
Je n'y ſurvivrai pas, vous n'en pouvez douter.
Je ſens qu'à vos vertus je faiſais trop d'injure.
Je vous épargnerai la honte d'un parjure.
Vivez, il me ſuffit... Ciel ! quel tumulte affreux !

RAMIRE.

Il m'annonce un combat moins grand, moins douloureux;
Le ciel m'y peut au moins accorder quelque gloire?
J'y vole....

ATIDE.

Je vous ſuis, la chûte ou la victoire,

Les fers ou le trépas, je ſais tout partager.
Puis-je être loin de vous? vous êtes en danger.

RAMIRE.

Ah! ne laiſſez qu'à moi le deſtin qui m'opprime.
Chère épouſe, craignez...

ATIDE.

Je ne crains que Zulime.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

OUI, Dieu même eſt pour nous ; oui, ce Dieu de la guerre
Nous appelle ſur l'onde & déſarme la terre.
Vous voyez les ſujets du triſte Bénaſſar.
Suſpendre leurs fureurs au pied de ce rempart ;
Ils ont quitté ces traits, ces funeſtes machines,
Qui des murs d'Arzénie apportaient les ruines ;
Tout ce grand appareil, qui dans quelques momens
Pouvait de ce palais briſer les fondemens.
Cependant l'heure approche où la mer favorable
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Atide, au nom de nos malheurs,
Et de tant de périls, & de tant de douleurs,
Par le ſalut public devant qui tout s'efface,
Par ce premier devoir des rois de notre race,
Ne ſongez qu'à partir ; & ne rougiſſez pas
Des bontés de Zulime & de ſes attentats :

Ne fuyez point les dons de ſa main bienfaiſante,
Envers les ſiens coupable, envers nous innocente.
Entouré d'ennemis dans ce ſéjour d'horreur,
Craignez....

RAMIRE.

Mes ennemis ſont au fond de mon cœur.
Atide l'a voulu ; c'eſt aſſez, Idamore.

IDAMORE.

Comment, quel repentir peut vous troubler encore ?
Qui vous retient ?

RAMIRE.

L'honneur.... Crois-tu qu'il ſoit permis
D'être injuſte, infidèle, & traître à ſes amis ?

IDAMORE.

Non, ſans doute, Seigneur, & ce crime eſt infame.

RAMIRE.

Eſt-il donc plus permis de trahir une femme,
De la conduire au piége & de l'abandonner ?

IDAMORE.

Un plus grand intérêt doit vous déterminer.
Voudriez-vous livrer à l'horreur des ſupplices
Ceux qui vous ont voué leur vie & leurs ſervices ?
Entre Zulime & nous il eſt tems de choiſir.

RAMIRE.

Et bien, qui de vous tous me faut-il donc trahir ?
Faut-il que malgré nous il ſoit des conjonctures
Où le cœur égaré flotte entre les parjures ?
Où la vertu ſans force, & prête à ſuccomber,

Ne voit que des écueils, & tremble d'y tomber!
Tu ſais ce que pour nous Zulime a daigné faire;
Elle renonce à tout, à ſon trône, à ſon père,
A ſa gloire, en un mot, il faut en convenir.
Armé de ſes bienfaits, moi, j'irais l'en punir!
C'eſt trop rougir de moi : plains ma douleur mortelle.

IDAMORE.

Rougiſſez de tarder, Valence vous appelle;
Les momens ſont bien chers; & ſi vous héſitez....

RAMIRE.

Non, je vais m'expliquer, & lui dire....

IDAMORE.

Arrêtez;
Gardez-vous d'arracher un voile néceſſaire.
Laiſſez-lui ſon erreur, cette erreur eſt trop chère.
Pour entraîner Zulime à ſes égaremens,
Vous n'employâtes point l'art trompeur des amans.
Senſible, généreuſe, & ſans expérience,
Elle a cru n'écouter que la reconnaiſſance;
Elle ne ſavait pas qu'elle écoutait l'amour.
Tous vos ſoins empreſſés la perdaient ſans retour.
Dans ſon illuſion nous l'avons confirmée.
Enfin elle vous aime; elle ſe croit aimée.
De quel jour odieux ſes yeux ſeraient frappés!
Il n'eſt de malheureux que les cœurs détrompés.
Réſervez pour un tems plus ſûr & plus tranquille,
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorſque vous ſerez roi, régnez & décidez;
Ici Zulime règne, & vous en dépendez.

RAMIRE.

Je dépens de l'honneur, votre diſcours m'offenſe,
Je crains l'ingratitude, & non pas ſa vengeance.

Quoi qu'il puiſſe arriver, un cœur tel que le mien
Lui tiendra ſa parole, ou ne promettra rien.

IDAMORE.

Tremblez donc; ſon amour peut ſe tourner en rage.
Atide de ſon ſang peut payer cet outrage.

RAMIRE.

Cher Idamore, au bruit de ſon moindre danger,
De ces lieux ennemis va, cours la dégager.
Sois ſûr que de Zulime arrêtant la pourſuite,
Avant que d'expirer, j'aſſurerai ſa fuite.

IDAMORE.

Vous vous connaiſſez mal en ces extrémités;
Atide & vos amis mourront à vos côtés.
Mais non; votre prudence, & la faveur céleſte,
Ne nous annoncent point une fin ſi funeſte.
Zulime eſt encor loin de vouloir ſe venger;
Peut-elle craindre, hélas! qu'on la veuille outrager?
Son ame toute entière à ſon eſpoir livrée,
Aveugle en ſes bontés, & d'amour enivrée,
Goûte d'un calme heureux le dangereux ſommeil...

RAMIRE.

Que je crains le moment de ſon affreux réveil!

IDAMORE.

Cachez donc à ſes yeux la vérité cruelle,
Au nom de la patrie... On approche, c'eſt elle.

RAMIRE.

Va, cours après Atide, & reviens m'avertir
Si les mers & les vents m'ordonnent de partir,

SCÈNE II.

ZULIME, RAMIRE, SÉRAME.

ZULIME.

OUI, nous touchons, Ramire, à ce moment prospère
Qui met en sûreté cette tête si chère.
En vain nos ennemis (car j'ose ainsi nommer
Qui voudrait désunir deux cœurs nés pour s'aimer,)
En vain tous ces guerriers, ces peuples que j'offense,
De mon malheureux père ont armé la vengeance.
Profitons des instans qui nous sont accordés;
L'amour nous conduira, puisqu'il nous a gardés;
Et je puis dès demain rendre à votre patrie
Ce dépôt précieux qu'à moi seule il confie.
Il ne me reste plus qu'à m'attacher à vous,
Par les nœuds éternels & de femme & d'époux.
Grace à ces noms si saints, ma tendresse épurée
En est plus respectable, & non plus assurée.
Le père, les amis que j'ose abandonner,
Le ciel, tout l'univers doivent me pardonner,
Si de tant de héros la déplorable fille
Pour un époux si cher oublia sa famille.
Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers,
Que nous servons tous deux par des cultes divers;

Atteſtons cet auteur de l'amour qui nous lie;
Non que votre grande ame à la mienne eſt unie;
Nos cœurs n'ont pas beſoin de ces vœux ſolennels;
Mais que bientôt, Seigneur, aux yeux de vos autels,
Vos peuples béniront, dans la même journée,
Et votre heureux retour, & ce grand hyménée.
Mettons près des humains ma gloire en ſûreté;
Du Dieu qui nous entend méritons la bonté;
Et ceſſons de mêler, par trop de prévoyance,
Le poiſon de la crainte à la douce eſpérance.

RAMIRE.

Ah! vous percez un cœur deſtiné déſormais
A d'éternels tourmens plus grands que vos bienfaits.

ZULIME.

Et qui peut vous troubler, quand vous m'avez ſu plaire?
Les chagrins ſont pour moi: la douleur de mon père,
Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché,
Voilà les déplaiſirs dont mon cœur eſt touché.
Mais, vous qui retrouvez un ſceptre, une couronne,
Vos parens, vos amis, tout ce que j'abandonne;
Qui de votre bonheur n'avez point à rougir;
Vous qui m'aimez enfin....

RAMIRE.

Pourrais-je vous trahir?
Non, je ne puis.

ZULIME.

Hélas ! je vous en crois ſans peine.
Vous ſauvâtes mes jours, je briſai votre chaîne.
Je vois en vous, Ramire, un vengeur, un époux.
Vos bienfaits & les miens, tout me répond de vous.

RAMIRE.

Sous un ciel inconnu le deſtin vous envoie.

ZULIME.

Je le ſais, je le veux, je le cherche avec joie;
C'eſt vous qui m'y guidez

RAMIRE.

C'eſt à vous de juger
Qu'on a tout à ſouffrir chez un peuple étranger;
Coutumes, préjugés, mœurs, contraintes nouvelles,
Abus devenus droits, & loix ſouvent cruelles.

ZULIME.

Qu'importe à notre amour, ou leurs mœurs ou leurs droits?
Votre peuple eſt le mien, vos loix ſeront mes loix.
J'en ai quitté pour vous, hélas ! de plus ſacrées;
Et qu'ai-je à redouter des mœurs de vos contrées?
Quels ſont donc les humains qui peuplent vos Etats?
Ont-ils fait quelques loix pour former des ingrats?

RAMIRE.

Je ſuis loin d'être ingrat, non, mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute....

RAMIRE.

RAMIRE.

Mais en moi vous ne verriez qu'un traître,
Si tout prêt à partir je cachais à vos yeux
Un obſtacle fatal oppoſé par les cieux.

ZULIME.

Un obſtacle !

RAMIRE.

Une loi formidable, éternelle. . .

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur ; achevez, quelle eſt-elle ?

RAMIRE.

C'eſt la religion... Je ſais qu'en vos climats,
Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'Etats,
L'hymen unit ſouvent ceux que leur loi diviſe.
En Eſpagne autrefois cette indulgence admiſe,
Déſormais parmi nous eſt un crime odieux :
La loi dépend toujours & des tems & des lieux.
Mon ſang dans mes Etats m'appelle au rang ſuprême,
Mais il eſt un pouvoir au-deſſus de moi-même.

ZULIME.

Je t'entends, cher Ramire, il faut t'ouvrir mon cœur,
Pour ma religion j'ai connu ton horreur ;
J'en ai ſouvent gémi ; mais s'il ne faut rien taire,
A mon ame en ſecret tu la rendis moins chère.
Soit erreur ou raiſon, ſoit ou crime ou devoir,
Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir,
(Puiſſe le juſte ciel excuſer mes faibleſſes !)
Du ſang en ta faveur j'ai bravé les tendreſſe ;
Je pourrai t'immoler, par de plus grands efforts,

Ce culte mal connu de ce ſang dont je ſors.
Puiſqu'il t'eſt odieux, il doit un jour me l'être.
Fidelle à mon époux, & ſoumiſe à mon maître,
J'attendrai tout du tems & d'un ſi cher lien.
Mon cœur ſervirait-il d'autre Dieu que le tien?
Je vois couler tes pleurs : tant de ſoin, tant de flamme,
Tant d'abandonnement ont pénétré ton ame.
Adreſſons l'un & l'autre au Dieu de tes autels
Ces pleurs que l'amour verſe, & ces vœux ſolennels.
Qu'Atide y ſoit préſente ; elle approche ; elle m'aime ;
Que ſon amitié tendre ajoute à l'amour même.
Atide !

RAMIRE.

C'en eſt trop ; & mon cœur déchiré....

SCENE III.

ZULIME, RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

MADAME, dans ces murs votre père eſt entré.

ZULIME.

Mon père !

RAMIRE.

Lui !

ZULIME.

Grand Dieu !

ATIDE.

Sans ſoldats, ſans eſcorte,
Sa voix de ce palais s'eſt fait ouvrir la porte.
A l'aſpect de ſes pleurs & de ſes cheveux blancs,
De ce front couronné reſpecté ſi long-tems,
Vos gardes interdits, baiſſant pour lui les armes,
N'ont pas cru vous trahir en partageant ſes larmes.
Il approche, il vous cherche.

ZULIME.

Ô mon père! ô mon roi!
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi?

ATIDE.

Il va, n'en doutez point, demander notre vie.

RAMIRE.

Donnez-lui tout mon ſang, je vous le ſacrifie;
Mais conſervez du moins....

ZULIME.

Dans l'état où je ſuis,
Pouvez-vous bien, cruel, irriter mes ennuis?
Tombent, tombent ſur moi les traits de ſa vengeance!
Allez, Atide, & vous, évitez ſa préſence.
C'eſt le premier moment où je puis ſouhaiter
De me voir ſans Ramire & de vous éviter.
Allez, trop digne époux de la triſte Zulime;
Ce titre ſi ſacré me laiſſe au moins ſans crime.

ATIDE.

Qu'entends-je? ſon époux?

RAMIRE.

On vient, ſuivez mes pas
Plaignez mon ſort, Atide, & ne m'accuſez pas.

BÉNASSAR.

Sais-tu quelle eſt l'horreur dont ton crime m'accable ?

ZULIME.

Je ſais trop qu'à vos yeux il eſt inexcuſable.

BÉNASSAR.

J'aurais pu te punir, j'aurais pu dans ces tours
Enſevelir ma honte & tes coupables jours.

ZULIME.

Votre colère eſt juſte, & je l'ai méritée.

BÉNASSAR.

Tu vois trop que mon cœur ne l'a point écoutée.
Lève-toi ; ta douleur commence à m'attendrir,
(*Elle ſe relève.*)
Et le cœur de ton père attend ton repentir.
Tu ſais ſi dans ce cœur trop indulgent, trop tendre,
Les cris de la nature ont ſu ſe faire entendre.
Je vivais dans toi ſeule ; & juſques à ce jour,
Jamais père à ſon ſang n'a marqué tant d'amour.
Tu ſais ſi j'attendais qu'au bout de ma carrière
Ma bouche en expirant nommât mon héritière,
Et cédât malgré moi, par des ſoins ſuperflus,
Ce qui dans ces momens ne nous appartient plus.
Je n'ai que trop vécu, ma prodigue tendreſſe
Prévenait par ſes dons ma caduque vieilleſſe.
Je te donnais pour dot, en engageant ta foi,
Ces tréſors, ces Etats, que je quittais pour toi ;
Et tu pouvais choiſir entre les plus grands princes
Qui des bords Syriens gouvernent les provinces ;

Et c'eſt dans ces momens que fuyant de mes bras,
Toi ſeule à la révolte excites mes ſoldats,
M'arrachés mes ſujets, m'enlèves mes eſclaves,
Outrages mes vieux ans, m'abandonnes, me braves.
Quel démon t'a conduite à cet excès d'horreur?
Quel monſtre a corrompu les vertus de ton cœur?
Veux-tu ravir un ſang que je te ſacrifie?
Veux-tu me dépouiller de ce reſte de vie?
Ah, Zulime! ah, mon ſang! par tant de cruauté
Veux-tu punir ainſi l'excès de ma bonté?

ZULIME.

Seigneur, mon ſouverain, j'oſe dire mon père,
Je vous aime encor plus que je ne vous fus chère.
Régnez, vivez heureux, ne vous conſumez plus
Pour cette criminelle en regrets ſuperflus.
De mon aveuglement moi-même épouvantée,
Expirant des regrets dont je ſuis tourmentée,
Et de votre tendreſſe, & de votre courroux,
Je pleure ici mon crime à vos ſacrés genoux;
Mais ce crime ſi cher a ſur moi trop d'empire;
Vous n'avez plus de fille, & je ſuis à Ramire.

BÉNASSAR.

Que dis-tu? Malheureuſe! opprobre de mon ſort!
Quoi, tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort!
Qui? Ramire! un captif! Ramire t'a ſéduite!
Un barbare t'enlève, & te force à la fuite!
Non, dans ton cœur ſéduit, d'un fol amour atteint,
Tout l'honneur de mon ſang n'eſt pas encore éteint.
Tu ne ſouilleras point d'une tache ſi noire
La race des héros, ma vieilleſſe & ma gloire.

Quelle honte, grand Dieu, ſuivrait un ſort ſi beau !
Veux-tu déshonorer ma vie & mon tombeau ?
De mes folles bontés quel horrible ſalaire !
Ma fille, un ſuborneur eſt-il donc plus qu'un père ?
Repens-toi, ſuis mes pas, viens ſans plus m'outrager.

ZULIME.

Je voudrais obéir ; mon ſort ne peut changer.
Approuvée en Europe, en vos climats flétrie,
Il n'eſt plus de retour pour moi dans ma patrie.
Mais ſi le nom d'eſclave aigrit votre courroux,
Songez que cet eſclave a combattu pour vous,
Qu'il vous a délivré d'une main ennemie,
Que vos perſécuteurs ont demandé ſa vie,
Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez,
Qu'à d'aſſez grands honneurs ſes jours ſont réſervés ;
Qu'il eſt du ſang des rois ; & qu'un héros pour gendre,
Un prince vertueux....

BÉNASSAR.

Je ne veux plus t'entendre,
Barbare ! que les cieux partagent ma douleur !
Que ton indigne amant ſoit un jour mon vengeur !
Il le ſera ſans doute, & j'en reçois l'augure :
Tous les enlèvemens ſont ſuivis du parjure.
Puiſſe la perfidie & la diviſion
Etre le digne fruit d'une telle union !
J'eſpère que le ciel, ſenſible à mon outrage,

Accourcira bientôt dans les pleurs, dans la rage,
Les jours infortunés que ma bouche a maudits,
Et qu'on te trahira, comme tu me trahis.
Coupable de ma mort qu'ici tu me prépares,
Lâche, tu périras par des mains plus barbares.
Je le demande aux cieux; perfide, tu mourras
Aux pieds de ton amant, qui ne te plaindra pas.
Mais avant de combler son opprobre & sa rage,
Avant que le cruel t'arrache à ce rivage,
J'y cours; & nous verrons si tes lâches soldats
Seront assez hardis pour l'ôter de mes bras;
Et si pour se ranger sous les drapeaux d'un traître,
Ils fouleront aux pieds & ton père, & leur maître.

SCÈNE V.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

SEIGNEUR.... Ah cher auteur de mes coupables jours!
Voilà quel est le fruit de mes tristes amours!
Dieu qui l'as entendu, Dieu puissant que j'irrite,
Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite?
La mort & les enfers paraissent devant moi.
Ramire, avec plaisir j'y descendrais pour toi.

Tu me plaindras ſans doute... Ah, paſſion funeſte!
Quoi! les larmes d'un père, & le courroux céleſte,
Les malédictions prêtes à m'accabler,
Tout irrite les feux dont je me ſens brûler!
Dieu, je me livre à toi; ſi tu veux que j'expire,
Frappe; mais réponds-moi des larmes de Ramire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

HÉLAS! vous n'aimez point: vous ne concevez pas
Tous ces ſoulèvemens, ces craintes, ces combats,
Ce reflux orageux du remords & du crime.
Que je me hais! j'outrage un père magnanime,
Un père qui m'eſt cher, & qui me tend les bras.
Que dis-je? l'outrager! j'avance ſon trépas;
Malheureuſe!

ATIDE.

Après tout, ſi votre ame attendrie
Craint d'accabler un père, & tremble pour ſa vie,
Pardonnez; mais je ſens qu'en de tels déplaiſirs,
Un grand cœur quelquefois commande à ſes ſoupirs,
Qu'on peut ſacrifier....

ZULIME.

Que prétends-tu me dire?
Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire!

A quels conſeils, grand Dieu ! faut-il s'abandonner ?
Ai-je pu les entendre ? Oſe-t-on les donner ?
Toute prête à partir, vous propoſez, barbare,
Que moi qui l'ai conduit, de lui je me ſépare ?
Non, mon père en courroux, mes remords, ma douleur,
De ce conſeil affreux n'égalent point l'horreur.

ATIDE.

Mais vous-même à l'inſtant à vos devoirs fidelle,
Vous diſiez que l'amour vous rend trop criminelle.

ZULIME.

Non, je ne l'ai point dit, mon trouble m'emportait ;
Si je parlais ainſi, mon cœur me démentait.

ATIDE.

Qui ne connaît l'état d'une ame combattue ?
J'éprouve, croyez-moi, le chagrin qui vous tue ;
Et ma triſte amitié....

ZULIME.

Vous m'en devez, du moins.
Mais que cette amitié prend de funeſtes ſoins !
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire ;
Redoublez dans mon cœur tout l'amour qu'il m'Inſpire.
Hélas ! m'aſſurez-vous qu'il réponde à mes vœux,
Comme il le doit, Atide, & comme je le veux ?

ATIDE.

Ce n'eſt point à des cœurs nourris dans l'amertume,

Que la crainte a glacés, que la douleur consume ;
Ce n'est point à des yeux aux larmes condamnés,
De lire dans les cœurs des amans fortunés.
Est-ce à moi d'observer leur joie & leur caprice ?
Ne vous suffit-il pas qu'on vous rende justice,
Qu'on soit à vos bontés asservi pour jamais ?

ZULIME.

Non, il semble accablé du poids de mes bienfaits ;
Son ame est inquiète, & n'est point attendrie.
Atide, il me parlait des loix de sa patrie.
Il est tranquille assez, maître assez de ses vœux,
Pour voir en ma présence un obstacle à nos feux.
Ma tendresse un moment s'est sentie alarmée.
Chère Atide, est-ce ainsi que je dois être aimée ?
Après ce que j'ai fait, après ma fuite, hélas !...
Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas :
Si de quelque intérêt son ame est occupée,
Si je n'y suis pas seule, Atide, il m'a trompée.

SCÈNE II.

ZULIME, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

MADAME, votre père appelle ses soldats ;
Résolvez votre fuite, & ne différez pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre,

Aux pleurs de Bénaſſar étaient prêts à ſe rendre.
Honteux de vous prêter un ſacrilége appui,
Leurs fronts en rougiſſant ſe baiſſaient devant lui.
De ces murs odieux je garde le paſſage.
Ce ſentier détourné nous conduit au rivage,
Ramire, impatient, de vous ſeule occupé,
De vos bontés rempli, de vos charmes frappé;
Et prêt pour ſon épouſe à prodiguer ſa vie,
Diſpoſe en ce moment votre heureuſe ſortie.

ZULIME.

Ramire! dites-vous?

IDAMORE,

Ardent, rempli d'eſpoir,
Il revient vous ſervir, ſur-tout il veut vous voir.

ZULIME.

Ah! je renais, Atide, & mon ame eſt en proie
A tout l'emportement de l'excès de ma joie.
Pardonne à des ſoupçons indignement conçus,
Ils ſont évanouis, ils ne renaîtront plus.
J'ai douté, j'en rougis; je craignais, & l'on m'aime!
Ah Prince!....

SCÈNE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE (*à Ramire.*)

J'Ai parlé, Seigneur, comme vous-même ;
J'ai peint de votre cœur les justes sentimens ;
Zulime en est bien digne ; achevez, il est tems.
Pressons l'heureux instant de notre délivrance.
Rien ne nous retient plus ; je cours, je vous devance.

(*Il sort.*)

RAMIRE.

Nous voici parvenus à ce moment fatal,
Où d'un départ trop lent on donne le signal.
Bénassar de ces lieux n'est point encor le maître ;
Pour peu que nous tardions, madame, il pourrait l'être.
Vous voulez de l'Afrique abandonner les bords ;
Venez, ne craignez point ses impuissans efforts.

ZULIME.

Moi craindre ! ah ! c'est pour vous que j'ai connu la crainte.
Croyez-moi ; je commande encor dans cette enceinte ;
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Sauvez ma gloire, au moins, pour la dernière fois.

Apprenons à l'Eſpagne, à l'Afrique jalouſe,
Que je ſuis mon devoir en partant votre épouſe.

RAMIRE.

C'eſt braver votre père, & le déſeſpérer;
Pour le ſalut des miens je ne puis différer....

ZULIME.

Ramire !

RAMIRE.

Si le ciel me rend mon héritage,
Valence eſt à vos pieds, je ne puis davantage
Et je ne répons pas.....

ZULIME.

Ciel ! qu'eſt-ce que j'entens ?
De quelle bouche, hélas ! en quels lieux ! en quels tems !
Pour m'annoncer un doute à tous deux ſi funeſte,
Ramire, attendais-tu, qu'immolant tout le reſte,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
Je n'euſſe en ces climats d'autre maître que toi ?
Sur ces rochers déſerts, ingrat, m'as-tu conduite,
Pour traîner en Europe une eſclave à ta ſuite ?

RAMIRE.

Je vous y mène en reine, & mon peuple à genoux,
En imitant ſon roi fléchira devant vous.

ZULIME.

Ton peuple ! tes reſpects ! quel prix de ma tendreſſe !
Va, périſſent les noms de reine, de princeſſe !
Le nom de ton épouſe eſt le ſeul qui m'eſt dû,

Le ſeul qui me rendrait l'honneur que j'ai perdu,
Le ſeul que je voulais. Ah barbare que j'aime !
Peux-tu me propoſer d'autre prix que toi-même ?
Atide ! vous tremblez.... vous détournez de moi
Des yeux remplis de pleurs & conſternés d'effroi.
Atide !

ATIDE.

Moi, Madame !

ZULIME.

Ainſi j'étais trompée.
Quel voile ſe déchire, & quels coups m'ont frappée !
Quel père j'offenſais, & pour qui, malheureux ?
Tu creuſas ſous mes pas ce précipice affreux.
Des plus ſacrés devoirs la barrière eſt franchie:
Mais il reſte un retour à ma vertu trahie.
Je revole à mon père : il a plaint mes erreurs ;
Il eſt ſenſible, il m'aime, il vengera mes pleurs ;
Et de ſa main du moins, il faudra que j'obtienne,
Dirai-je, hélas ! ta mort ? Non, ingrat, mais la mienne.
Tu l'as voulu, j'y cours.

ATIDE.

Madame !

RAMIRE.

Atide ! ô ciel !

ATIDE.

Madame, écoutez-vous ce déſeſpoir mortel ?
C'eſt votre ouvrage, hélas ! qne vous allez détruire.
Vous vous perdez ! Eh quoi, vous balancez, Ramire ?

ZULIME.

Madame, épargnez-vous ces tranſports empreſſés;
Son ſilence & vos pleurs m'en ont appris aſſez.
Je vois ſur mon malheur ce qu'il faut que je penſe,
Et je n'ai pas beſoin de tant de confidence,
Ni des ſecours honteux d'une telle pitié.
J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié;
Vous m'en payez le prix, je vais le reconnaître;
Sortez; rentrez aux fers où vous avez dû naître,
Eſclaves, redoutez mes ordres abſolus;
A mes yeux indignés ne vous préſentez plus.
Laiſſez-moi.

RAMIRE.

Non, madame, & je perdrai la vie,
Avant d'être témoin de tant d'ignominie,
Vous ne flétrirez point cet objet malheureux,
Ce cœur digne de vous, comme vous généreux.
Si vous le connaiſſiez, ſi vous ſaviez....

ZULIME.

Parjure,
Ta fureur à ce point inſulte à mon injure!
Tu m'outrages pour elle! Ah vil couple d'ingrats!
Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas.
Vous expierez tous deux mes feux illégitimes.
Tremblez, ce jour affreux ſera le jour des crimes.
Je n'en ai commis qu'un, ce fut de vous ſervir,
Ce fut de vous ſauver; je cours vous en punir....
Tu me braves encor; & tu préſumes, traître,
Que des lieux où je ſuis tu t'es rendu le maître,
Ainſi que tu l'étais de mes vœux égarés;

ATIDE.

Il le faut ; partez ſous ces auſpices.
Ma rivale aurait fait de moindres ſacrifices.
Mes mains auront briſé de plus puiſſans liens ;
Et mes derniers bienfaits ſont au-deſſus des ſiens.

RAMIRE.

Vos bienfaits ſont affreux ! l'idée en eſt un crime.
O chère & tendre épouſe ! ô cœur trop magnanime !
Il faut périr enſemble, il faut qu'un noble effort
Aſſure la retraite où nous mène à la mort.

ATIDE.

Je mourrai, j'y conſens : mais eſpérez encore ;
Tout eſt entre vos mains : Zulime vous adore.
Ce n'eſt pas votre ſang qu'elle prétend verſer.
Penſez-vous qu'à ſon père elle oſât s'adreſſer ?
Vous voyez ces remparts qui ceignent notre aſile,
Sont-ils pleins d'ennemis ? Tout n'eſt-il pas tranquille ?
A-t-elle ſeulement marché de ce côté ?
Sa colère trompait ſon eſprit agité.
Confiez-vous à moi ; mon amour le mérite.
Je vous réponds de tout, ſouffrez que je vous quitte,
Souffrez.

(*elle ſort.*)

RAMIRE.

Non... je vous ſuis.

SCÈNE V.

RAMIRE, BÉNASSAR.

BÉNASSAR.

DEMEURE, malheureux, Demeure.

RAMIRE.

Que veux-tu ?

BÉNASSAR.

Cruel ; ce que je veux ?
Après tes attentats, après ta fuite infame,
L'humanité, l'honneur, entrent-ils dans ton ame ?

RAMIRE.

Crois-moi, l'humanité règne au fond de ce cœur,
Qui pardonne à ton doute, & qui plaint ton malheur.
L'honneur eſt dans ce cœur qui brava la miſère.

BÉNASSAR.

Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père ;
Tu laiſſes le poignard dans ce cœur déchiré ;
Tu pars, & cet aſſaut eſt encor différé ;
La mer t'ouvre ſes flots, pour enlever ta proie ;
Eh bien, prends donc pitié des pleurs où je me noie ;
Prends pitié d'un vieillard, trahi, déshonoré,
D'un père, qui chérit un cœur dénaturé.

Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave :
Je corrigeai le ſort qui te fit mon eſclave.
Je te devais beaucoup, je t'en donnais le prix ;
J'allais avec les tiens te rendre à ton pays.
Le ciel ſait ſi mon cœur abhorrait l'injuſtice,
Qui voulait de ton ſang le fatal ſacrifice.
Ma fille a cru, ſans doute, une indigne terreur,
Et ſon aveuglement a cauſé ſon erreur.
Je t'adreſſe, cruel, une plainte impuiſſante :
Ta folle amour inſulte à ma voix expirante.
Contre les paſſions que peut mon déſeſpoir ?
Que veux-tu ? Je me mets moi-même en ton pouvoir :
Accepte tous mes biens, je te les ſacrifie ;
Rends-moi mon ſang, rends-moi mon honneur & ma vie.
Tu ne me réponds rien, barbare !

RAMIRE.

Ecoute moi.
Tes tréſors, tes bienfaits, ta fille, ſont à toi.
Soit vertu, ſoit pitié, ſoit intérêt plus tendre,
Au péril de ſa gloire elle oſa nous défendre,
Pour toi de mille morts elle eût bravé les coups.
Elle adore ſon père, & le trahit pour nous ;
Et je crois la payer du plus noble ſalaire,
En la rendant aux mains d'un ſi vertueux père.

BÉNASSAR.

Toi, Ramire ?

RAMIRE.

Zulime eſt un objet ſacré,
Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
Tu coûta plus de pleurs à ſon ame ſéduite

Que n'en coûte à tes yeux ſa déplorable fuite.
Le tems fera le reſte, & tu verras un jour,
Qu'il ſoutient la nature, & qu'il détruit l'amour;
Et ſi dans ton courroux je te croyais capable
D'oublier pour jamais que ta fille eſt coupable,
Si ton cœur généreux pouvait ſe déſarmer,
Chérir encor Zulime...

BENASSAR.

Ah! ſi je puis l'aimer!
Que me demandes-tu? Conçois-tu bien la joie
Du plus ſenſible père au déſeſpoir en proie,
Qui noyé ſi long-tems dans des pleurs ſuperflus,
Reprend ſa fille enfin, quand il ne l'attend plus?
Moi, ne la plus chérir! Va, ma chère Zulime
Peut avec un remords effacer tout ſon crime.
Va, tout eſt oublié; j'en jure mon amour.
Mais puis-je à tes ſermens me fier à mon tour?
Zulime m'a trompé! Quel cœur n'eſt point parjure?
Quel cœur n'eſt point ingrat?

RAMIRE.

Que le tien ſe raſſure.
Atide eſt dans ces lieux, Atide eſt comme moi,
Du ſang infortuné de notre premier roi.
Nos captifs malheureux, brûlans du même zèle,
N'ont tout fait avec moi, tout tenté que pour elle.
Je la livre en ôtage, & la mets dans tes mains.
Toi, ſi je fais un pas contraire à tes deſſeins,
Sur mon corps tout ſanglant verſe le ſang d'Atide:
Mais, ſi je ſuis fidèle, & ſi l'honneur me guide,
Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis.
Appelle tous les tiens, délivre nos amis,
Le tems preſſe: peux-tu me donner ta parole?
Peux-tu me ſeconder?

BÉNASSAR.

Je le puis, & j'y vole.
Déjà quelques guerriers, honteux de me trahir,
Reconnaissent leur maître, & sont prêts d'obéir.
Mais aurais-tu, Ramire, une ame assez cruelle,
Pour abuser encor mon amour paternelle?
Pardonne à mes soupçons.

RAMIRE.

Va, ne soupçonne rien;
Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.
Je te vois comme un père.

BÉNASSAR.

A toi je m'abandonne.
Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu, reçois la mienne.

SCÈNE VI.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

AH! prince, on vous attend.
Il n'est plus de danger, l'amour seul vous défend.
Zulime est apaisée; & tant de violence,
Tant de transports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
Tout cède à la douceur d'un repentir profond;

L'orage était ſoudain, le calme eſt auſſi prompt.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir ſa rage;
Et l'amour à ſon cœur en diſait davantage.
Ses yeux auparavant ſi fiers, ſi courroucés,
Mêlaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai verſés.
J'ai ſaiſi cet inſtant favorable à la fuite:
Juſqu'au pied du vaiſſeau ſoudain je l'ai conduite;
J'ai hâté vos amis; la moitié ſuit mes pas,
L'autre moitié s'embarque, ainſi que vos ſoldats;
On n'attend plus que vous: la voile ſe déploie.

RAMIRE.

Ah ciel! qu'avez-vous fait?

ATIDE.

Les pleurs où je me noie,
Seront les derniers pleurs que vous verrez couler.
C'en eſt fait, cher amant; je ne veux plus troubler
Le bonheur de Zulime, & le vôtre, peut-être.
Vous êtes trop aimé, vous méritez de l'être.
Allez, de ma rivale heureux & cher époux,
Remplir tous les ſermens qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Quoi! vous l'avez conduite à ce vaiſſeau funeſte?

ATIDE.

Elle vous y demande.

RAMIRE.

O puiſſance céleſte!
Elle part, dites-vous?

ATIDE.

ATIDE.

Oui, ſauvez-la, Seigneur,
Des lieux que pour vous ſeul elle avait en horreur.

RAMIRE.

Atide! en ce moment c'eſt fait de votre vie.

ATIDE.

Eh! ne ſavez-vous pas que je la ſacrifie?

RAMIRE.

Vous êtes en ôtage auprès de Bénaſſar.
Il n'eſt plus d'eſpérance, il n'eſt plus de départ;
Tout eſt perdu.

ATIDE.

Comment?

RAMIRE.

Où courir? & que faire?
Et comment réparer mon crime involontaire?

ATIDE.

Que dites-vous? quel crime, & quel engagement?

RAMIRE.

Ah ciel!

ATIDE.

Qu'ai-je donc fait?

SCÈNE VII.

RAMIRE, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

En ce même moment,
Bénassar vous poursuit, vous, Atide, & Zulime.
Le péril le plus grand est celui qui m'anime.
Seigneur, je viens combattre & mourir avec vous ;
J'ai vu ce Bénassar, enflammé de courroux,
Aux siens qui l'attendaient lui-même ouvrit la porte,
Rentrer accompagné de leur fatale escorte,
Courir à ses vaisseaux, la flamme dans les mains :
Il attestait le ciel vengeur des Souverains :
Sa fureur échauffait les glaces de son âge.
Déjà de tous côtés commençait le carnage.
Je me fraie un chemin, je revole en ces lieux.
Sortons.... Entendez-vous tous ces cris furieux ?
D'où vient que Bénassar, au fort de la mêlée,
Accuse votre foi lâchement violée?
Des soldats de Zulime ont quitté ses drapeaux ;
Ils ont suivi son père, ils marchent aux vaisseaux.
D'où peut naître un revers si prompt & si funeste ?

RAMIRE.

Allons le réparer, le désespoir nous reste,
Sauvons du moins Atide, & le fer à la main,

Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
Suivez-moi. Dieu puissant ! daignez enfin défendre
La vertu la plus pure, & l'amour le plus tendre.
Suivez-moi, dis-je.

ATIDE.

O ciel ! Ramire ! Ah jour affreux !

RAMIRE.

Si vous vivez, ce jour est encor trop heureux.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZULIME, SÉRAME.

SÉRAME.

REMERCIEZ le ciel au comble des tourmens,
D'avoir long-tems perdu l'uſage de vos ſens.
Il vous a dérobé, propice en ſa colère,
Ce combat effrayant d'un amant & d'un père.

ZULIME (*jetée dans un fauteuil, & revenant de ſon évanouiſſement.*)

O jour! tu luis encor à mes yeux alarmés,
Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés.
O ſommeil des douleurs! mort douce & paſſagère!
Seul moment de repos goûté dans ma miſère!
Que n'es-tu plus durable? & pourquoi laiſſes-tu
Rentrer encor la vie en ce cœur abattu?

(*ſe relevant.*)

Où ſuis-je? qu'a-t-on fait? ô crime! ô perfidie!
Ramire va périr! quel monſtre m'a trahie?
J'ai tout fait, malheureuſe! & moi ſeule en un jour
J'ai bravé la nature, & j'ai trahi l'amour.

Quoi ! mon père, dis-tu, défend que je l'approche ?

SÉRAME.

Plus le combat, Madame, & le péril eſt proche ;
Plus il veut vous ſauver de ces objets d'horreur,
Qui préſentés de près à votre faible cœur,
Et redoublant les maux dont l'excès vous dévore,
Peut-être vous rendraient plus criminelle encore.

ZULIME.

Qu'eſt devenu Ramire ?

SÉRAME.

Ai-je donc pu ſonger,
Dans ces malheurs communs qu'à votre ſeul danger ?
Ai-je pu m'occuper que du mal qui vous tue ?

ZULIME.

Qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé ? quelle erreur m'a perdue ?
Ah ! n'ai-je pas tantôt, dans mes tranſports jaloux,
Des miens contre Zulime allumé le courroux !
J'accuſais mon amant, j'eus trop de violence ;
On m'a trop obéi : je meurs de ma vengeance.
Va, cours, informe-toi des funeſtes effets,
Et des crimes nouveaux qu'ont produit mes forfaits.
Juſte ciel ! je partais, & ſur la foi d'Atide !
M'aurait-elle trahie ? On m'arrête. Ah, perfide !..
N'importe : apprends-moi tout, ne me déguiſe rien ;
Rapporte-moi ma mort ; va, cours, vole & reviens.

SÉRAME.

Je vous laiſſe à regret dans ces horreurs mortelles.

ZULIME.

Vas, dis-je : ah j'en mérite encor de plus cruelles !

SCÈNE II.

ZULIME *ſeule.*

M'AS-TU trompée, Atide, avec tant de noirceur ?
Quoi ! les pleurs quelquefois ne partent point du cœur !
Mais non, en me perdant tu te perdrais toi-même ;
Toi, tes amis, ton peuple, & ce cruel que j'aime.
Non, trop de vérité parlait dans tes douleurs ;
L'impoſture, après tout, ne verſe point de pleurs.
Ton ame m'eſt connue, elle eſt ſans artifice ;
Et qui m'eût fait jamais un pareil ſacrifice ?
Loin de moi, loin de lui tu voulais demeurer.
Ah ! de Ramire ainſi ſe peut-on ſéparer ?
Atide n'aime point : j'étais peut-être aimée.
Ma jalouſe fureur s'eſt trop tôt allumée.
J'aſſaſſine Ramire.

SCÈNE III.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

EH bien ! que t'a-t-on dit ? Parle.

SÉRAME.

Un désordre horrible accable mon esprit.
On ne voit, on n'entend que des troupes plaintives,
Au dehors, au dedans, aux portes, sur les rives,
Au palais, sur le port, autour de ce rempart ;
On se rassemble, on court, on combat au hasard.
La mort vole en tous lieux. Votre esclave perfide,
Par-tout oppose au nombre une audace intrépide.
Pressé de tous côtés, Ramire allait périr :
Croiriez-vous quelle main vient de le secourir !
Atide !

ZULIME.

Atide ! ô ciel !

SÉRAME.

Au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançant dans la foule étonnant les soldats
Sa beauté, son audace ont arrêté leurs bras.
Vos guerriers qui pensaient venger votre querelle,

Unis avec les ſiens, ſe rangent autour d'elle.
Voilà ce qu'on m'a dit, & j'en frémis d'effroi.

ZULIME.

Ramire vit encor, & ne vit point pour moi!
Ramire doit la vie à d'autre qu'à moi-même!
Une autre le défend; c'eſt une autre qu'il aime!
Et c'eſt Atide! ... Allons, le charme eſt diſſipé;
Je déchire un bandeau de mes larmes trempé.
Je revois la lumière, & je ſors de l'abîme
Où me précipitaient ma faibleſſe & leur crime.
Ciel, quel tiſſu d'horreurs! ah! j'en avais beſoin...
De guérir ma bleſſure ils ont pris l'heureux ſoin.
Va, je renonce à tout, & même à la vengeance.
Je verrai leur ſupplice avec l'indifférence
Qu'inſpirent des forfaits qui ne nous touchent pas,
Que m'importe en effet leur vie & leur trépas?
C'en eſt fait.

SCÈNE IV.

ZULIME, MOHADIR, SÉRAME.

ZULIME.

MOHADIR, parlez, que fait mon père?
Puiſſe ſur moi le ciel épuiſant ſa colère,
Sur ſes jours vertueux prodiguer ſa faveur!
Qu'il ſoit vengé ſur-tout.

MOHADIR.

Madame, il eſt vainqueur.

ZULIME.

Ah ! Ramire eſt donc mort ?

MOHADIR.

Sa valeur malheureuſe
A cherché vainement une mort glorieuſe.
Laſſé, couvert de ſang l'eſclave révolté
Eſt tombé dans les mains de ſon maître irrité.
Je ne vous nierai point que ſon cœur magnanime
Semblait juſtifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu maître de ſon courroux,
Reſpecter votre père, en détourner ſes coups ;
Je l'ai vu des ſiens même arrêtant la vengeance,
Abandonner le ſoin de ſa propre défenſe.

ZULIME.

Lui !

MOHADIR.

Cependant on dit qu'il nous a trahis tous ;
Qu'il trompait à la fois & Bénaſſar & vous.
Mais ſans approfondir tant de ſujets d'alarmes,
Sans plus empoiſonner la ſource de vos larmes,
Il faut de votre père obtenir un pardon ;
Il le faut mériter, je vais en votre nom
Des rebelles armés pourſuivre ce qui reſte.
Terminons ſans retour un trouble ſi funeſte.
Zulime, avec un père il n'eſt point de traité ;
Votre repentir ſeul eſt votre ſûreté ;
La nature dans lui reprendra ſon empire,
Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire.

ZULIME.

Il me ſuffit ; je ſais tout ce que j'ai commis,
Et combien de devoir en un jour j'ai trahis.

Aux pieds de Bénaſſar il faut que je me jette.
Hâtons-nous.

MOHADIR.

Retenez cette ardeur indiſcrette ;
Gardez en ce moment de vous y préſenter.

ZULIME.

Mohadir, & c'eſt vous qui m'oſez arrêter ?

MOHADIR.

Reſpectez la défenſe heureuſe & néceſſaire ;
D'un père au déſeſpoir, & d'un maître en colère.
Vous devez obéir, & ſur-tout épargner
Sa bleſſure trop vive & trop prompte à ſaigner.
Il vous aime, il eſt vrai ; mais après tant d'injures,
Si vos reſſentimens s'échappaient en murmures,
Frémiſſez pour vous-même ; un affront ſi cruel
Serait le dernier coup à ce cœur paternel ;
Dans Ramire & dans vous il confondrait peut-être....

ZULIME.

Oſez-vous bien penſer que je protége un traître ?

MOHADIR.

Madame, pardonnez un injuſte ſoupçon.
Votre ame détrompée a repris ſa raiſon.
Je le vois, & je cours, en ſerviteur fidèle,
Apprendre à Bénaſſar le ſuccès de mon zèle.
Daignez de ſa juſtice attendre ici l'effet.

(*Il ſort.*)

SCÈNE V.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

AH! j'attends le trépas. Juſte ciel! qu'ai-je fait?

SÉRAME.

Vous laiſſez un perfide au deſtin qui l'accable;
Vos jours ſont à ce prix....

ZULIME.

Dieu! qu'Atide eſt coupable!

SÉRAME.

Tous deux ſeront punis; ne ſongez plus qu'à vous,
D'un père infortuné déſarmez le courroux,
Détournez....

ZULIME.

Il ne voit en moi qu'une ennemie;
Il ne ſait point, hélas! combien je ſuis punie;
Mon châtiment, Sérame, eſt dans mes attentats;
J'étais dénaturée, & j'ai fait des ingrats.

SÉRAME.

Eh bien, de leurs forfaits ſéparez votre cauſe.
Quelque punition qu'un père ſe propoſe,
Aux traits de ſon courroux ſon ſang doit échapper,
Et la main s'amollit ſur le point de frapper.
Obtenez qu'il vous voie, & votre grace eſt ſûre.

Uniſſez-vous à lui pour venger ſon injure.
Abandonnez les jours juſtement menacés
De ce parjure amant qu'enfin vous haïſſez.

ZULIME.

De Ramire !

SÉRAME.

De lui. Son indigne artifice
Vous faiſait ſa victime, ainſi que ſa complice.

ZULIME.

Je ne le ſais que trop. Hélas ! que de forfaits !

SÉRAME.

Que j'aime à voir vos yeux deſſillés pour jamais !
Des pleurs que vous verſiez ſa vanité s'honore :
Il vous trompe, il vous hait.

ZULIME.

Sérame, je l'adore.

SÉRAME.

Qui ! vous ?

ZULIME.

Un Dieu barbare aſſemble dans mon cœur
L'excès de la faibleſſe, & celui de l'horreur.
C'eſt en vain que j'ai cru triompher de moi-même.
Je déteſte mon crime, & je ſens que je l'aime ;
Je n'y réſiſte plus : ce poiſon déteſté,
Par mes tremblantes mains aujourd'hui rejeté,
De toutes les fureurs m'embraſe & me déchire.
Au bord de mon tombeau j'idolâtre Ramire.
Tel eſt dans les replis de ce cœur dévoré,
Ce pouvoir malheureux, de moi même abhorré ;
Que ſi pour couronner ſa lâche perfidie,

Ramire en me quittant eût demandé ma vie,
S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant,
S il eût insulté même à mon dernier moment,
Je l'eusse aimé toujours, & mes mains défaillantes
Auraient cherché les mains de mon sang dégoû-
tantes.
Quoi ! c'est ainsi que j'aime, & c'est moi qu'il
trahit !
Et c'est moi qui le perds ! c'est par moi qu'il périt !
Non... je le sauverai, le parjure que j'aime,
Dût-il me détester, & m'en punir lui-même.
Mais Atide est aimée !

SCÈNE VI.

ZULIME, ATIDE (*amenée par des gardes.*)

ZULIME.

AH ! qu'est-ce que je voi!
Ma rivale à mes yeux ! Atide devant moi !

ATIDE.

Oui, Madame, il est vrai, je suis votre rivale;
Le malheur nous rejoint, le destin nous égale.
Je sens les mêmes feux ; je meurs des mêmes
coups ;
Et Ramire est perdu pour moi comme pour vous.

ZULIME.

Avez-vous vu Ramire ?

ATIDE.

Oui, je l'ai vu combattre ;
Et braver son destin, qui ne pouvait l'abatre ;
Mais je ne l'ai point vu depuis qu'il est chargé
De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
On prépare pour lui la mort la plus sanglante ;
Vous le voulez, Madame, & vous serez contente.
Il ne vous reste ici qu'à terminer mon sort,
Avant d'avoir appris s'il vit, ou s'il est mort.

ZULIME.

S'il est mort, je sais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

Ah! si vous le vouliez, vous pourriez le défendre.
Madame ; vous l'aimez, & je connais l'amour ;
Vous périrez des coups dont il perdra le jour ;
Et quelque sentiment qu'un père vous inspire,
Le plus grand des forfaits est de trahir Ramire,
Il n'eut jamais que vous, & le ciel pour appui ;
Et n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui ?
Quelques amis encor échappés au carnage
Vendent bien cher leur vie & marchent au rivage ;
Vous êtes mal gardés ; on peut les réunir.

ZULIME.

Et vous me commandez encor de vous servir ?

ATIDE.

Quand je vous l'ai cédé, quand vous donnant ma vie,
Je me suis immolé à votre jalousie,
Quand j'osais en ces lieux vous presser à genoux
De m'abandonner seule & de suivre un époux ;

Puis-je encor mériter vos fureurs inquiètes ?
Que vous faut-il ? Parlez, cruelle que vous êtes !
Quel fruit recueillez-vous de toutes vos erreurs ?
Et qui peut contre moi vous irriter ?

ZULIME.

Vos pleurs,
Votre attendriſſement, votre excès de courage,
Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
Vos charmes, mon malheur, & mes tranſports jaloux ;
Tout m'irrite, cruelle, & m'arme contre vous.
Vous avez mérité que Ramire vous aime,
Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même,
Et l'amour paternel, & l'honneur de mes jours.
Je vous ſers, vous, Madame ; il le faut ; & j'y cours.
Mais vous me répondrez....

ATIDE.

Ah c'en eſt trop, barbare !
Eh bien, j'aime Ramire : oui, je vous le déclare ;
Je l'aime. je le cède, & vous vous indignez !
J'ai ſauvé votre amant, & vous vous en plaignez !
Quel tems pour les fureurs de votre jalouſie !
Quel tems pour le reproche ! il s'agit de ſa vie.
Je jure ici par lui, par ce commun effroi,
J'en atteſte le jour, ce jour que je vous doi,
Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
Ne vous figurez pas que ma douleur timide
S'exhale en vains ſermens qu'arrache le danger ;
Je jure encor ce ciel, lent à nous protéger,
Que s'il me permettait de délivrer Ramire,

S'il oſait me donner ſon cœur & ſon empire,
Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
Je vous ſacrifierais ſon empire & ſon cœur.
Conſervez-le à ce prix, au prix de mon ſang même,
Que voulez-vous de plus, s'il vit, & s'il vous aime?
Je ne diſpute rien, Madame, à votre amour,
Non pas même l'honneur de lui ſauver le jour.
Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

Non, je ne vous crois point; je vois tout mon outrage;
Je vois juſqu'en vos pleurs un triomphe odieux.
La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux:
Mais ceſſez de prétendre au ſuperbe partage,
A l'honneur inſultant d'exciter mon courage.
Ce courage intrépide, autant qu'il eſt jaloux,
Pour braver cent trépas n'a pas beſoin de vous.
Suivez-moi ſeulement: je vous ferai connaître
Que je ſais tout tenter, & même pour un traître.
Je devrais l'oublier; je devrais le punir;
Et je cours le ſauver, le venger, ou périr.
Sérame! quelle horreur a glacé ton viſage?

SCÈNE VII.

ZULIME, ATIDE, SÉRAME.

SÉRAME.

MADAME, il faut du ſort dévorer tout l'outrage.
Il faut d'un cœur ſoumis ſouffrir ce coup affreux.
Vainement Mohadir ſenſible & généreux,
Du coupable Ramire a demandé la grace.
Tous les chefs irrités de ſa perfide audace,
L'ont condamné, Madame, à ces tourmens cruels
Réſervés en ces lieux pour les grands criminels.
Il vous faut oublier juſqu'au nom de Ramire.

ZULIME.

Il ne mourra pas ſeul, & devant qu'il expire....

SÉRAME.

Madame, ah gardez-vous d'un téméraire effort!

ATIDE.

Vous l'abandonneriez à cette indigne mort?
Oublierez-vous ainſi la grandeur de votre ame?

ZULIME.

Je préviens vos conſeils : n'en doutez point, Madame;
Ne les prodiguez plus. Et toi, nature, & toi!
Droits éternels du ſang toujours ſacrés pour moi!
Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, & gardez-moi d'un crime.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉNASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

Ce dernier trait, ſans doute, eſt le plus criminel.
Je ſens le déſeſpoir de ce cœur paternel;
Je partage en pleurant ſon trouble & ſa colère.
Mais vous avez toujours des entrailles de père;
Et tous les attentats de ce funeſte jour,
Ne ſont qu'un même crime, & ce crime eſt l'amour.
Dans ſon aveuglement Zulime enſevelie,
Mérite d'être plainte, encor plus que punie;
Et ſi votre bonté parlait à votre cœur...

BÉNASSAR.

Ma bonté fit ſon crime, & fit tout mon malheur.
Je me reproche aſſez mon excès d'indulgence.
Ciel! tu m'en as donné l'horrible récompenſe.
Ma fille était l'idole à qui mon amitié,
Cette amitié fatale, a tout ſacrifié.
Je lui tendais les bras, quand ſa main ennemie
Me plongeait au tombeau chargé d'ignominie.
Ah! l'homme inexorable eſt le ſeul reſpecté.

Si j'euſſe été cruel, on eût moins attenté.
La dureté de cœur eſt le frein légitime
Qui peut épouvanter l'inſolence & le crime
Ma facile tendreſſe enhardit aux forfaits.
Le tems de la clémence eſt paſſé pour jamais.
Je vais, en punissant leurs fureurs inſenſées,
Egaler ma juſtice à mes bontés paſſées.

MOHADIR.

Je frémis comme vous de tous ces attentats,
Que l'amour fait commettre en nos brûlans climats.
En tout lieu dangereux, il eſt ici terrible;
Il rend plus furieux, plus on eſt né ſenſible.
Ramire cependant à ſes erreurs livré,
De leurs cruels poiſons ſemble moins enivré;
Vous-même l'avez dit, & j'oſe le redire,
Que ce même ennemi, ce malheureux Ramire,
Eſt celui dont le bras vous avait défendu;
Qu'il n'a point aujourd'hui démenti ſa vertu;
Que vous l'avez vu même, en ce combat horrible,
Dans ces momens cruels où l'homme eſt inflexible,
Où les yeux, les eſprits, les ſens ſont égarés,
Détourner loin de vous ſes coups déſeſpérés,
Reſpecter votre ſang, vous ſauver, vous défendre,
Et d'un bras aſſuré, d'un cri terrible & tendre,
Arrêter, déſarmer ſes amis emportés,
Qui levaient contre vous leurs bras enſanglantés.
Oui, j'ai vu le moment, où malgré ſa colère
Il ſemblait en effet combattre pour ſon père.

BÉNASSAR.

Ah ! que n'a-t-il plutôt dans ce malheureux flanc
Recherché de ſes mains le reſte de mon ſang ?
Que ne l'a-t-il verſé, puiſqu'il le déshonore ?
Mais ma cruelle fille eſt plus coupable encore.
Ce cœur en un ſeul jour à jamais égaré,
Eſt hardi dans ſa honte, eſt faux, dénaturé ;
En ſe précipitant d'abîmes en abîmes,
Elle a contre ſon père accumulé les crimes.
Que dis-je ? au moment même, où tu viens en ſon nom ;
De tant d'iniquités implorer le pardon,
Son amour furieux la fait courir aux armes.
Les ſuborneurs appas de ſes trompeuſes larmes
Ont ſéduit les ſoldats à ſa garde commis ;
Sa voix a raſſemblé ſes perfides amis.
Elle vient m'arracher ſon indigne conquête ;
Les armes dans les mains elle marche à leur tête.
Cet amour inſenſé ne connaît plus de frein ;
Zulime contre un père oſe lever ſa main !
Au comble de l'outrage on joint le parricide !
Ah ! courons, & nous-même immolons la perfide.

SCÈNE II.

BÉNASSAR, ZULIME *ſuivie de ſes ſoldats dans l'enfoncement*, MOHADIR, Suite.

ZULIME (*les armes à la main, & jetant ſes armes.*)

NON, n'allez pas plus loin, frappez; & vous, ſoldats,
Laiſſez périr Zulime, & ne la vengez pas.
Il ſuffit: votre zèle a ſervi mon audace.
J'ai mérité la mort, méritez votre grace.
Sortez, dis-je.

BÉNASSAR.

Ah, cruelle! eſt-ce toi que je voi?

ZULIME.

Pour la dernière fois, Seigneur, écoutez-moi.
Oui, cette fille indigne, & de crime enivrée,
Vient d'armer contre vous ſa main déſeſpérée.
J'allais vous arracher, au péril de vos jours,
Ce déplorable objet de mes cruels amours.
Oui, toutes les fureurs ont embraſé Zulime;
La nature en tremblait; mais je volais au crime.
Je vous vois; un regard a détruit mes fureurs;
Le fer m'eſt échappé; je n'ai plus que des pleurs;
Et ce cœur tout brûlant d'amour & de colère,
Tout forcené qu'il eſt, voit un Dieu dans ſon père.

Que ce Dieu tonne enfin, qu'il frappe de ſes coups
L'objet, le ſeul objet d'un ſi juſte courroux.
Faut-il pour mes forfaits que Ramire périſſe ?
Ah ! peut-être il eſt loin d'en être le complice ;
Peut-être pour combler l'horreur où je me vois,
Si Ramire eſt un traître, il ne l'eſt que pour moi.
Etouffez dans mon ſang ce doute que j'abhorre,
Qui déchire mes ſens, qui vous outrage encore.
J'idolâtre Ramire ; & je ne puis, Seigneur,
Vivre un moment ſans lui, ni vivre ſans honneur.
J'ai perdu mon amant, & mon père, & ma gloire,
Perdez de tant d'erreurs la honteuſe mémoire ;
Arrachez-moi ce cœur que vous m'avez donné,
De tous les cœurs, hélas ! le plus infortuné.
Je baiſe cette main dont il faut que j'expire :
Mais pour prix de mon ſang, pardonnez à Ramire,
Ayez cette pitié pour mon dernier moment,
Et qu'au moins votre fille expire en vous aimant.

BÉNASSAR.

Ô ciel ! qui l'entendez, ô faibleſſe d'un père !
Quoi ! ſes pleurs à ce point fléchiraient ma colère !
Me faudra-t-il les perdre, ou les ſauver tous deux !
Faut-t-il dans mon courroux faire trois malheureux ?
Ciel, prête tes clartés à mon ame attendrie.
L'une eſt ma fille, hélas ! l'autre a ſauvé ma vie ;

La mort, la ſeule mort peut briſer leurs liens.
Gardes, que l'on m'amène, & Ramire, & les
ſiens.

MOHADIR.

Seigneur, vous la voyez à vos pieds éperdue;
Soumiſe, déſarmée, à vos ordres rendue.
Vous l'avez trop aimée, hélas! pour la trahir.
Mais on conduit Ramire, & je le vois venir.

SCÈNE III.

BÉNASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE, MOHADIR, Suite.

RAMIRE (*enchaîné.*)

ACHÈVE de m'ôter cette vie importune.
Depuis que je ſuis né, trahi par la fortune,
Sorti du ſang des rois, j'ai vécu dans les fers,
Et je meurs en coupable au fond de ces déſerts.
Mais de mon triſte état l'outrage & la baſſeſſe
N'ont point de mon courage avili la nobleſſe.
Ce cœur impénétrable aux coups qui l'ont frappé;
Ne t'ayant jamais craint, ne t'a jamais trompé.
Pour ôtage en tes mains, je remettais Atide.
Ni ſon cœur ni le mien ne peut être perfide.
Va, Ramire était loin de te manquer de foi;
Bénaſſar, nos ſermens m'étaient plus cher qu'à
toi.
Je ſentais tes chagrins, j'effaçais ton injure;
De ce cœur paternel je fermais la bleſſure.

Tout était réparé. Mes funeſtes deſtins
Ont tourné contre moi mes innocens deſſeins.
Tu m'as trop mal connu ; c'eſt ta ſeule injuſtice ;
Que ce ſoit la dernière ; & que dans mon ſupplice
Des cœurs pleins de vertu ne ſoient point entraînés.

BÉNASSAR.

Le ciel à d'autres ſoins nous a tous deſtinés.
Je devrais te haïr : tu me forces, Ramire,
A reconnaître en toi des vertus que j'admire.
Je n'ai point oublié tes ſervices paſſés ;
Et quoique par ton crime ils fuſſent effacés,
J'ai trop vu, malgré moi, dans ce combat funeſte,
Que de ce ſang glacé tu reſpectais le reſte.
Un amour emporté, ſource de nos malheurs,
Plus fort que mes bontés, plus puiſſant que mes pleurs,
M'arracha par tes mains & ma gloire, & ma fille.
C'eſt par toi que mon nom, mon état, ma famille,
Sont accablés de honte ; & pour comble d'horreur,
Il faut verſer mon ſang pour venger mon honneur.
Après l'horrible éclat d'une amour effrénée,
Il ne reſte qu'un choix, la mort ou l'hyménée.
Je dois tous deux vous perdre, ou la mettre en tes bras.
Sois ſon époux, Ramire, & régne en mes Etats.

RAMIRE.

RAMIRE.

Moi !

ZULIME.

Mon père !

ATIDE.

Ah ! grand Dieu !

BÉNASSAR.

Souvent dans nos provinces
On a vu nos émirs unis avec nos princes ;
L'intérêt de l'Etat l'emporta ſur la loi ;
Et tous les intérêts parlent ici pour toi.
J'ai beſoin d'un appui , combats pour nous défendre ;
Vis pour elle & pour moi ; ſois mon fils , ſois mon gendre.

ZULIME.

Ah ! Seigneur ! ah ! Ramire ! ah jour de mon bonheur !

ATIDE.

Ô jour affreux pour tous !

RAMIRE.

Vous me voyez , Seigneur ,
Accablé de ſurpriſe , & confus d'une grace
Qui ne ſemblait pas due à ma coupable audace.
Votre fille ſans doute eſt d'un prix à mes yeux
Au-deſſus des Etats conquis par mes aïeux :
Mais pour combler nos maux , apprenez l'un & l'autre
Le ſecret de ma vie , & mon ſort & le vôtre.
Quand Zulime a daigné , par un ſi noble effort
Sauver Atide & moi des fers & de la mort ,
Idamore , un ami qu'aveuglait trop de zèle ,
Séduiſait ſa pitié qui la rend criminelle.

Il promettait mon cœur, il promettait ma foi,
Il n'en était plus tems, je n'étais plus à moi.
Le ciel mit entre nous d'éternelles barrières.
En vain j'adore en vous le plus tendre des pères,
En vain vous m'accablez de gloire & de bienfaits;
Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
Madame, ainſi le veut la fortune jalouſe.
Vengez-vous ſur moi ſeul; Atide eſt mon épouſe.

ZULIME.

Ton épouſe? perfide!

RAMIRE.

Elevés dans vos vos fers,
Nos yeux ſur nos malheurs à peine étaient ouverts,
Quand ſon père uniſſant notre eſpoir & nos larmes,
Attacha pour jamais mes deſtins à ſes charmes.
Lui-même a reſſerré, dans ſes derniers momens,
Ces nœuds chers & ſacrés préparés dès longtems;
Et la loi du ſecret nous était impoſée.

ZULIME.

Ton épouſe! à ce point ils m'auraient abuſée!
Ils auront triomphé de ma crédulité!
Seigneur, à vos bienfaits ils auront inſulté!
Vous ſouffrirez qu'Atide à ma honte jouiſſe
Du fruit de tant d'audace, & de tant d'artifice?
Vengez-moi, vengez-vous, de ces traîtres appas,
De cet affreux tiſſu de fourbes, d'attentats.
Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.

Mon heureuſe rivale a commis tous mes crimes.
Vous ne puniſſez pas cet objet odieux ?

ATIDE.

Vous devez me punir, mais connaiſſez-moi mieux.
Avant de me haïr, entendez ma réponſe.
Votre père eſt préſent, qu'il juge & qu'il prononce.

ZULIME.

O ciel !

ATIDE.

Ramire, & moi, Seigneur, ſi nous vivons,
C'eſt votre auguſte fille à qui nous le devons.
(*A Zulime.*)
Je l'avoue à vos pieds : & moi pour récompenſe,
Je vous coûte à la fois la gloire & l'innocence.
Trahiſſant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits;
J'arrachais de vos bras, j'enlevais à vos charmes
L'objet de tant de ſoins, le prix de tant de larmes;
Et lorſque vous ſortez de ce gouffre d'horreur,
Ma main vous y replonge, & vous perce le cœur.
Tout ſemble s'élever contre ma perfidie :
Mais j'aimais comme vous ; ce mot me juſtifie;
Et d'un lien ſacré l'invincible pouvoir
Accrut cet amour même, & m'en fit un devoir.
Il faut dire encor plus ; vous le ſavez, on m'aime.
Mais malgré mon hymen, & malgré l'amour même,

Éloignez-vous, fuyez, dérobez à ma vue
Ce ſpectacle effrayant d'un bonheur qui me tue.
Votre joie eſt horrible, & je ne puis la voir.
Fuyez, craignez encor Zulime au déſeſpoir.
Mon père, ayez pitié du moment qui me reſte;
Sauvez mes yeux mourans d'un ſpectacle funeſte.

(Elle tombe ſur ſa confidente.)

ATIDE.

Nos deux cœurs ſont à vous.

RAMIRE.

Vivez ſans nous haïr.

ZULIME.

Moi te haïr, cruel! ah laiſſe-moi mourir;
Va, laiſſe-moi.

BÉNASSAR.

Ma fille, objet funeſte & tendre,
Mérite enfin les pleurs que tu nous fais répandre.

ZULIME.

Mon père, par pitié, n'approchez point de moi.
J'abjure un lâche amour; il triompha de moi.
Hélas.... vous n'aurez plus de reproches à me faire.

BÉNASSAR.

Mon amitié t'attend, mon cœur s'ouvre.

ZULIME.

Ô mon père....
J'en ſuis indigne.

(Elle ſe frappe.)

BÉNASSAR.

O ciel !

RAMIRE & ATIDE.

Zulime ! ô déſeſpoir !

BÉNASSAR.

Ah ma fille !

ZULIME.

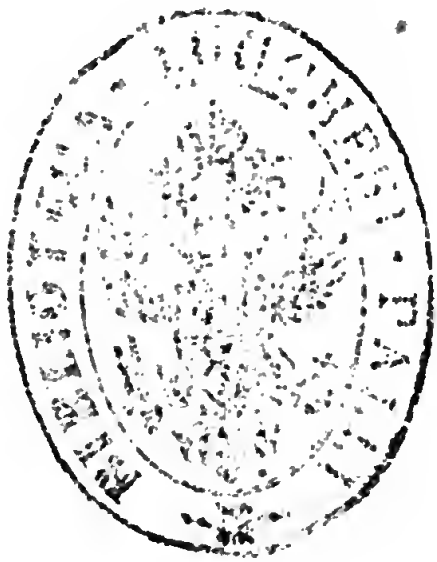
A la fin j'ai rempli mon devoir.
Je l'aurais dû plutôt.... Pardonnez à Zulime....
Souvenez-vous de moi ; mais oubliez mon crime.

Fin du cinquième & dernier Acte.

OLIMPIE,

TRAGEDIE,

Suivie de remarques hiſtoriques.



ACTEURS.

CASSANDRE, fils d'Antipatre, roi de Macédoine.

ANTIGONE, roi d'une partie de l'Asie.

STATIRA, veuve d'Alexandre.

OLIMPIE, fille d'Alexandre & de Statira.

L'HIEROPHANTE, ou Grand-Prêtre, qui préside à la célébration des grands mystères.

SOSTÈNE, officier de Cassandre.

HERMAS, officier d'Antigone.

Prêtres.

Initiés.

Prêtresses.

Soldats.

Peuple.

La scène est dans le temple d'Ephèse, où l'on célèbre les grands mystères. Le théâtre représente le temple, le péristile & la place qui conduit au temple.

OLIMPIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

Le fond du théâtre repréſente un temple dont les trois portes fermées ſont ornées de larges pilaſtres : les deux ailes forment un vaſte périſtile. SOSTÈNE *eſt dans le périſtile ; la grande porte s'ouvre ;* CASSANDRE *troublé & agité vient à lui. La grande porte ſe referme.*

CASSANDRE.

SOSTÈNE, on va finir ces myſtères terribles.
Caſſandre eſpère enfin des Dieux moins inflexibles.
Mes jours ſeront plus purs, & mes ſens moins troublés.
Je reſpire.

SOSTÈNE.

Seigneur, près d'Ephèſe aſſemblés,
Les guerriers qui ſervaient ſous le roi votre père,

Ont fait entre mes mains le ſerment ordinaire.
Déjà la Macédoine a reconnu vos loix.
De ſes deux protecteurs Ephèſe a fait le choix.
Cet honneur qu'avec vous Antigone partage,
Eſt de vos grands deſtins un auguſte préſage.
Ce régne qui commence à l'ombre des autels,
Sera béni des Dieux & chéri des mortels.
Ce nom d'Initié, qu'on révère & qu'on aime,
Ajoute un nouveau luſtre à la grandeur ſuprême.
Paraiſſez.

CASSANDRE.

Je ne puis : tes yeux ſeront témoins
De mes premiers devoirs & de mes premiers ſoins.
Demeure en ces parvis... Nos auguſtes prêtreſſes
Préſentent Olimpie aux autels des Déeſſes.
Elle expie en ſecret, remiſe entre leurs bras,
Mes malheureux forfaits qu'elle ne connaît pas.
D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
Puiſſes-tu pour jamais, chère & tendre Olimpie,
Ignorer ce grand crime avec peine effacé,
Et quel ſang t'a fait naître, & quel ſang j'ai verſé!

SOSTÈNE.

Quoi! Seigneur, une enfant vers l'Euphrate enlevée,
Jadis par votre père à ſervir réſervée,
Sur qui vous étendiez tant de ſoins généreux,
Pourrait jeter Caſſandre en ces troubles affreux!

CASSANDRE.

Reſpecte cette eſclave à qui tout doit hommage.
Du ſort qui l'avilit je répare l'outrage.
Mon père eut ſes raiſons pour lui cacher le rang
Que devait lui donner la ſplendeur de ſon ſang....

Que dis-je ? ô ſouvenir ! ô tems ! ô jour de crimes!
Il la comptait, Soſtène, au nombre des victimes
Qu'il immolait alors à notre ſûreté....
Nourri dans le carnage & dans la cruauté,
Seul je pris pitié d'elle, & je fléchis mon père :
Seul je ſauvai la fille, ayant frappé la mère.
Elle ignora toujours mon crime & ma fureur.
Olimpie ! à jamais conſerve ton erreur !
Tu chéris dans Caſſandre un bienfaiteur, un maître.
Tu me déteſteras, ſi tu peux te connaître.

SOSTÈNE.

Je ne pénètre point ces étonnans ſecrets,
Et ne viens vous parler que de vos intérêts.
Seigneur, de tous ces rois que nous voyons prétendre
Avec tant de fureurs au trône d'Alexandre,
L'inflexible Antigone eſt ſeul votre allié....

CASSANDRE.

J'ai toujours avec lui reſpecté l'amitié;
Je lui ſerai fidèle.

SOSTÈNE.

Il doit auſſi vous l'être.
Mais depuis qu'en ces murs nous le voyons paraître,
Il ſemble qu'en ſecret un ſentiment jaloux
Ait altéré ſon cœur, & l'éloigne de vous.

CASSANDRE.

(*à part.*)
Et qu'importe Antigone ?... O mânes d'Alexandre !

Mânes de Statira ! grande ombre ! auguſte cendre !
Reſtes d'un demi-Dieu juſtement courroucés,
Mes remords & mes feux vous vengent-ils aſſez ?
Olimpie ! obtenez de leur ombre apaiſée
Cette paix à mon cœur ſi long-tems refuſée ;
Et que votre vertu diſſipant mon effroi,
Soit ici ma défenſe, & parle aux Dieux pour moi..
Et quoi ! vers ces parvis à peine ouverts encore,
Antigone s'approche, & devance l'aurore !

SCÈNE II.

CASSANDRE, SOSTÈNE, ANTIGONE, HERMAS.

ANTIGONE (*à Hermas au fond du théâtre.*)

Ce ſecret m'importune, il le faut arracher.
Je lirai dans ſon cœur ce qu'il croit me cacher.
Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE (*à Antigone.*)

Quand le jour luit à peine,
Quel ſujet ſi preſſant près de moi vous amène ?

ANTIGONE.

Nos intérêts. Caſſandre, après que dans ces lieux
Vos expiations ont ſatisfait les Dieux,
Il eſt tems de ſonger à partager la terre.
D'Ephèſe en ces grands jours ils écartent la guerre,
Vos myſtères ſecrets des peuples reſpectés,
Suſpendent la diſcorde & les calamités;

C'eſt un tems de repos pour les fureurs des princes.
Mais ce repos eſt court, & bientôt nos provinces
Retourneront en proie aux flammes, aux combats
Que ces Dieux arrêtaient, & qu'ils n'éteignent pas.
Antipatre n'eſt plus. Vos ſoins, votre courage
Sans doute achèveront ſon important ouvrage.
Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séleucus,
Le Lagide inſolent, le traître Antiochus,
D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
Oſaſſent nous braver, & marcher ſur nos têtes.

CASSANDRE.

Plût aux Dieux qu'Alexandre à ces ambitieux
Fît du haut de ſon trône encor baiſſer les yeux!
Plût aux Dieux qu'il vécut!

ANTIGONE.

Je ne puis vous comprendre.
Eſt-ce au fils d'Antipatre à pleurer Alexandre?
Qui peut vous inſpirer un remords ſi preſſant?
De ſa mort, après tout, vous êtes innocent.

CASSANDRE.

Ah! j'ai cauſé ſa mort.

ANTIGONE.

Elle était légitime.
Tous les Grecs demandaient cette grande victime.
L'univers était las de ſon ambition.
Athène, Athène même, envoya le poiſon,
Perdicas le reçut, on en chargea Cratère;
Il fut mis dans vos mains des mains de votre père,
Sans qu'il vous confiât cet important deſſein.
Vous étiez jeune encor; vous ſerviez au feſtin,
A ce dernier feſtin du tyran de l'Aſie.

CASSANDRE.

Non, ceſſez d'excuſer ce ſacrilége impie.

ANTIGONE.

Ce ſacrilége !... Eh quoi ! vos eſprits abattus
Érigent-ils en Dieu l'aſſaſſin de Clitus,
Du grand Parménion le bourreau ſanguinaire,
Ce ſuperbe inſenſé qui flétriſſant ſa mère,
Au rang du fils des Dieux oſa bien aſpirer,
Et ſe déshonora pour ſe faire adorer ?
Seul il fut ſacrilége. Et lorſqu'à Babylone
Nous avons renverſé ſes autels & ſon trône,
Quand la coupe fatale a fini ſon deſtin,
On a vengé les Dieux, comme le genre humain.

CASSANDRE.

J'avoûrai ſes défauts : mais quoi qu'il en puiſſe être,
Il était un grand homme, & c'était notre maître.

ANTIGONE.

Un grand homme !

CASSANDRE.

Oui ſans doute.

ANTIGONE.

Ah ! c'eſt notre valeur,
Notre bras, notre ſang qui fonda ſa grandeur ;
Il ne fut qu'un ingrat.

CASSANDRE.

O mes Dieux tutélaires !
Quels mortels ont été plus ingrats que nos pères ?
Tous ont voulu monter à ce ſuperbe rang.
Mais de ſa femme enfin pourquoi percer le flanc ?
Sa femme !... ſes enfans !... Ah ! quel jour, Antigone !

ANTIGONE.

Après quinze ans entiers ce ſcrupule m'étonne.
Jaloux de ſes amis, gendre de Darius,
Il devenait Perſan, nous étions les vaincus.
Auriez-vous donc voulu que vengeant Alexandre,
La fière Statira dans Babylone en cendre,
Soulevant ſes ſujets nous eût immolés tous
Au ſang de ſa famille, au ſang de ſon époux?
Elle arma tout le peuple : Antipatre avec peine
Echappa dans ce jour aux fureurs de la reine.
Vous ſauvâtes un père.

CASSANDRE.

Il eſt vrai : mais enfin
La femme d'Alexandre a péri par ma main.

ANTIGONE.

C'eſt le ſort des combats. Le ſuccès de nos armes
Ne doit point nous coûter de regrets & de larmes.

CASSANDRE.

J'en verſai, je l'avoue, après ce coup affreux;
Et couvert de ce ſang auguſte & malheureux,
Etonné de moi-même, & confus de la rage
Où mon père emporta mon aveugle courage,
J'en ai long-tems gémi.

ANTIGONE.

Mais quels motifs ſecrets
Redoublent aujourd'hui de ſi cuiſans regrets?
Dans le cœur d'un ami j'ai quelque droit de lire;
Vous diſſimulez trop.

CASSANDRE.

Ami... que puis-je dire?
Croyez... qu'il eſt des tems où le cœur combattu

Par un inſtinct ſecret revole à la vertu,
Où de nos attentats la mémoire paſſée
Revient avec horreur effrayer la penſée.

ANTIGONE.

Oubliez, croyez-moi, des meurtres expiés;
Mais que nos intérêts ne ſoient point oubliés.
Si quelque repentir trouble encor votre vie,
Repentez-vous ſur-tout d'abandonner l'Aſie
A l'inſolente loi du traître Antiochus.
Que mes braves guerriers, & vos Grecs invaincus,
Une ſeconde fois faſſent trembler l'Euphrate.
De tous ces nouveaux rois dont la grandeur éclate,
Nul n'eſt digne de l'être, & dans ſes premiers ans
N'a ſervi, comme nous, le vainqueur des Perſans.
Tous nos chefs ont péri.

CASSANDRE.

Je le ſais, & peut-être
Dieu les immola tous aux mânes de leur maître.

ANTIGONE.

Nous reſtons, nous vivons, nous devons rétablir
Ces débris tout ſanglans qu'il nous faut recueillir.
Alexandre en mourant les laiſſait au plus digne.
Si j'oſe les ſaiſir, ſon ordre me déſigne.
Aſſurez ma fortune, ainſi que votre ſort.
Le plus digne de tous ſans doute eſt le plus fort.
Relevons de nos Grecs la puiſſance détruite:
Que jamais parmi nous la diſcorde introduite
Ne nous expoſe en proie à ces tyrans nouveaux,
Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
Me le promettez-vous?

CASSANDRE.

Ami, je vous le jure ;
Je ſuis prêt à venger notre commune injure.
Le ſceptre de l'Aſie eſt en d'indignes mains ;
Et l'Euphrate, & le Nil ont trop de ſouverains.
Je combattrai pour moi, pour vous, & pour la Grèce.

ANTIGONE.

J'en crois votre intérêt, j'en crois votre promeſſe;
Et ſur-tout je me fie à la noble amitié
Dont le nœud reſpectable avec vous m'a lié.
Mais de cette amitié je vous demande un gage,
Ne me refuſez pas.

CASSANDRE.

Ce doute eſt un outrage.
Ce que vous demandez eſt-il en mon pouvoir?
C'eſt un ordre pour moi, vous n'avez qu'à vouloir.

ANTIGONE.

Peut-être vous verrez avec quelque ſurpriſe
Le peu qu'à demander l'amitié m'autoriſe.
Je ne veux qu'une eſclave.

CASSANDRE.

Heureux de vous ſervir,
Ils ſont tous à vos pieds ; c'eſt à vous de choiſir.

ANTIGONE.

Souffrez que je demande une jeune étrangère (a)
Qu'aux murs de Babylone enleva votre père.

(a) L'acteur doit ici regarder attentivement Caſſandre.

Elle eſt votre partage ; accordez-moi ce prix
De tant d'heureux travaux pour vous-même entrepris.
Votre père, dit-on, l'avait perſécutée :
J'aurai ſoin qu'en ma cour elle ſoit reſpectée :
Son nom eſt... Olimpie.

CASSANDRE.

Olimpie !

ANTIGONE.

Oui, Seigneur.

CASSANDRE *à part.*

De quels traits imprévus il vient percer mon cœur !...
Que je livre Olimpie ?

ANTIGONE.

Ecoutez, je me flatte
Que Caſſandre envers moi n'a point une ame ingrate.
Sur les moindres objets un refus peut bleſſer,
Et vous ne voulez pas, ſans doute, m'offenſer ?

CASSANDRE.

Non, vous verrez bientôt cette jeune captive ;
Vous-même vous jugerez s'il faut qu'elle vous ſuive,
S'il peut m'être permis de la mettre entre vos mains.
Ce temple eſt interdit aux profanes humains.
Sous les yeux vigilans des dieux & des déeſſes,
Olimpie eſt gardée au milieu des prêtreſſes.
Les portes s'ouvriront quand il en ſera tems.
Dans ce parvis ouvert au reſte des vivans,

Sans vous plaindre de moi, daignez au moins m'attendre.
Des myſtères nouveaux pourront vous y ſurprendre ;
E vous déciderez ſi la terre a des rois
Qui puiſſent aſſervir Olimpie à leurs loix.

(*Il rentre dans le temple, & Soſtène ſort.*)

SCÈNE III.

ANTIGONE, HERMAS, (*dans le périſtile.*)

HERMAS.

SEIGNEUR, vous m'étonnez : quand l'Aſie en alarmes,
Voit cent trônes ſanglans diſputés par les armes ;
Quand des vaſtes états d'Alexandre au tombeau
La fortune prépare un partage nouveau,
Lorſque vous prétendez au ſouverain empire,
Une eſclave eſt l'objet où ce grand cœur aſpire !

ANTIGONE.

Tu dois t'en étonner : J'ai des raiſons, Hermas,
Que je n'oſe encor dire, & qu'on ne connaît pas.
Le ſort de cette eſclave eſt important peut-être
A tous les rois d'Aſie, à quiconque veut l'être,
A quiconque en ſon ſein porte un aſſez grand cœur,
Pour oſer d'Alexandre être le ſucceſſeur.
Sur le nom de l'eſclave, & ſur ſes aventures,

J'ai formé dès long-tems d'étranges conjectures.
J'ai voulu m'éclaircir : mes yeux dans ces remparts
Ont quelquefois sur elle arrêté leurs regards.
Ses traits, les lieux, le tems, où le ciel la fit naître,
Les respects étonnans que lui prodigue un maître ;
Les remords de Cassandre, & ses obscurs discours,
A ces soupçons secrets ont prêté des secours.
Je crois avoir percé ce ténébreux mystère.

HERMAS.

On dit qu'il la chérit, & qu'il l'élève en père.

ANTIGONE.

Nous verrons... Mais on ouvre, & ce temple sacré
Nous découvre un autel de guirlandes paré.
Je vois des deux côtés les prêtresses paraître.
Au fond du sanctuaire est assis le grand-prêtre.
Olimpie & Cassandre arrivent à l'autel !

SCÈNE IV.

Les trois portes du temple ſont ouvertes. On découvre tout l'intérieur. Les prêtres d'un côté & les prêtreſſes de l'autre, s'avancent lentement. Ils ſont tous vêtus de robes blanches avec des ceintures dont les bouts pendent à terre. CASSANDRE & OLIMPIE *mettent la main ſur l'autel.* ANTIGONE & HERMAS *reſtent dans le périſtile avec une partie du peuple qui entre par les côtés.*

CASSANDRE,

DIEU des rois & des Dieux, être unique, éternel,
Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes auguſtes,
Qui punis les pervers, & qui ſoutiens les juſtes,
Près de qui les remords effacent les forfaits,
Confirmez, Dieu clément, les ſermens que je fais.
Recevez ces ſermens, adorable Olimpie;
Je ſoumets à vos loix & mon trône & ma vie;
Je vous jure un amour auſſi pur, auſſi ſaint,
Que ce feu de Veſta qui n'eſt jamais éteint.
Et vous, filles des cieux, vous, auguſtes prêtreſſes,
Portez avec l'encens mes vœux & mes promeſſes,
Au trône de ces Dieux qui daignent m'écouter,
Et détournez les traits que je peux mériter.

OLIMPIE.

Protégez à jamais, ô Dieux en qui j'eſpère,
Le maître généreux qui m'a ſervi de père,
Mon amant adoré, mon reſpectable époux.
Qu'il ſoit toujours chéri, toujours digne de vous!
Mon cœur vous eſt connu. Son rang & ſa couronne
Sont les moindres des biens que ſon amour me donne.
Témoin des tendres feux, à mon cœur inſpirés,
Soyez-en les garans, vous qui les conſacrez.
Qu'il m'apprenne à vous plaire & que votre juſtice
Me prépare aux enfers un éternel ſupplice,
Si j'oublie un moment, infidelle à vos loix,
Et l'état où je fus, & ce que je lui dois.

CASSANDRE.

Rentrons au ſanctuaire où mon bonheur m'appelle.
Prêtreſſes, diſpoſez la pompe ſolennelle,
Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours:
Sanctifiez ma vie, & nos chaſtes amours.
J'ai vu les Dieux au temple, & je les vois en elle;
Qu'ils me haïſſent tous, ſi je ſuis infidelle!....
Antigone, en ces lieux vous m'avez entendu;
Aux vœux que vous formiez, ai-je aſſez répondu?
Vous-même prononcez, ſi vous deviez prétendre
A voir entre vos mains l'eſclave de Caſſandre.
Sachez que ma couronne, & toute ma grandeur,
Sont de faibles préſens indignes de ſon cœur.
Quelque étroite amitié qui tous deux nous uniſſe,
Jugez ſi j'ai dû faire un pareil ſacrifice.

(*Ils rentrent dans le temple, les portes ſe ferment, le peuple ſort du parvis.*)

SCÈNE VI.

ANTIGONE, HERMAS, (*dans le périſtile.*)

ANTIGONE.

VA, je n'en doute plus, & tout m'eſt découvert.
Il m'a voulu braver, mais ſois ſûr qu'il ſe perd.
Je reconnais en lui la fougueuſe imprudence
Qui tantôt ſert les Dieux, & tantôt les offenſe ;
Ce caractère ardent qui joint la paſſion
Avec la politique & la religion ;
Prompt, facile, ſuperbe, impétueux & tendre,
Prêt à ſe repentir, prêt à tout entreprendre.
Il épouſe une eſclave ! Ah ! tu peux bien penſer
Que l'amour à ce point ne ſaurait s'abaiſſer.
Cette eſclave eſt d'un ſang que lui-même il reſpecte.
De ſes deſſeins cachés la trame eſt trop ſuſpecte.
Il ſe flatte en ſecret qu'Olimpie a des droits
Qui pourront l'élever au rang de roi des rois.
S'il n'était qu'un amant, il m'eût fait confidence
D'un feu qui l'emportait à tant de violence !
Va, tu verras bientôt ſuccéder ſans pitié
Une haine implacable à la faible amitié.

HERMAS.

A ſon cœur égaré vous imputez peut-être
Des deſſeins plus profonds que l'amour n'en fait naître.

Dans nos grands intérêts ſouvent nos actions
Sont, vous le ſavez trop, l'effet des paſſions.
On ſe déguiſe en vain leur pouvoir tyrannique;
Le faible quelquefois paſſe pour politique:
Et Caſſandre n'eſt pas le premier ſouverain
Qui chérit une eſclave & lui donna la main.
J'ai vu plus d'un héros ſubjugué par ſa flamme,
Superbe avec les rois, faible avec une femme.

ANTIGONE.

Tu ne dis que trop vrai. Je péſe tes raiſons.
Mais tout ce que j'ai vu, confirme mes ſoupçons.
Te le dirai-je enfin? les charmes d'Olimpie
Peut-être dans mon cœur portent la jalouſie.
Tu n'entrevois que trop mes ſentimens ſecrets.
L'amour ſe joint peut-être à ces grands intérêts.
Plus que je ne penſais leur union me bleſſe.
Caſſandre eſt-il le ſeul en proie à la faibleſſe?

HERMAS.

Mais il comptait ſur vous. Les titres les plus ſaints
Ne pourront-ils jamais unir les ſouverains?
L'alliance, les dons, la fraternité d'armes,
Vos périls partagés, vos communes alarmes,
Vos ſermens redoublés, tant de ſoins, tant de vœux,
N'auraient-ils donc ſervi qu'au malheur de tous deux?
De la ſainte amitié n'eſt-il donc plus d'exemples?

ANTIGONE.

L'amitié, je le ſais, dans la Grèce a des temples;
L'intérêt n'en a point, mais il eſt adoré.
D'ambition ſans doute, & d'amour enivré,

Caſſandre

Caſſandre m'a trompé ſur le ſort d'Olimpie.
De mes yeux éclairés Caſſandre ſe défie.
Il n'a que trop raiſon. Va, peut-être aujourd'hui
L'objet de tant de vœux n'eſt pas encor à lui.

HERMAS.

Il a reçu ſa main... Cette enceinte ſacrée

(*Les Initiés, les Prêtres & les Prêtreſſes traverſent le fond de la ſcène, ayant des palmes ornées de fleurs dans les mains.*)

Voit déjà de l'hymen la pompe préparée.
Tous les initiés de leurs prêtres ſuivis,
Les palmes dans les mains inondent ces parvis,
Et l'amour le plus tendre en ordonne la fête.

ANTIGONE.

Non, te dis-je, on pourra lui ravir ſa conquête...
Viens, je confierai tout à ton zèle, à ta foi;
J'aurai les loix, les Dieux, & les peuples pour moi.
Fuyons pour un moment ces pompes qui m'outragent;
Entrons dans la carrière où mes deſſeins m'engagent,
Arroſons, s'il le faut, ces aſiles ſi ſaints,
Moins du ſang des taureaux, que du ſang des humains.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HIÉROPHANTE, les PRÊTRES, les PRÊTRESSES.

Quoique cette ſcène & beaucoup d'autres ſe paſſent dans l'intérieu du temple, cependant, comme les théâtres ſont rarement conſtruits d'une manière favorable à la voix, les acteurs ſont obligés d'avancer dans le périſtile ; mais les trois portes du temple ouvertes, déſignent qu'on eſt dans le temple.

L'HIÉROPHANTE.

QUOI ! dans ces jours ſacrés ! quoi ! dans ce temple auguſte,
Où Dieu pardonne au crime, & conſole le juſte,
Une ſeule prêtreſſe oſerait nous priver
Des expiations qu'elle doit achever !
Quoi ! d'un ſi ſaint devoir Arzane ſe diſpenſe !

UNE PRÊTRESSE. (*a*)

Arzane en ſa retraite, obſtinée au ſilence,

(*a*) Ce rôle doit être joué par la prêtreſſe inférieure qui eſt attachée à Statira.

Arroſant de ſes pleurs les images des Dieux,
Seigneur, vous le ſavez, ſe cache à tous les yeux.
En proie à ſes chagrins, de langueurs affaiblie,
Elle implore la fin d'une mourante vie.

L'HIÉROPHANTE.

Nous plaignons ſon état, mais il faut obéir;
Un moment aux autels elle pourra ſervir.
Depuis que dans ce temple elle s'eſt enfermée,
Ce jour eſt le ſeul jour où le ſort l'a nommée.
Qu'on la faſſe venir. (*b*) La volonté du ciel
Demande ſa préſence, & l'appelle à l'autel.
De guirlandes de fleurs par elle couronnée,
Olimpie en triomphe aux Dieux ſera menée.
Caſſandre initié dans nos ſecrets divins?
Sera purifié par ſes auguſtes mains.
Tout doit être accompli. Nos rites, nos myſtères,
Ces ordres que les Dieux ont donnés à nos pères,
Ne peuvent point changer, ne ſont point incertains,
Comme ces faibles loix qu'inventent les humains.

(*b*) La prêtreſſe inférieure va chercher Arzane.

SCÈNE II.

L'HIÉROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES, STATIRA.

L'HIÉROPHANTE *à Statira.*

VENEZ; vous ne pouvez, à vous-même contraire,
Refuſer de remplir votre ſaint miniſtère.
Depuis l'inſtant ſacré qu'en cet aſyle heureux
Vous avez prononcé d'irrévocables vœux,
Ce grand jour eſt le ſeul où Dieu vous a choiſie,
Pour annoncer ſes loix aux vainqueurs de l'Aſie.
Soyez digne du Dieu que vous repréſentez.

STATIRA (*couverte d'un voile qui accompagne ſon viſage ſans le cacher, & vêtue comme les autres prêtreſſes.*)

O ciel! après quinze ans qu'en ces murs écartés,
Dans l'ombre du ſilence au monde inacceſſible,
J'avais enſeveli ma deſtinée horrible,
Pourquoi me tires-tu de mon obſcurité?
Tu veux me rendre au jour, à la calamité....

(*A l'Hiérophante.*)

Ah! Seigneur, en ces lieux lorſque je ſuis venue,
C'était pour y pleurer, pour mourir inconnue;
Vous le ſavez.

L'HIÉROPHANTE.

Le ciel vous preſcrit d'autres loix;
Et quand vous préſidez pour la premiére fois
Aux pompes de l'hymen, à notre grand myſtére;
Votre nom, votre rang ne peuvent plus ſe taire;
Il faut parler.

STATIRA.

Seigneur, qu'importe qui je ſois?
Le ſang le plus abject, le ſang des plus grands rois,
Ne ſont-ils pas égaux devant l'être ſuprême?
On eſt connu de lui bien plus que de ſoi-même.
De grands noms autrefois avaient pu me flatter;
Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.
Laiſſez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L'HIÉROPHANTE.

Nous renonçons ſans doute à l'orgueil, à la gloire,
Nous penſons comme vous: mais la Divinité
Exige un aveu ſimple, & veut la vérité.
Parlez..... Vous frémiſſez!

STATIRA.

Vous frémirez vous-même.....
(*Aux prêtres & aux prêtreſſes.*)
Vous qui ſervez d'un Dieu la majeſté ſuprême,
Qui partagez mon ſort, à ſon culte attachés,
Qu'entre vous & ce Dieu mes ſecrets ſoient cachés.

L'HIÉROPHANTE.

Nous vous le jurons tous.

STATIRA

Avant que de m'entendre,

(*Les prêtres & les prêtresses élèvent les mains, & s'inclinent.*)

L'HIÉROPHANTE.

O Dieux ! qu'ai-je entendu ? Dieux que le crime outrage,
De quels coups vous frappez ceux qui sont votre image !
Statira dans ce temple ! Ah ! souffrez qu'à genoux
Dans mes profonds respects....

STATIRA.

Grand-prêtre, levez-vous.
Je ne suis plus pour vous la maîtresse du monde ;
Ne respectez ici que ma douleur profonde.
Des grandeurs d'ici-bas voyez quel est le sort.
Ce qu'éprouva mon père au moment de sa mort
Dans Babylone en sang je l'éprouvai de même.
Darius, roi des rois, privé du diadême,
Fuyant dans des déserts, errant, abandonné,
Par ses propres amis se vit assassiné.
Un étranger, un pauvre, un rebut de la terre,
De ses derniers momens soulagea la misère.
(*Montrant la prêtresse inférieure.*)
Voyez-vous cette femme, étrangère en ma cour ?
Sa main, sa seule main m'a conservé le jour.
Seule elle me tira de la foule sanglante
Où mes lâches amis me laissaient expirante.
Elle est Ephésienne ; elle guida mes pas
Dans cet auguste asile au bout de mes états.
Je vis par mille mains ma dépouille arrachée ;
De mourans & de morts la campagne jonchée ;
Les soldats d'Alexandre érigés tous en rois,
Et les larcins publics appelés grands exploits.

J'eus en horreur le monde, & les maux qu'il enfante.
Loin de lui pour jamais je m'enterrai vivante.
Je pleure, je l'avoue, une fille, un enfant
Arrachée à mes bras ſur mon corps tout ſanglant.
Cette étrangère ici me tient lieu de famille.
J'ai perdu Darius, Alexandre & ma fille;
Dieu ſeul me reſte.

L'HIÉROPHANTE.

Hélas! qu'il ſoit donc votre appui!
Du trône où vous étiez, vous montez juſqu'à lui.
Son temple eſt vôtre cour. Soyez-y plus heureuſe
Que dans cette grandeur auguſte & dangereuſe,
Sur ce trône terrible, & par vous oublié,
Devenu pour la terre un objet de pitié.

STATIRA.

Ce temple, quelquefois, Seigneur, m'a conſolée?
Mais vous devez ſentir l'horreur qui m'a troublée,
En voyant que Caſſandre y parle aux mêmes Dieux
Contre ſa tête impie implorés par mes vœux.

L'HIÉROPHANTE.

Le ſacrifice eſt grand, je ſens trop ce qu'il coûte:
Mais notre loi vous parle, & votre cœur l'écoute;
Vous l'avez embraſſée.

STATIRA.

Aurois-je pu prévoir,
Qu'elle dût m'impoſer cet horrible devoir?
Je ſens que de mes jours, uſés dans l'amertume,
Le flambeau pâliſſant s'éteint & ſe conſume;
Et ces derniers momens que Dieu veut me donner,

A quoi vont-ils ſervir ?

L'HIÉROPHANTE.

Peut-être à pardonner.
Vous-même vous avez tracé votre carrière ;
Marchez-y ſans jamais regarder en arrière.
Les mânes affranchis d'un corps vil & mortel
Goûtent ſans paſſions un repos éternel.
Un nouveau jour leur luit, ce jour eſt ſans nuage ;
Ils vivent pour les Dieux, tel eſt notre partage.
Une retraite heureuſe amène au fond des cœurs
L'oubli des ennemis, & l'oubli des malheurs.

STATIRA.

Il eſt vrai ; je ſuis reine, & ne ſuis que prêtreſſe.
Dans mon devoir affreux ſoutenez ma faibleſſe.
Que faut-il que je faſſe ?

L'HIÉROPHANTE.

Olimpie à genoux
Doit d'abord en ces lieux ſe jeter devant vous.
C'eſt à vous à bénir cet illuſtre hyménée.

STATIRA.

Je vais la préparer à vivre infortunée :
C'eſt le ſort des humains.

L'HIÉROPHANTE.

Le feu ſacré, l'encens,
L'eau luſtrale, les dons offerts aux Dieux puiſſans,
Tout ſera préſenté par vos mains reſpectables.

STATIRA.

Et pour qui, malheureuſe ! Ah ! mes jours déplorables !

Juſqu'au dernier moment ſont-ils chargés d'horreur ?
J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur ;
Le malheur eſt par-tout ; je m'étais abuſée.
Allons, ſuivons la loi par moi-même impoſée.

L'HIÉROPHANTE.

Adieu, je vous admire autant que je vous plains.
Elle vient près de vous.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

STATIRA, OLIMPIE. (*Le théâtre tremble.*)

STATIRA.

Lieux funèbres & ſaints,
Vous frémiſſez ! ..... J'entends un horrible murmure ;
Le temple eſt ébranlé ! ... Quoi ! toute la nature
S'émeut à ſon aſpect. Et mes ſens éperdus
Sont dans le même trouble & reſtent confondus ?

OLIMPIE *effrayée.*

Ah ! Madame ! ...

STATIRA.

Approchez, jeune & tendre victime ;
Cet augure effrayant ſemble annoncer le crime.
Vos attraits ſemblent nés pour la ſeule vertu.

OLIMPIE.

Dieux juſtes ! ſoutenez mon courage abattu ! ...
Et vous, de leurs décrets auguſte confidente,
Daignez conduire ici ma jeuneſſe innocente.
Je ſuis entre vos mains, diſſipez mon effroi.

STATIRA.

Ah ! j'en ai plus que vous... Ma fille, embraſſez-moi...
Du ſort de votre époux êtes-vous informée ?
Quel eſt votre pays ? quel ſang vous a formée ?

OLIMPIE.

Humble dans mon état, je n'ai point attendu
Ce rang où l'on m'élève, & qui ne m'eſt pas dû.
Caſſandre eſt roi, Madame ; il daigna dans la Gréce,
A la cour de ſon père élever ma jeuneſſe.
Depuis que je tombai dans ſes auguſtes mains,
J'ai vu toujours en lui le plus grand des humains.
Je chéris mon époux, & je révère un maître ;
Voilà mes ſentimens, & voilà tout mon être.

STATIRA.

Qu'aiſément, juſte ciel, on trompe un jeune cœur !
De l'innocence en vous que j'aime la candeur !
Caſſandre a donc pris ſoin de votre deſtinée ?
Quoi ! d'un prince ou d'un roi vous ne ſeriez pas née !

OLIMPIE.

Pour aimer la vertu, pour en ſuivre les loix,
Faut-il donc être né dans la pourpre des rois ?

STATIRA.

Non, je ne vois que trop le crime ſur le trône.

OLIMPIE.

Je n'étais qu'une eſclave.

STATIRA.

Un tel deſtin m'étonne.
Les Dieux ſur votre front, dans vos yeux, dans vos traits,
Ont placé la nobleſſe ainſi que les attraits.
Vous eſclave !

OLIMPIE.

Antipatre en ma première enfance
Par le ſort des combats me tint ſous ſa puiſſance ;
Je dois tout à ſon fils.

STATIRA.

Ainſi vos premiers jours
Ont ſenti l'infortune, & vu finir ſon cours !
Et la mienne a duré tout le tems de ma vie....
En quel tems, en quels lieux fûtes-vous pourſuivie
Par cet affreux deſtin qui vous mit dans les fers ?

OLIMPIE.

On dit que d'un grand roi, maître de l'univers,
On termina la vie, on diſputa le trône,
On déchira l'empire, & que dans Babylone
Caſſandre conſerva mes jours infortunés
Dans l'horreur du carnage au glaive abandonnés.

STATIRA.

Quoi ! dans ces tems marqués par la mort d'Alexandre,
Captive d'Antipatre, & ſoumiſe à Caſſandre !

OLIMPIE.

C'eſt tout ce que j'ai ſu. Tant de malheurs paſſés,
Par mon bonheur nouveau doivent être effacés.

STATIRA.

Captive à Babylone !.... O puiſſance éternelle !
Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle?
Le lieu, le tems, ſon âge ont excité dans moi
La joie & les douleurs, la tendreſſe & l'effroi.
Ne me trompai-je point? Le ciel ſur ſon viſage,
Du héros mon époux ſemble imprimer l'image...

OLIMPIE.

Que dites-vous?

STATIRA.

Hélas ! tels étaient ſes regards;
Quand, moins fier & plus doux, loin des ſanglans haſards,
Relevant ma famille au glaive dérobée,
Il la remit au rang dont elle était tombée,
Quand ſa main ſe joignit à ma tremblante main.
Illuſion trop chère, eſpoir flatteur & vain !
Serait-il bien poſſible! .. Ecoutez-moi, princeſſe,
Ayez quelque pitié du trouble qui me preſſe.
N'avez-vous d'une mère aucun reſſouvenir?

OLIMPIE.

Ceux qui de mon enfance ont pu m'entretenir,
M'ont tous dit, qu'en ce tems de trouble & de carnage,
Au ſortir du berceau, je fus en eſclavage.
D'une mère jamais je n'ai connu l'amour.
J'ignore qui je ſuis, & qui m'a miſe au jour....

Hélas ! vous ſoupirez, vous pleurez, & mes larmes
Se mêlent à vos pleurs, & j'y trouve des charmes...
Eh quoi ! vous me ſerrez dans vos bras languiſſans !
Vous faites pour parler des efforts impuiſſans !
Parlez-moi.

STATIRA.

Je ne puis... Je ſuccombe... Olimpie !
Le trouble que je ſens me va coûter la vie.

SCÈNE IV.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIÉROPHANTE.

L'HIÉROPHANTE.

O PRÊTRESSE des Dieux ! ô reine des humains !
Quel changement nouveau dans vos triſtes deſtins !
Que nous faudra-t-il faire ? & qu'alliez-vous entendre !

STATIRA.

Des malheurs ; je ſuis prête, & je dois tout attendre.

L'HIÉROPHANTE.

C'eſt le plus grand des biens, d'amertume mêlé ;
Mais il n'en eſt point d'autre. Antigone troublé,
Antigone, les ſiens, le peuple, les armées,

Toutes les voix enfin, par le zèle animées,
Tout dit que cet objet à vos yeux préſenté,
Qui long-tems comme vous fut dans l'obſcurité,
Que vos royales mains vont unir à Caſſandre,
Qu'Olimpie...

STATIRA.

Achevez.

L'HIÉROPHANTE.

Eſt fille d'Alexandre.

STATIRA (*courant embraſſer Olimpie.*)

Ah! mon cœur déchiré me l'a dit avant vous.
O ma fille! ô mon ſang! ô nom fatal & doux!
De vos embraſſemens faut-il que je jouiſſe,
Lorſque par votre hymen vous faites mon ſupplice?

OLIMPIE.

Quoi! vous ſeriez ma mère, & vous en gémiſſez!

STATIRA.

Non, je bénis les Dieux trop long-tems courroucés.
Je ſens trop la nature & l'excès de ma joie;
Mais le ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie;
Il te donne à Caſſandre!

OLIMPIE.

Ah! ſi dans votre flanc
Olimpie a puiſé la ſource de ſon ſang,
Si j'en crois mon amour, ſi vous êtes ma mère,
Le généreux Caſſandre a-t-il pu vous déplaire?

L'HIÉROPHANTE.

Oui, vous êtes ſon ſang, vous n'en pouvez douter,

Le plus grand de mes maux eſt donc de me connaître !
Je devais à l'autel où vous nous uniſſiez,
Expirer en victime, & tomber à vos pieds.

SCÈNE V.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIÉROPHANTE, UN PRÊTRE.

LE PRÊTRE.

ON menace le temple ; & les divins myſtères
Sont bientôt profanés par des mains téméraires.
Les deux rois défunts diſputent à nos yeux
Le droit de commander où commandent les Dieux.
Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémiſſantes,
Et ſous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
Il ſemble que le ciel veuille nous informer.
Que la terre l'offenſe, & qu'il faut le calmer.
Tout un peuple éperdu, que la diſcorde excite,
Vers les parvis ſacrés vole & ſe précipite.
Ephèſe eſt diviſée entre deux factions.
Nous reſſemblons bientôt aux autres nations.
La ſainteté, la paix, les mœurs vont diſparaître ;
Les rois l'emporteront, & nous aurons un maître.

L'HIÉROPHANTE.

Ah ! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits !

Qu'ils laiſſent ſur la terre un aſile de paix !
Leur intérêt l'exige... O mère auguſte & tendre,
Et vous... dirai-je, hélas ! l'épouſe de Caſſandre ?
Aux pieds de ces autels vous pouvez vous jeter.
Aux rois audacieux je vais me préſenter.
Je connais le reſpect qu'on doit à leur couronne ;
Mais ils en doivent plus à ce Dieu qui la donne.
S'ils prétendent régner, qu'ils ne l'irritent pas.
Nous ſommes, je le ſais, ſans armes, ſans ſoldats :
Nous n'avons que nos loix, voilà notre puiſſance.
Dieu ſeul eſt mon appui, ſon temple eſt ma défenſe ;
Et ſi la tyrannie oſait en approcher,
C'eſt ſur mon corps ſanglant qu'il lui faudra marcher.

(*L'Hiérophante ſort avec le prêtre inférieur.*)

SCÈNE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

O DESTINÉE ! ô Dieu des autels & du trône !
Contre Caſſandre au moins favoriſe Antigone.
Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours,
De nos ſeuls ennemis attendre des ſecours,
Rechercher un vengeur au ſein de ma miſère,
Chez les uſurpateurs du trône de ton père !
Chez nos propres ſujets, dont les efforts jaloux

Disputent cent états, que j'ai possédés tous!
Ils rampaient à mes pieds, ils sont ici mes maîtres.
O trône de Cyrus, ô sang de mes ancêtres!
Dans quel profond abîme êtes-vous descendus?
Vanité des grandeurs, je ne vous connais plus.

OLIMPIE.

Ma mère, je vous suis....Ah! dans ce jour funeste,
Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous reste.
Le devoir qu'il prescrit, est mon unique espoir.

STATIRA.

Fille du roi des rois.... remplissez ce devoir.

Fin du second Acte.

J'ai calmé, grace au ciel, le cœur des citoyens;
Le mien ſera toujours victime des furies,
Victime de l'amour & de mes barbaries.
Hélas! j'avais voulu qu'elle tînt tout de moi,
Qu'elle ignorât un ſort qui me glaçait d'effroi.
De ſon père en ſes mains je mettais l'héritage
Conquis par Antipatre, aujourd'hui mon partage.
Heureux par mon amour, heureux par mes bienfaits,
Une fois en ma vie avec moi-même en paix,
Tout était réparé, je lui rendais juſtice.
D'aucun crime après tout mon cœur ne fut complice.
J'ai tué Statira, mais c'eſt dans les combats,
C'eſt en ſauvant mon père, en lui prêtant mon bras:
C'eſt dans l'emportement du meurtre & du carnage,
Où le devoir d'un fils égarait mon courage;
C'eſt dans l'aveuglement que la nuit & l'horreur
Répandaient ſur mes yeux troublés par la fureur.
Mon ame en frémiſſait avant d'être punie
Par ce fatal amour qui la tient aſſervie.
Je me crois innocent au jugement des Dieux,
Devant le monde entier, mais non pas à mes yeux,
Non pas pour Olimpie, & c'eſt là mon ſupplice,
C'eſt là mon déſeſpoir. Il faut qu'elle choiſiſſe,
Ou de me pardonner, ou de percer mon cœur,
Ce cœur déſeſpéré, qui brûle avec fureur.

SOSTÈNE.

On prétend qu'Olimpie en ce temple amenée

Peut retirer la main qu'elle vous a donnée.

CASSANDRE.

Oui, je le ſais, Soſtène ; & ſi de cette loi
L'objet que j'idolâtre, abuſait contre moi,
Malheur à mon rival, & malheur à ce temple.
Du culte le plus ſaint je donne ici l'exemple ;
J'en donnerais bientôt de vengeance & d'horreur.
Ecartons loin de moi cette vaine terreur.
Je ſuis aimé : ſon cœur eſt à moi dès l'enfance,
Et l'amour eſt le Dieu qui prendra ma défenſe.
Courons vers Olimpie.

SCÈNE II.

CASSANDRE, SOSTÈNE, L'HIÉROPHANTE
(*ſortant du temple.*)

CASSANDRE.

INTERPRÈTE du ciel!
Miniſtre de clémence en ce jour ſolennel,
J'ai de votre ſaint temple écarté les alarmes.
Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes.
J'ai reſpecté ces tems à la paix conſacrés ;
Mais donnez cette paix à mes ſens déchirés.
J'ai plus d'un droit ici, je ſaurai les défendre.
Je meurs ſans Olimpie, & vous devez la rendre.
Achevons cet hymen.

L'HIÉROPHANTE.

Elle remplit, Seigneur,
Des devoirs bien ſacrés, & bien chers à ſon cœur.

CASSANDRE.

Tout le mien les partage. Où donc eſt la prêtreſſe
Qui doit m'offrir ma femme, & bénir ma tendreſſe ?

L'HIÉROPHANTE.

Elle va l'amener. Puiſſent de ſi beaux nœuds
Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux !

CASSANDRE.

Notre malheur !... Hélas ! cette ſeule journée
Voyait de tant de maux la courſe terminée.
Pour la première fois un moment de douceur
De mes affreux chagrins diſſipait la noirceur.

L'HIÉROPHANTE.

Peut-être plus que vous Olimpie eſt à plaindre.

CASSANDRE.

Comment ! que dites-vous ? ... Eh ! que peut-elle craindre ?

L'HIÉROPHANTE (*s'en allant.*)

Vous l'apprendrez trop tôt.

CASSANDRE.

Non, demeurez. Eh quoi !
Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi ?

L'HIÉROPHANTE.

Me préſervent les cieux de paſſer les limites

Que mon culte paiſible à mon zèle a preſcrites !
Les intrigues des cours, les cris des factions,
Des humains que je fuis les triſtes paſſions,
N'ont point en cor troublé nos retraites obſcures :
Au Dieu que nous ſervons, nous levons des mains pures.
Les débats des grands rois prompts à ſe diviſer,
Ne ſont connus de nous que pour les apaiſer ;
Et nous ignorerions leurs grandeurs paſſagères,
Sans le fatal beſoin qu'ils ont de nos prières.
Pour vous, pour Olimpie, & pour d'autres, Seigneur,
Je vais des immortels implorer la faveur.

CASSANDRE.

Olimpie !...

L'HIÉROPHANTE.

En ces lieux ce moment la rappelle.
Voyez ſi vous avez encor des droits ſur elle.
Je vous laiſſe.

(*Il ſort & le temple s'ouvre.*)

SCÈNE III.

CASSANDRE, SOSTÈNE, STATIRA, OLIMPIE.

CASSANDRE.

ELLE tremble, ô ciel ! & je frémis !...
Quoi ! vous baiſſez les yeux de vos larmes remplis !

Vous

Vous détournez de moi ce front où la nature
Peint l'ame la plus noble, & l'ardeur la plus pure !

OLIMPIE (*ſe jetant dans les bras de ſa mère.*)

Ah ! barbare ! . . . Ah ! Madame !

CASSANDRE.

Expliquez-vous, parlez :
Dans quels bras fuyez-vous mes regards déſolés ?
Que m'a-t-on dit ? pourquoi me cauſer tant d'alarmes ?
Qui donc vous accompagne & vous baigne de larmes ?

STATIRA (*ſe dévoilant, & ſe retournant vers Caſſandre.*)

Regarde qui je ſuis.

CASSANDRE.

A ſes traits.... à ſa voix....
Mon ſang ſe glace ! . . . où ſuis-je ? & qu'eſt-ce que je vois ?

STATIRA.

Tes crimes.

CASSANDRE.

Statira peut ici reparaître ?

STATIRA.

Malheureux ! reconnais la veuve de ton maître ;
La mère d'Olimpie.

CASSANDRE.

O tonnerres du ciel,
Grondez ſur moi, tombez ſur ce front criminel !

STATIRA.

Que n'as-tu fait plutôt cette horrible prière ?
Eternel ennemi de ma famille entière,
Si le ciel l'a voulu, ſi par tes premiers coups,
Toi ſeul as fait tomber mon trône & mon époux;
Si dans ce jour de crime, au milieu du carnage,
Tu te ſentis, barbare, aſſez peu de courage
Pour percer une femme, & lui perçant le flanc
La plonger de tes mains dans les flots de ſon ſang;
De ce ſang malheureux laiſſe-moi ce qui reſte.
Faut-il qu'en tous les tems ta main me ſoit funeſte ?
N'arrache point ma fille à mon cœur, à mes bras :
Quand le ciel me la rend, ne me l'enlève pas.
Des tyrans de la terre à jamais ſéparée,
Reſpecte au moins l'aſile où je ſuis enterrée.
Ne viens point, malheureux, par d'indignes efforts,
Dans ces tombeaux ſacrés, perſécuter les morts.

CASSANDRE.

Vous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre,
Et mon front à vos pieds n'oſe toucher la terre.
Je m'en avoue indigne après mes attentats;
Et ſi je m'excuſais ſur l'horreur des combats,
Si je vous apprenais que ma main fut trompée,
Quand des jours d'un héros la trame fut coupée,
Que je ſervais mon père en m'armant contre vous,
Je ne fléchirais point votre juſte courroux.

Rien ne peut m'excuſer.... Je pourrais dire encore
Que je ſauvai ce ſang que ma tendreſſe adore,
Que je mets à vos pieds mon ſceptre & mes états.
Tout eſt affreux pour vous!... Vous ne m'écoutez pas!
Ma main m'arracherait ma malheureuſe vie,
Moins pleine de forfaits que de remords punie;
Si votre propre ſang, l'objet de tant d'amour,
Malgré lui, malgré moi ne m'attachait au jour.
Avec un ſaint reſpect j'élevai votre fille;
Je lui tins lieu quinze ans de père & de famille;
Elle a mes vœux, mon cœur, & peut-être les Dieux
Ne nous ont aſſemblés dans ces auguſtes lieux
Que pour y réparer, par un ſaint hyménée,
L'épouvantable horreur de notre deſtinée.

STATIRA.

Quel hymen!... O mon ſang! tu recevrais la foi,
De qui? de l'aſſaſſin d'Alexandre & de moi!

OLIMPIE.

Non... ma mère, éteignez ces flambeaux effroyables,
Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables.
Eteignez dans mon cœur l'affreux reſſouvenir
Des nœuds, des triſtes nœuds qui devaient nous unir.
Je préfère (& ce choix n'a rien qui vous étonne)
La cendre qui vous couvre au ſceptre qu'il me donne.

Je n'ai point balancé; laiſſez-moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
Votre fille en l'aimant devenait ſa complice.
Pardonnez, acceptez mon juſte ſacrifice.
Séparez, s'il ſe peut, mon cœur de ſes forfaits.
Empêchez-moi ſur-tout de le revoir jamais.

STATIRA.

Je reconnais ma fille, & ſuis moins malheureuſe.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuſe.
Je renais.... Ah! grands Dieux! vouliez-vous que ma main
Préſentât Olimpie à ce monſtre inhumain?
Qu'exigiez-vous de moi? quel affreux miniſtère,
Et pour votre prêtreſſe, hélas! & pour ſa mère!
Vous en avez pitié, vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piége où vous guidiez mes pas.
Cruel! n'inſulte plus & l'autel, & le trône.
Tu ſouillas de mon ſang les murs de Babylone;
J'aimerais mieux encor une ſeconde fois
Voir ce ſang répandu par l'aſſaſſin des rois;
Que de voir mon ſujet, mon ennemi...Caſſandre,
Aimer inſolemment la fille d'Alexandre.

CASSANDRE.

Je me condamne encor avec plus de rigueur.
Mais j'aime, mais cédez à l'amour en fureur.
Olimpie eſt à moi; je ſais quel fut ſon père;
Je ſuis roi comme lui, j'en ai le caractère,
J'en ai les droits, la force, elle eſt ma femme enfin.
Rien ne peut ſéparer mon ſort & ſon deſtin.
Ni ſes frayeurs, ni vous, ni les Dieux, ni mes crimes,

Rien ne rompra jamais des nœuds ſi légitimes.
Le ciel de mes remords ne s'eſt point détourné ;
Et puiſqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais ſi l'on veut m'ôter cette épouſe adorée,
Sa main qui m'appartient, ſa foi qu'elle a jurée,
Il faut verſer ce ſang, il faut m'ôter ce cœur,
Qui ne connaît plus qu'elle, & qui vous fait horreur.
Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilége ;
Si je fus meurtrier, je ſerai ſacrilége.
J'enlèverai ma femme à ce temple, à vos bras,
Aux Dieux même, à nos Dieux, s'ils ne m'exauçaient pas.
Je demande la mort, je la veux, je l'envie,
Mais je n'expirerai que l'époux d'Olimpie.
Il faudra malgré vous que j'emporte au tombeau
Et l'amour le plus tendre, & le nom le plus beau,
Et les remords affreux d'un crime involontaire,
Qui fléchiront du moins les mânes de ſon père.

(*Caſſandre ſort avec Soſtène.*)

SCÈNE IV.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

QUEL moment ! quel blaſphême ! ô ciel ! qu'ai-je entendu ?
Ah ! ma fille, à quel prix mon ſang m'eſt-il rendu ;
Tu reſſens, je le vois, les horreurs que j'éprouve ;

Dans tes yeux effrayés ma douleur ſe retrouve ;
Ton cœur répond au mien ; tes chers embraſſemens,
Tes ſoupirs enflammés conſolent mes tourmens !
Ils ſont moins douloureux, puiſque tu les partages.
Ma fille eſt mon aſile en ces nouveaux naufrages.
Je peux tout ſupporter, puiſque je vois en toi
Un cœur digne en effet d'Alexandre & de moi.

OLIMPIE.

Ah ! le ciel m'eſt témoin ſi mon ame eſt formée
Pour imiter la vôtre, & pour être animée
Des mêmes ſentimens, & des mêmes vertus.
O veuve d'Alexandre ! ô ſang de Darius !
Ma mère !... Ah ! fallait-il qu'à vos bras enlevée,
Par les mains de Caſſandre on me vît élevée !
Pourquoi votre aſſaſſin prévenant mes ſouhaits,
A-t-il marqué pour moi ſes jours par ſes bienfaits !
Que ſa cruelle main ne m'a-t-elle opprimée ?
Bienfaits trop dangereux ! Pourquoi m'a-t-il aimée ?

STATIRA.

Ciel ! qui vois-je paraître en ces lieux retirés ?
Antigone lui-même !

SCÈNE V.

STATIRA, OLIMPIE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

O REINE, demeurez.
Vous voyez un des rois formés par Alexandre,
Qui reſpecte ſa veuve, & qui vient la défendre.
Vous pourriez remonter, du pied de cet autel,
Au premier rang du monde où vous plaça le ciel,
Y mettre votre fille, & prendre au moins vengeance
Du raviſſeur altier qui tous trois nous offenſe.
Votre ſort eſt connu, tous les cœurs ſont à vous;
Ils ſont las des tyrans que votre auguſte époux
Laiſſa par ſon trépas maîtres de ſon empire;
Pour ce grand changement votre nom peut ſuffire.
M'avoûrez-vous ici pour votre défenſeur?

STATIRA.

Oui, ſi c'eſt la pitié qui conduit votre cœur,
Si vous ſervez mon ſang, ſi votre offre eſt ſincère.

ANTIGONE.

Je ne ſouffrirai pas qu'un jeune téméraire
Des mains de votre fille & de tant de vertus
Obtienne un double droit au trône de Cyrus.
Il en eſt trop indigne; & pour un tel partage
Je n'ai pas préſumé qu'il ait votre ſuffrage.
Je n'ai point au grand-prêtre ouvert ici mon cœur;

Je me ſuis préſenté comme un adorateur,
Qui des divinités implore la clémence.
Je me préſente à vous armé de la vengeance.
La veuve d'Alexandre oubliant ſa grandeur,
De ſa famille au moins n'oublîra point l'honneur.

STATIRA.

Mon cœur eſt détaché du trône & de la vie;
L'un me fut enlevé, l'autre eſt bientôt finie.
Mais ſi vous arrachez aux mains d'un raviſſeur
Le ſeul bien que les Dieux rendaient à ma douleur,
Si vous la protégez, ſi vous vengez ſon père,
Je ne vois plus en vous que mon Dieu tutélaire.
Seigneur, ſauvez ma fille au bord de mon tombeau,
Du crime & du danger d'épouſer mon bourreau.

ANTIGONE.

Digne ſang d'Alexandre, approuvez-vous mon zèle?
Acceptez-vous mon offre, & penſez-vous comme elle?

OLIMPIE.

Je dois haïr Caſſandre.

ANTIGONE.

Il faut donc m'accorder
Le prix, le noble prix que je viens demander.
Contre mon allié je prends votre défenſe.
Je crois vous mériter, ſoyez ma récompenſe.
Toute autre eſt un outrage, & c'eſt vous que je veux.
Caſſandre n'eſt pas fait pour obtenir vos vœux.

Parlez ; & je tiendrai cette gloire ſuprême
De mon bras, de la reine, & ſur-tout de vous même.
Prononcez ; daignez-vous m'honorer d'un tel prix ?

STATIRA.

Décidez.

OLIMPIE.

Laiſſez-moi reprendre mes eſprits...
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante, épouvantée,
Du ſein de l'eſclavage en ce temple jetée,
Fille de Statira, fille d'un demi-Dieu,
Je retrouve une mère en cet auguſte lieu,
De ſon rang, de ſes biens, de ſon nom dépouillée,
Et d'un ſommeil de mort à peine réveillée ;
J'épouſe un bienfaiteur..., il eſt un aſſaſſin.
Mon époux de ma mère a déchiré le ſein.
Dans cet entaſſement d'horribles aventures,
Vous m'offrez votre main pour venger mes injures.
Que puis-je vous répondre ? .... Ah ! dans de tels momens,

(*Embraſſant ſa mère.*)

Voyez à qui je dois mes premiers ſentimens.
Voyez ſi les flambeaux des pompes nuptiales
Sont faits pour éclairer ces horreurs ſi fatales,
Quelle foule de maux m'environne en un jour,
Et ſi ce cœur glacé peut écouter l'amour.

STATIRA.

Ah ! je vous réponds d'elle, & le ciel vous la donne.

La majeſté peut-être, ou l'orgueil de mon trône ;
N'avait pas deſtiné dans mes premiers projets
La fille d'Alexandre à l'un de mes ſujets ;
Mais vous la méritez en oſant la défendre.
C'eſt vous qu'en expirant déſignait Alexandre.
Il nomma le plus digne, & vous le devenez.
Son trône eſt votre bien, quand vous le ſoutenez.
Que des Dieux immortels la faveur vous ſeconde !
Que leur main vous conduiſe à l'empire du monde!
Alexandre & ſa veuve enſevelis tous deux,
Lui dans la tombe, & moi dans ces murs téné-
breux,
Vous verrons ſans regret au trône de mes pères :
Et puiſſent déſormais les deſtins moins ſévères
En écarter pour vous cette fatalité
Qui renverſa toujours ce trône enſanglanté !

ANTIGONE.

Il ſera relevé par la main d'Olimpie.
Montrez-vous avec elle aux peuples de l'Aſie.
Sortez de cet aſile, & je vais tout preſſer,
Pour venger Alexandre, & pour le remplacer.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

Ma fille, c'eſt par toi que je romps la barrière
Qui me ſépare ici de la nature entière ;
Et je rentre un moment dans ce monde pervers,
Pour venger mon époux, ton hymen, & tes fers.
Dieu donnera la force à mes mains maternelles
De briſer avec toi tes chaînes criminelles.
Viens remplir ma promeſſe, & me faire oublier,
Par des ſermens nouveaux, le crime du premier.

OLIMPIE.

Hélas ! ...

STATIRA.

Quoi ! tu gémis !

OLIMPIE.

Cette même journée
Allumerait deux fois les flambeaux d'hyménée !

STATIRA.

Que dis-tu ?

OLIMPIE.

Permettez, pour la première fois,
Que je vous faſſe entendre une timide voix.
Je vous chéris, ma mère, & je voudrais répandre
Le ſang que je reçus de vous & d'Alexandre,
Si j'obtenais des Dieux, en le faiſant couler,

De prolonger vos jours ou de les consoler.

STATIRA.

O ma chère Olimpie !

OLIMPIE.

Oserai-je encor dire
Que votre asile obscur est le trône où j'aspire ?
Vous m'y verrez soumise, & foulant à vos pieds
Ces trônes malheureux pour vous seule oubliés.
Alexandre mon père, enfermé dans la tombe,
Veut-il que de nos mains son ennemi succombe ?
Laissons là tous ces rois dans l'horreur des combats,
Se punir l'un par l'autre, & venger son trépas.
Mais nous, de tant de maux victimes innocentes,
A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes,
Faudra-t-il nous charger d'un meurtre infructueux?
Les larmes sont pour nous, les crimes sont pour eux.

STATIRA.

Des larmes ! Eh pour qui les vois-je ici répandre?
Dieux ! m'avez-vous rendu la fille d'Alexandre ?
Est-ce elle que j'entends ?

OLIMPIE.

Ma mère....

STATIRA.

O ciel vengeur !...

OLIMPIE.

Cassandre !...

STATIRA.

Explique-toi; tu me glaces d'horreur.
Parle.

OLIMPIE.

Je ne le puis.

STATIRA.

Va, tu m'arraches l'ame.
Finis ce trouble affreux; parle, dis-je.

OLIMPIE.

Ah! Madame,
Je ſens trop de quels coups je viens de vous frapper.
Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
Prête à me ſéparer d'un époux ſi coupable,
Je le fuis... mais je l'aime.

STATIRA.

O parole exécrable!
Dernier de mes momens, cruelle fille, hélas!
Puiſque tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas.
Tu l'aimes! tu trahis Alexandre & ta mère!
Grand Dieu! j'ai vu périr mon époux & mon père;
Tu m'arrachas ma fille, & ton ordre inhumain
Me la fait retrouver pour mourir de ſa main!

OLIMPIE.

Je me jette à vos pieds...

STATIRA.

Fille dénaturée!...
Fille trop chère!...

OLIMPIE.

Hélas! de douleurs dévorée,
Tremblante à vos genoux, je les baigne de pleurs;
Ma mère, pardonnez.

STATIRA.

Je pardonne... & je meurs.

OLIMPIE.

Vivez, écoutez-moi.

STATIRA.

Que veux-tu?

OLIMPIE.

Je vous jure;
Par les Dieux, par mon nom, par vous, par la nature,
Que je m'en punirai, qu'Olimpie aujourd'hui
Répandra tout ſon ſang avant que d'être à lui.
Mon cœur vous eſt connu. Je vous ai dit que j'aime;
Jugez par ma faibleſſe, & par cet aveu même,
Si ce cœur eſt à vous, & ſi vous l'emportez
Sur mes ſens éperdus que l'amour a domptés.
Ne conſidérez point ma faibleſſe & mon âge;
De mon père & de vous je me ſens le courage.
J'ai pu les offenſer, je ne peux les trahir;
Et vous me connaîtrez en me voyant mourir.

STATIRA.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine & chère!
Et tu ne peux haïr l'aſſaſſin de ton père!

OLIMPIE.

Arrachez-moi ce cœur: vous verrez qu'un époux,
Quelque cher qu'il me fût, y régnait moins que vous.
Vous y reconnaîtrez ce pur ſang qui m'anime.
Pour me juſtifier prenez votre victime,
Immolez votre fille.

STATIRA.

Ah ! j'en crois tes vertus ;
Je te plains, Olimpie, & ne t'accuſe plus.
J'eſpère en ton devoir, j'eſpère en ton courage.
Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.
Tu déchires mon cœur, & tu ſais l'attendrir.
Conſole au moins ta mère en la faiſant mourir.
Va, je ſuis malheureuſe, & tu n'es point coupable.

OLIMPIE.

Qui de nous deux, ô ciel ! eſt la plus miſérable.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, HERMAS, (*dans le périſtile.*)

HERMAS.

Vous me l'aviez bien dit; les ſaints lieux profanés
Aux horreurs des combats vont être abandonnés.
Vos ſoldats près du temple occupent ce paſſage.
Caſſandre ivre d'amour, de douleur & de rage,
Des Dieux qu'il invoquait défiant le courroux,
Par cet autre chemin s'avance contre vous.
Le ſignal eſt donné: mais dans cette entrepriſe
Entre Caſſandre & vous le peuple ſe diviſe.

ANTIGONE (*en ſortant.*)

Je le réunirai.

SCÈNE II.

ANTIGONE, HERMAS, CASSANDRE, SOSTÈNE.

CASSANDRE (*arrêtant Antigone.*)

DEMEURE, indigne ami,
Infidèle allié, déteſtable ennemi,
M'oſes-tu diſputer ce que le ciel me donne ?

ANTIGONE.

Oui. Quelle eſt la ſurpriſe où ton cœur s'abandonne ?
La fille d'Alexandre a des droits aſſez grands
Pour faire armer l'Aſie, & trembler nos tyrans.
Babylone eſt ſa dot, & ſon droit eſt l'empire.
Je prétends l'un eſt l'autre ; & je veux bien te dire
Que tes pleurs, tes regrets, tes expiations,
N'en impoſeront pas aux yeux des nations.
Ne crois pas qu'à préſent l'amitié conſidère,
Si tu fus innocent de la mort de ſon père.
L'opinion fait tout ; elle t'a condamné.
Aux faibleſſes d'amour ton cœur abandonné,
Séduiſait Olimpie en cachant ſa naiſſance.
Tu crus enſevelir dans l'éternel ſilence
Ce funeſte ſecret dont je ſuis informé.
Ce n'eſt qu'en la trompant que tu pus être aimé.

Ses yeux s'ouvrent enfin, c'en eſt fait : & Caſſandre
N'oſe lever les ſiens, n'a plus rien à prétendre.
De quoi t'es-tu flatté ? penſais-tu que ſes droits
T'éléveraient un jour au rang de roi des rois ?
Je peux de Statira prendre ici la défenſe.
Mais veux-tu conſerver notre antique alliance ?
Veux-tu régner en paix dans tes nouveaux états ?
Me revoir ton ami ? t'appuyer de mon bras ? ...

CASSANDRE.

Eh bien ?

ANTIGONE.

Cède Olimpie, & rien ne nous ſépare.
Je périrai pour toi ; ſinon, je te déclare
Que je ſuis le plus grand de tous tes ennemis,
Connais tes intérêts, pèſe-les, & choiſis.

CASSANDRE.

Je n'aurai pas de peine, & je venais te faire
Une offre différente, & qui pourra te plaire.
Tu ne connais ni loi, ni remords, ni pitié.
Et c'eſt un jeu pour toi de trahir l'amitié.
J'ai craint le ciel du moins : tu ris de ſa juſtice,
Tu jouis des forfaits dont tu fus le complice ;
Tu n'en jouiras pas, traître....

ANTIGONE.

Que prétends-tu ?

CASSANDRE.

Si dans ton ame atroce il eſt quelque vertu,
N'employons pas les mains d'un ſoldat mercenaire,
Pour aſſouvir ta rage & ſervir ma colère.

Qu'a de commun le peuple avec nos factions ?
Eſt-ce à lui de mourir pour nos diviſions ?
C'eſt à nous, c'eſt à toi, ſi tu te ſens l'audace
De braver mon courage, ainſi que ma diſgrace.
Je ne fus pas admis au commerce des Dieux,
Pour aller égorger mon ami ſous leurs yeux ;
C'eſt un crime nouveau : c'eſt toi qui le prépares ;
Va, nous étions formés pour être des barbares.
Marchons ; viens décider de ton ſort & du mien,
T'abreuver de mon ſang ; ou verſer tout le tien.

ANTIGONE.

J'y conſens avec oie : & ſois ſûr qu'Olimpie
Acceptera la main qui t'ôtera la vie.

(*Ils mettent l'épée à la main.*)

SCÈNE III.

CASSANDRE, ANTIGONE, HERMAS, SOSTÈNE.

L'HIÉROPHANTE *ſort du temple précipitamment, avec les prêtres & les initiés, qui ſe jettent avec une foule de peuples entre Caſſandre & Antigone, & les déſarment.*

L'HIÉROPHANTE.

PROFANES, c'en eſt trop. Arrêtez, reſpectez
Et le Dieu qui vous parle, & ſes ſolennités.
Prêtres, initiés, peuple, qu'on les ſépare.

Banniſſez du lieu ſaint la diſcorde barbare.
Expiez vos forfaits.... Glaives, diſparaiſſez.
Pardonne, Dieu puiſſant! vous rois, obéiſſez.

CASSANDRE.

Je cède au ciel, à vous.

ANTIGONE.

Je perſiſte; & j'atteſte
Les mânes d'Alexandre & le couroux céleſte,
Que tant que je vivrai, je ne ſouffrirai pas
Qu'Olimpie à mes yeux paſſe ici dans ſes bras;
Et que cette hyménée illégitime, impie,
Eſt la honte d'Ephèſe, & l'horreur de l'Aſie.

CASSANDRE.

Sans doute, il le ſerait ſi tu l'avais formé.

L'HIÉROPHANTE.

D'un eſprit plus remis, d'un cœur moins enflammé,
Rendez-vous à la loi; reſpectez ſa juſtice;
Elle eſt commune à tous, il faut qu'on l'accompliſſe.
La cabane du pauvre, & le trône des rois
Également ſoumis entendent cette voix;
Elle aide la faibleſſe, elle eſt le frein du crime,
Et délie à l'autel l'innocente victime.
Si l'époux, quel qu'il ſoit, & quel que ſoit ſon rang,
Des parens de ſa femme a répandu le ſang,
Fût-il purifié dans nos ſacrés myſtères,
Par le feu de Veſta, par les eaux ſalutaires,
Et par le repentir plus néceſſaire qu'eux,
Son épouſe en un jour peut former d'autres nœuds.

Elle le peut ſans honte, à moins que ſa clémence
A l'exemple des Dieux ne pardonne l'offenſe.
Statira vit encor, & vous devez penſer
Que du ſort de ſa fille elle peut diſpoſer.
Reſpectez les malheurs & les droits d'une mère;
Les loix des nations, le ſacré caractère
Que la nature donne, & que rien n'affaiblit.
A ſon auguſte voix Olimpie obéit.
Qu'oſez-vous attenter, quand c'eſt à vous d'attendre
Les arrêts de la veuve, & du ſang d'Alexandre?

(*Il ſort avec ſa ſuite.*)

ANTIGONE.

C'eſt aſſez, j'y ſouſcris, Pontife, elle eſt à moi.

(*Antigone ſort avec Hermas.*)

SCÈNE IV.

CASSANDRE, SOSTÈNE (*dans le périſtile.*)

CASSANDRE.

ELLE n'y ſera pas, cœur barbare & ſans foi.
Arrachons-la, Soſtène, à ce fatal aſile,
A l'eſpoir inſolent de ce coupable habile,
Qui rit de mes remords, inſulte à ma douleur,
Et tranquille & ſerein vient m'arracher le cœur.

SOSTÈNE.

Il ſéduit Statira, Seigneur, il s'autoriſe
Et des loix qu'il viole, & des Dieux qu'il mépriſe.

CASSANDRE.

Enlevons-la, te dis-je, aux Dieux que j'ai ſervis,
Et par qui déſormais tous mes ſoins ſont trahis.
J'accepterais la mort, je bénirais la foudre;
Mais qu'enfin mon épouſe oſe ici ſe réſoudre
A paſſer en un jour à cet autel fatal
De la main de Caſſandre à la main d'un rival.
Tombe en cendres ce temple avant que je l'endure.
Ciel! tu me pardonnais. Plus tranquille & plus pure,
Mon ame à cet eſpoir oſait s'abandonner;
Tu m'ôtes Olimpie, eſt-ce là pardonner?

SOSTÈNE.

Il ne vous l'ôte point: ce cœur docile & tendre,
Si ſoumis à vos loix, ſi content de ſe rendre,
Ne peut juſqu'à l'oubli paſſer en un moment.
Le cœur ne connaît point un ſi prompt changement.
Elle peut vous aimer ſans trahir la nature.
Vos coups dans les combats portés à l'aventure
Ont verſé, je l'avoue, un ſang bien précieux.
C'eſt un malheur pour vous que permirent les Dieux.
Vous n'avez point trempé dans la mort de ſon père,
Vos pleurs ont effacé tout le ſang de ſa mère.

Ses malheurs ſont paſſés, vos bienfaits ſont préſens.

CASSANDRE.

Vainement cette idée apaiſe mes tourmens.
Ce ſang de Statira, ces mânes d'Alexandre,
D'une voix trop terrible ici ſe font entendre.
Soſtène, elle leur eſt fille; elle a le droit affreux
De haïr ſans retour un époux malheureux.
Je ſens qu'elle m'abhorre, & moi je la préfère
Au trône de Cyrus, au trône de la terre.
Ces expiations, ces myſtères cachés,
Indifférens aux rois, & par moi recherchés,
Elle en était l'objet; mon amé criminelle
Ne s'approchait des Dieux que pour s'approcher d'elle.

(*Apercevant Olimpie.*)

SOSTÈNE.

Hélas! la voyez-vous en proie à ſes douleurs?
Elle embraſſe un autel, & le baigne de pleurs.

CASSANDRE.

Au temple, à cet autel, il eſt tems qu'on l'enlève.

(*Soſtène ſort.*)

SCÈNE V.

CASSANDRE, OLIMPIE.

OLIMPIE (*courbée ſur l'autel ſans voir Caſſandre.*)

QUE mon cœur ſe ſoulève !
Qu'il eſt déſeſpéré ! qu'il ſe condamne ! ....
Hélas ! ...
(*Apercevant Caſſandre.*)
Que vois-je !

CASSANDRE.

Votre époux.

OLIMPIE.

Non vous ne l'êtes pas.
Non, Caſſandre.... jamais ne prétendez à l'être

CASSANDRE.

Eh bien, j'en ſuis indigne, & je dois me connaître.
Je ſais tous les forfaits que mon ſort inhumain,
Pour nous perdre tous deux a commis par ma main.
J'ai cru les expier, j'en comble la meſure.
Ma préſence eſt un crime, & ma flamme une injure....
Mais, daignez me répondre.... Ai-je par mes ſecours
Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours ?

OLIMPIE.

OLIMPIE.

Pourquoi les conſerver?

CASSANDRE.

Au ſortir de l'enfance;
Ai-je aſſez reſpecté votre aimable innocence?
Vous ai-je idolâtrée?

OLIMPIE.

Ah! c'eſt là mon malheur.

CASSANDRE.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,
Libre dans vos bontés, maîtreſſe de vous-même,
Cette voix favorable à l'époux qui vous aime,
Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes autels,
A joint à mes ſermens vos ſermens ſolennels!

OLIMPIE.

Hélas! il eſt trop vrai!.... Que le courroux céleſte
Ne me puniſſe pas d'un ſerment ſi funeſte!

CASSANDRE.

Vous m'aimiez, Olimpie.

OLIMPIE.

Ah! pour comble d'horreur,
Ne me reproche pas ma déteſtable erreur.
Il te fut trop aiſé d'éblouir ma jeuneſſe;
D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faibleſſe;
C'eſt un forfait de plus.... Fuis-moi; ces entretiens
Sont un crime pour moi, plus affreux que les tiens.

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeſte peut-
être,
En acceptant les vœux d'un barbare & d'un
traître;
Et ſi pour Antigone....

OLIMPIE.

Arrête, malheureux.
D'Antigone & de toi je rejette les vœux.
Après que cette main, lâchement abuſée,
S'eſt pu joindre à ta main de mon ſang arroſée,
Nul mortel déſormais n'aura droit ſur mon cœur.
J'ai l'hymen, & le monde, & la vie en horreur.
Maîtreſſe de mon cœur, ſans que je délibère,
Je choiſis les tombeaux qui renferment ma mère;
Je choiſis cet aſyle où Dieu doit poſſéder
Ce cœur qui ſe trompa quand il put te céder.
J'embraſſe les autels, & déteſte ton trône,
Et tous ceux de l'Aſie.... & ſur-tout d'Antigone.
Va-t'en, ne me vois plus... Va, laiſſe-moi pleurer
L'amour que j'ai promis, & qu'il faut abhorrer.

CASSANDRE.

Eh bien de mon rival ſi l'amour vous offenſe,
Vous ne ſauriez m'ôter un rayon d'eſpérance;
Et quand votre vertu rejette un autre époux,
Ce refus eſt ma grace, & je me crois à vous.
Tout ſouillé que je ſuis du ſang qui vous fit naître,
Vous êtes, vous ſerez la moitié de mon être,
Moitié chère & ſacrée, & de qui les vertus
Ont arrêté ſur moi les foudres ſuſpendus,
Ont gardé ſur mon cœur un empire ſuprême,
Et devraient déſarmer votre mère elle-même.

OLIMPIE.

Ma mère !... Quoi ! ta bouche a prononcé ſon nom !
Ah ! ſi le repentir, ſi la compaſſion,
Si ton amour au moins peut fléchir ton audace,
Fuis les lieux qu'elle habite, & l'autel que j'embraſſe,
Laiſſe-moi.

CASSANDRE.

Non, ſans vous je n'en ſaurais ſortir.
A me ſuivre à l'inſtant vous devez conſentir.
(*Il la prend par la main.*)
Chère épouſe, venez.

OLIMPIE (*la retirant avec tranſport.*)

Traite-moi donc comme elle ;
Frappe une infortunée à ſon devoir fidelle ;
Dans ce cœur déſolé porte un coup plus certain.
Tout mon ſang fut formé pour couler ſous ta main.
Frappe, dis-je.

CASSANDRE.

Ah trop loin vous portez la vengeance ;
J'eus moins de cruauté, j'eus moins de violence.
Le ciel ſait faire grace, & vous ſavez punir ;
Mais c'eſt trop être ingrate, & c'eſt trop me haïr.

OLIMPIE.

Ma haine eſt-elle juſte, & l'as-tu méritée ?...
Caſſandre, ſi ta main féroce, enſanglantée,
Ta main qui de ma mère oſa percer le flanc,
N'eût frappé que moi ſeule, & verſé que mon ſang,

Je te pardonnerais, je t'aimerais, barbare.
Va, tout nous désunit.

CASSANDRE.

Non, rien ne nous sépare.
Quand vous auriez Cassandre encor plus en horreur,
Quand vous m'épouseriez pour me percer le cœur,
Vous me suivrez.... Il faut que mon sort s'accomplisse.
Laissez-moi mon amour du moins pour mon supplice.
Ce supplice est sans terme, & j'en jure par vous.
Haïssez, punissez, mais suivez votre époux.

SCÈNE VI.

CASSANDRE, OLIMPIE, SOSTÈNE.

SOSTÈNE.

PARAISSEZ, ou bientôt Antigone l'emporte.
Il parle à vos guerriers, il assiége la porte.
Il séduit vos amis près du temple assemblés.
Par sa voix redoutable ils semblent ébranlés.
Il atteste Alexandre, il atteste Olimpie.
Tremblez pour votre amour, tremblez pour votre vie.
Venez.

CASSANDRE.

A mon rival ainsi vous m'immolez!
Je vais chercher la mort, puisque vous le voulez.

OLIMPIE.

Moi ! vouloir ton trépas ! ... Va, j'en ſuis incapable....
Vis loin de moi.

CASSANDRE.

Sans vous le jour m'eſt exécrable,
Et s'il m'eſt conſervé, je revole en ces lieux;
Je vous arrache au temple, ou j'y meurs à vos yeux.

(*Il ſort avec Soſtène.*)

SCÈNE VII.

OLIMPIE (*ſeule.*)

MALHEUREUSE ! ... Et c'eſt lui qui cauſe mes alarmes ? ...
Ah ! Caſſandre, eſt-ce à toi de me coûter des larmes ?
Faut-il tant de combats pour remplir ſon devoir ?
Vous aurez ſur mon ame un abſolu pouvoir,
O ſang dont je nâquis, ô voix de la nature !
Je m'abandonne à vous, c'eſt par vous que je jure
De vous ſacrifier mes plus chers ſentimens....
Sur cet autel, hélas ! j'ai fait d'autres ſermens....
Dieux ! vous les receviez; ô Dieux, votre clémence
A du plus tendre amour approuvé l'innocence.
Vous avez tout changé... mais changez donc mon cœur;

Donnez-lui la vertu conforme à ſon malheur....
Ayez quelque pitié d'une ame déchirée,
Qui périt infidelle, ou meurt dénaturée.
Hélas! j'étais heureuſe en mon obſcurité,
Dans l'oubli des humains, dans la captivité,
Sans parens, ſans état, à moi-même inconnue...
Le grand nom que je porte, eſt ce qui m'a perdue.
J'en ſerai digne au moins... Caſſandre, il faut te fuir,
Il faut t'abandonner... mais comment te haïr?...
Que peut donc ſur ſoi-même une faible mortelle?
Je déchire en pleurant ma bleſſure cruelle:
Et ce trait malheureux que ma main va chercher,
Je l'enfonce en mon cœur, au lieu de l'arracher.

SCÈNE VIII.

OLIMPIE, L'HIÉROPHANTE, Prêtres, Prêtreſſes.

OLIMPIE.

PONTIFE, où courez-vous? Protégez ma faibleſſe,
Vous tremblez?... Vous pleurez!...

L'HIÉROPHANTE.

Malheureuſe princeſſe!
Je pleure votre état.

OLIMPIE.

Ah! ſoyez-en l'appui.

L'HIÉROPHANTE.

Réſignez-vous au ciel, vous n'avez plus que lui.

OLIMPIE.

Hélas! que dites-vous?

L'HIÉROPHANTE.

O fille auguſte & chère!
La veuve d'Alexandre....

OLIMPIE.

Ah! juſtes Dieux! ... ma mère!
Eh bien?...

L'HIÉROPHANTE.

Tout eſt perdu. Les deux rois furieux,
Foulant aux pieds les loix, armés contre les Dieux,
Juſque dans les parvis de l'enceinte ſacrée,
Encourageaient leur troupe au meurtre préparée.
Déjà coulait le ſang, déjà le fer en main,
Caſſandre juſqu'à vous ſe frayait un chemin.
J'ai marché contre lui, n'ayant pour ma défenſe
Que nos loix qu'il oublie, & nos Dieux qu'il offenſe.
Votre mère éperdue, & s'offrant à ſes coups,
L'a cru maître à la fois & du temple & de vous.
Laſſe de tant d'horreurs, laſſe de tant de crimes,
Elle a ſaiſi le fer qui frappe les victimes,
L'a plongé dans ce flanc où le ciel irrité
Vous fit puiſer la vie & la calamité.

OLIMPIE *tombant entre les mains d'une prêtreſſe.*

Je meurs... Soutenez-moi... marchons... Vit-elle encore?

L'HIÉROPHANTE.

Caſſandre eſt à ſes pieds ; il gémit, il l'implore ;
Il oſe encor prêter ſes funeſtes ſecours
Aux innocentes mains qui raniment ſes jours.
Il s'écrie, il s'accuſe, il jette au loin ſes armes.

OLIMPIE *ſe relevant.*

Caſſandre à ſes genoux !

L'HIÉROPHANTE.

Il les baigne de larmes,
A ſes cris, à nos voix elle rouvre les yeux ;
Elle ne voit en lui qu'un monſtre audacieux,
Qui lui vient arracher les reſtes de ſa vie,
Par cette main funeſte en tout tems pourſuivie,
Faible, & ſe ſoulevant par un dernier effort,
Elle tombe, elle touche au moment de la mort.
Elle abhorre à la fois Caſſandre & la lumière,
Et levant à regret ſa débile paupière,
Allez, m'a-t-elle dit, miniſtre infortuné
D'un temple malheureux par le ſang profané ;
Conſolez Olimpie : elle m'aime, & j'ordonne
Que pour venger ſa mère, elle épouſe Antigone.

OLIMPIE.

Allons mourir près d'elle.... Exaucez-moi, grands Dieux !
Venez, guidez mes pas ; venez fermer nos yeux.

L'HIÉROPHANTE.

Armez-vous de courage ; il doit ici paraître.

OLIMPIE.

J'en ai beſoin, Seigneur.... & j'en aurai peut-être.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, HERMAS, (*dans le périſtile.*)

HERMAS.

LA pitié doit parler, & la vengeance eſt vaine.
Un rival malheureux n'eſt pas digne de haine.
Fuyez ce lieu funeſte. Olimpie aujourd'hui,
Seigneur, ſera perdue, & pour vous, & pour lui.

ANTIGONE.

Quoi! Statira n'eſt plus!

HERMAS.

C'eſt le ſort de Caſſandre,
D'être toujours funeſte au grand nom d'Alexandre.
Statira ſuccombant au poids de ſa douleur,
Dans les bras de ſa fille expire avec horreur.
La ſenſible Olimpie à ſes pieds étendue,
Semble exhaler ſon ame à peine retenue.
Les miniſtres des Dieux, les prêtreſſes en pleurs,
En mêlant leurs regrets accroiſſent leurs douleurs.
Caſſandre épouvanté ſent toutes leurs atteintes.
Le temple retentit de ſanglots & de plaintes.
On prépare un bûcher, & ces vains ornemens;

Qui rappellent la mort au regard des vivans.
On prétend qu'Olimpie en ce lieu ſolitaire
Habitera l'aſile où s'enfermait ſa mère ;
Qu'au monde, à l'hyménée arrachant ſes beaux jours,
Elle conſacre aux Dieux leur déplorable cours ;
Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel ſilence,
Sa famille, ſa mère, & juſqu'à ſa naiſſance.

ANTIGONE.

Non, non, de ſon devoir elle ſuivra les loix.
J'ai ſur elle à la fin d'irrévocables droits.
Statira me la donne : & ſes ordres ſuprêmes
Au moment du trépas ſont les loix des Dieux mêmes.
Ce forcené Caſſandre, & ſa funeſte ardeur,
Au ſang de Statira font une juſte horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croyez-vous ?

ANTIGONE.

Elle-même déclare
Que ſon cœur déſolé renonce à ce barbare.
S'il oſe encor l'aimer, j'ai promis ſon trépas.
Je tiendrai ma parole, & tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Mêleriez-vous du ſang aux pleurs qu'on voit répandre,
Aux flammes du bûcher, à cette auguſte cendre,
Frappés d'un ſaint reſpect, ſachez que vos ſoldats
Reculeront d'horreur, & ne vous ſuivront pas.

ANTIGONE.

Non, je ne puis troubler la pompe funéraire ;

J'en ai fait le ſerment, Caſſandre la révère :
Je ſais qu'il eſt des loix qu'il me faut reſpecter,
Que pour gagner le peuple, il le faut imiter.
Vengeur de Statira, protecteur d'Olimpie,
Je dois ici l'exemple au reſte de l'Aſie.
Tout parle en ma faveur; & mes coups différés
En auront plus de force & ſont plus aſſurés.

(*Le temple s'ouvre.*)

SCÈNE II.

ANTIGONE, HERMAS, L'HIÉROPHANTE, Prêtres, *s'avançant lentement.* OLIMPIE *ſoutenue par les* Prêtreſſes : *elle eſt en deuil.*

HERMAS.

On amène Olimpie à peine reſpirante.
Je vois du temple ſaint l'auguſte Hiérophante
Qui mouille de ſes pleurs les traces de ſes pas.
Les prêtreſſes des Dieux la tiennent dans leurs bras.

ANTIGONE.

Ces objets toucheraient le cœur le plus farouche.
(*A Olimpie.*)
Je veux bien l'avouer.... Permettez que ma bouche,
En mêlant mes regrets à vos triſtes ſoupirs,
Jure encor de venger tant d'affreux déplaiſirs.
L'ennemi qui deux fois vous priva d'une mère,

Nourrit dans ſa fureur un eſpoir téméraire.
Sachez que tout eſt prêt pour ſa punition.
N'ajoutez point la crainte à votre affliction.
Contre ſes attentats ſoyez en aſſurance.

OLIMPIE.

Ah ! Seigneur, parlez moins de meurtre & de vengeance.
Elle a vécu... je meurs au reſte des humains.

ANTIGONE.

Je déplore ſa perte autant que je vous plains.
Je pourrais rappeler ſa volonté ſacrée,
Si chère à mon eſpoir, & par vous révérée :
Mais je ſais ce qu'on doit, dans ce premier moment,
A ſon ombre, à ſa fille, à votre accablement.
Conſultez-vous, Madame, & gardez ſa promeſſe.
(*Il ſort avec Hermas.*)

SCÈNE III.

OLIMPIE, L'HIÉROPHANTE, Prêtres, Prêtreſſes.

OLIMPIE.

VOUS, qui compatiſſez à l'horreur qui me preſſe,
Vous, miniſtre d'un Dieu de paix & de douceur,
Des cœurs infortunés le ſeul conſolateur,
Ne puis-je ſous vos yeux conſacrer ma miſère

Aux autels arrosés des larmes de ma mère !
Auriez-vous bien, Seigneur, assez de dureté
Pour fermer cet asile à ma calamité ?
Du sang de tant de rois c'est l'unique héritage ;
Ne me l'enviez pas ; laissez-moi mon partage.

L'HIÉROPHANTE.

Je pleure vos destins ; mais que puis-je pour vous ?
Votre mère en mourant a nommé votre époux.
Vous avez entendu sa volonté dernière,
Tandis que de nos mains nous fermions sa pau-
pière ;
Et si vous résistez à sa mourante voix,
Cassandre est votre maître ; il rentre en tous ses
droits.

OLIMPIE.

J'ai juré, je l'avoue, à Statira mourante,
De détourner ma main de cette main sanglante ;
Je garde mes serments.

L'HIÉROPHANTE.

Libre encor dans ces lieux,
Votre main ne dépend que de vous & des Dieux.
Bientôt tout va changer. Vous pouvez, Olimpie,
Ordonner maintenant du sort de votre vie.
On ne doit pas sans doute allumer en un jour
Et les bûchers des morts, & les flambeaux d'amour:
Ce mélange est affreux; mais un mot peut suffire,
Et j'attendrai ce mot sans oser le prescrire.
C'est à vous à sentir, dans ces extrémités,
Ce que doit votre cœur au sang dont vous sortez.

OLIMPIE.

Seigneur, je vous l'ai dit, cet hymen, & tout
autre,

Eſt horrible à mon cœur, & doit déplaire au vôtre.
Je ne veux point trahir ces mânes courroucés ;
J'abandonne un époux.... c'eſt obéir aſſez.
Laiſſez-moi fuir l'hymen & l'amour & le trône.

L'HIÉROPHANTE.

Il faut ſuivre Caſſandre, ou choiſir Antigone.
Ces deux rivaux armés, ſi fiers & ſi jaloux,
Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.
Vous préviendrez d'un mot le trouble & le carnage,
Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image,
Sans le reſpect profond qu'inſpirent aux mortels
Cet appareil de mort, ce bûcher, ces autels,
Et ces derniers devoirs, & ces honneurs ſuprêmes,
Qui les font pour un tems rentrer tous en eux-mêmes.
La piété ſe laſſe, & ſur-tout chez les grands.
J'ai du ſang avec peine arrêté les torrens.
Mais ce ſang dès demain va couler dans Ephèſe.
Décidez-vous, princeſſe, & le peuple s'apaiſe.
Ce peuple qui toujours eſt du parti des loix,
Quand vous aurez parlé, ſoutiendra votre choix.
Sinon, le fer en main, dans ce temple, à ma vue,
Caſſandre en réclamant la foi qu'il a reçue,
D'un bien qu'il poſſédait, a droit de s'emparer,
Malgré la juſte horreur qu'il vous ſemble inſpirer.

OLIMPIE.

Il ſuffit ; je conçois vos raiſons & vos craintes.
Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes.
Je ſubis mon deſtin ; vous voyez ſa rigueur....

Il me faut faire un choix.... il eſt fait dans mon cœur,
Je ſuis déterminée.

L'HIÉROPHANTE.

Ainſi donc d'Antigone
Vous acceptez les vœux, & la main qu'il vous donne?

OLIMPIE.

Seigneur, quoi qu'il en ſoit, peut-être ce moment
N'eſt point fait pour conclure un tel engagement.
Vous-même l'avouez; & cette heure dernière,
Où ma mère a vécu, doit m'occuper entière....
Au bûcher qui l'attend vous allez la porter?

L'HIÉROPHANTE.

De ces triſtes devoirs il nous faut acquitter.
Une urne contiendra ſa dépouille mortelle;
Vous la recueillerez.

OLIMPIE.

Sa fille criminelle
A cauſé ſon trépas.... Cette fille du moins
A ſes mânes vengeurs doit encor quelques ſoins.

L'HIÉROPHANTE.

Je vais tout préparer.

OLIMPIE.

Par vos loix que j'ignore;
Sur ce lit embraſé puis-je la voir encore?
Du funèbre appareil pourrai-je m'approcher!
Pourrai-je de mes pleurs arroſer ſon bûcher?

L'HIÉROPHANTE.

Hélas ! vous le devez ; nous partageons vos larmes.
Vous n'avez rien à craindre ; & ces rivaux en armes
Ne pourront point troubler ces devoirs douloureux.
Préſentez des parfums, vos voiles, vos cheveux,
Et des libations la triſte & pure offrande.

(*Les prêtreſſes placent tout cela ſur un autel.*)

OLIMPIE (*à l'Hiérophante.*)

C'eſt l'unique faveur que ſa fille demande....

(*A la prêtreſſe inférieure.*)

Toi qui la conduiſis dans ce ſéjour de mort,
Qui partageas quinze ans les horreurs de ſon ſort,
Vas, reviens m'avertir quand cette cendre aimée
Sera prête à tomber dans la foſſe enflammée.
Que mes derniers devoirs, puiſqu'ils me ſont permis,
Satisfaſſent ſon ombre .... il le faut.

LA PRÊTRESSE.

J'obéis.

(*Elle ſort.*)

OLIMPIE (*à l'Hiérophante.*)

Allez donc ; élevez cette pile fatale ;
Préparez les cyprès, & l'urne ſépulcrale :
Faites venir ici ces deux rivaux cruels ;
Je prétends m'expliquer aux pieds de ces autels,
A l'aſpect de ma mère, aux yeux de ces prêtreſſes,
Témoins de mes malheurs, témoins de mes promeſſes,
Mes ſentimens, mon choix, vont être déclarés.
Vous les plaindrez, peut-être, & les approuverez.

L'HIÉROPHANTE.

De vos deſtins encor vous êtes la maîtreſſe.
Vous n'avez que ce jour, il fuit, & le tems preſſe.

(*Il ſort avec les prêtres.*)

SCENE IV.

OLIMPIE *ſur le devant*, les Prêtreſſes *en demi-cercle au fond.*

OLIMPIE.

O TOI, qui dans mon cœur à ce choix réſolu,
Uſurpas à ma honte un pouvoir abſolu,
Qui triomphes encor de Statira mourante,
D'Alexandre au tombeau, de leur fille tremblante,
De la terre & des cieux contre toi conjurés,
Régne, amant malheureux, ſur mes ſens déchirés.
Si tu m'aimes, hélas! ſi j'oſe encor le croire,
Va, tu paieras bien cher ta funeſte victoire.

SCÈNE V.

OLIMPIE, CASSANDRE, les Prêtreſſes.

CASSANDRE.

EH bien, je viens remplir mon devoir & vos vœux.
Mon ſang doit arroſer ce bûcher malheureux.
Acceptez mon trépas, c'eſt ma ſeule eſpérance;
Que ce ſoit par pitié plutôt que par vengeance.

OLIMPIE.

Caſſandre!

CASSANDRE.

Objet ſacré, chère épouſe!...

OLIMPIE.

Ah cruel!

CASSANDRE.

Il n'eſt plus de pardon pour ce grand criminel.
Eſclave infortuné du deſtin qui me guide,
Mon ſort en tous les tems eſt d'être parricide.
(*Il ſe jette à genoux.*)
Mais je ſuis ton époux, mais malgré ſes forfaits,
Cet époux t'idolâtre encor plus que jamais.
Reſpecte en m'abhorrant cet hymen que j'atteſte.
Dans l'univers entier Caſſandre ſeul te reſte.
La mort eſt le ſeul Dieu qui peut nous ſéparer.
Je veux en périſſant te voir & t'adorer.

Venge-toi, punis-moi : mais ne ſois point parjure.
Va, l'hymen eſt encor plus ſaint que la nature.

OLIMPIE.

Levez-vous, & ceſſez de profaner du moins
Cette cendre fatale & mes funèbres ſoins.
Quand ſur l'affreux bûcher dont les flammes s'allument,
De ma mère en ces lieux les membres ſe conſument,
Ne ſouillez pas ces dons que je dois préſenter;
N'approchez pas, Caſſandre, & ſachez m'écouter.

SCENE VI.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, Prêtreſſes.

ANTIGONE.

ENFIN, votre vertu ne peut plus s'en défendre.
Statira vous dictait l'arrêt qu'il vous faut rendre.
J'ai reſpecté les morts, & ce jour de terreur.
Vous en pouvez juger, puiſque mon bras vengeur
N'a point encor de ſang inondé cet aſile,
Puiſqu'un moment encor à vos ordres docile,
Je vous prends en ces lieux pour ſon juge & le mien.
Prononcez votre arrêt, & ne redoutez rien.

On vous verra, Madame, & du moins je l'eſpère,
Diſtinguer l'aſſaſſin du vengeur d'une mère.
La nature a des droits. Statira dans les cieux,
A côté d'Alexandre arrête ici ſes yeux.
Vous êtes dans ce temple encor enſevelie ;
Mais la terre & le ciel obſervent Olimpie.
Il faut entre nous deux que vous vous déclariez.

OLIMPIE.

J'y conſens : mais je veux que vous me reſpectiez.
Vous voyez ces apprêts, ces dons que je dois faire
A nos Dieux infernaux, aux mânes d'une mère ;
Vous choiſiſſez ces tems, impétueux rivaux,
Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux!
Jurez-moi ſeulement, ſoldats du roi mon père,
Rois après ſon trépas, que ſi je vous fuis chère,
Dans ce moment du moins, reconnaiſſant mes loix,
Vous ne troublerez point mes devoirs & mon choix.

CASSANDRE.

Je le dois, je le jure ; & vous devez connaître
Combien je vous reſpecte & dédaigne ce traître.

ANTIGONE.

Oui, je le jure auſſi, bien ſûr que votre cœur
Pour ce rival barbare eſt pénétré d'horreur.
Prononcez, j'y ſouſcris.

OLIMPIE.

Songez, quoi qu'il en coûte,
Vous-même l'avez dit, qu'Alexandre m'écoute.

ANTIGONE.

Décidez devant lui.

CASSANDRE.

J'attends vos volontés.

OLIMPIE.

Connaissez donc ce cœur que vous persécutez;
Et vous-mêmes jugez du parti qui me reste.
Quelque choix que je fasse, il doit m'être funeste.
Vous sentez tout l'excès de ma calamité.
Apprenez plus, sachez que je l'ai mérité.
J'ai trahi mes parens, quand j'ai pu les connaître;
J'ai porté le trépas au sein qui m'a fait naître.
Je trouvais une mère en ce séjour d'effroi,
Elle est morte en mes bras, elle est morte pour moi.
Elle a dit à sa fille, à ses pieds désolée,
Epousez Antigone, & je meurs consolée.
Alors elle agonise; & moi pour l'achever,
Je la refuse.

ANTIGONE.

Ainsi vous pouvez me braver;
Outrager votre mère, & trahir la nature!

OLIMPIE.

A ses mânes, à vous, je ne fais point d'injure;
Je rends justice à tous, & je la rends à moi....
Cassandre, devant lui je vous donnai ma foi;

Voyez ſi nos liens ont été légitimes ;
Je vous laiſſe en juger : vous connaiſſez vos crimes,
Il ſerait ſuperflu de vous les reprocher ;
Réparez-les un jour.

CASSANDRE.

Je ne puis vous toucher !
Je ne peux adoucir cette horreur qui vous preſſe !

OLIMPIE.

Je vais vous éclaircir : gardez votre promeſſe.

(*Le temple s'ouvre ; on voit le bûcher enflammé.*)

SCÈNE VI & dernière.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, L'HIÉROPHANTE, Prêtres, Prêtreſſes.

LA PRÊTRESSE inférieure.

PRINCESSE, il en eſt tems.

OLIMPIE (*à Caſſandre.*)

Vois ce ſpectacle affreux !
Caſſandre, en ce moment plains-toi ſi tu le peux.
Contemple ce bûcher, contemple cette cendre.
Souviens-toi de mes fers, ſouviens-toi d'Alexandre :
Voilà ſa veuve, parle, & dis ce que je dois.

CASSANDRE.

M'immoler.

OLIMPIE.

Ton arrêt eſt dicté par ta voix....
Attends ici le mien. (*a*) Vous, mânes de ma mère,
Mânes à qui je rends ce devoir funéraire,
Vous qu'un juſte courroux doit encor animer,
Vous recevrez des dons qui pourront vous calmer.
De mon père & de vous ils ſont dignes peut-être....
Toi, l'époux d'Olimpie, & qui ne dus pas l'être,
Toi, qui me conſervas par un cruel ſecours,
Toi, par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours,
Toi, qui m'as tant chérie, & pour qui ma faibleſſe
Du plus fatal amour a ſenti la tendreſſe,
Tu crois mes lâches feux de mon ame bannis....
Apprends.... que je t'adore.... & que je m'en punis.
Cendres de Statira, recevez Olimpie.

(*Elle ſe frappe & ſe jette ſur le bûcher.*)

(*a*) Elle monte ſur l'eſtrade de l'autel qui eſt près du bûcher. Les prêtreſſes lui préſentent les offrandes.

TOUS ENSEMBLE. (*b*)

Ciel !

CASSANDRE (*courant au bûcher.*)

Olimpie !

LES PRÊTRES.

O ciel !

ANTIGONE.

O fu eur inouïe !

CASSANDRE.

Elle n'eſt déjà plus, tous nos efforts ſont vains.
(*Revenant dans le périſtile.*)
En eſt-ce aſſez, grands Dieux !... Mes exécrables mains
Ont fait périr mon roi, ſa veuve & mon épouſe !..
Antigone, ton ame eſt-elle encor jalouſe ?
Inſenſible témoin de cette horrible mort,
Envîras-tu toujours la douceur de mon ſort ?
De ma félicité ſi ton grand cœur s'irrite,
Partages-la, crois-moi, prends ce fer & m'imite.
(*Il ſe tue.*)

L'HIÉROPHANTE.

Arrêtez ! O ſaint temple ! ô Dieu juſte & vengeur !
Dans quel palais profane a-t-on vu plus d'horreur ?

(*b*) L'Hiérophante, les prêtres & les prêtreſſes témoignent leur étonnement & leur conſternation.

Ainſi

ANTIGONE.

Ainſi donc Alexandre & ſa famille entière,
Succeſſeurs, aſſaſſins, tout eſt cendre & pouſſière.
Dieux, dont le monde entier éprouve le courroux,
Maître des vils humains, pourquoi les formiez-vous?
Qu'avait fait Statira? Qu'avait fait Olimpie?
A quoi réſervez-vous ma déplorable vie?

Fin du cinquième & dernier Acte.

REMARQUES
A L'OCCASION
D'OLIMPIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Soſtène, on va finir ces myſtères terribles.

CES myſtères & ces expiations ſont de la plus haute antiquité, & commençaient alors à devenir communs chez les Grecs. *Philippe*, père d'*Alexandre*, ſe fit initier aux myſtères de la Samothrace avec la jeune *Olimpias* qu'il épouſa depuis. C'eſt ce qu'on trouve dans *Plutarque* au commencement de la vie d'*Alexandre*, & c'eſt ce qui peut ſervir à fonder l'initiation de *Caſſandre* & d'*Olimpie*.

Il eſt difficile de ſavoir chez quelle nation on inventa ces myſtères. On les trouve établis chez

les Perſes, chez les Indiens, chez les Egyptiens, chez les Grecs. Il n'y a peut-être point d'établiſſement plus ſage. La plupart des hommes, quand ils ſont tombés dans de grands crimes, en ont naturellement des remords. Les légiſlateurs qui établirent les myſtères & les expiations, voulurent également empêcher les coupables repentans de ſe livrer au déſeſpoir, & de retomber dans leurs crimes.

La créance de l'immortalité de l'ame était partout le fondement de ces cérémonies religieuſes. Soit que la doctrine de la métempſycoſe fût admiſe; ſoit qu'on reçût celle de la réunion de l'eſprit humain à l'eſprit univerſel; ſoit que l'on crût, comme en Egypte, que l'ame ſeroit un jour rejointe à ſon propre corps; en un mot, quelle que fût l'opinion dominante, celle des peines & des récompenſes après la mort était univerſelle chez toutes les nations policées.

Il eſt vrai que les Juifs ne connurent point ces myſtères, quoiqu'ils euſſent pris beaucoup de cérémonies des Egyptiens. La raiſon en eſt que l'immortalité de l'ame était le fondement de la doctrine Egyptienne, & n'était pas celui de la doctrine Moſaïque. Le peuple groſſier des Juifs, auquel Dieu daignait ſe proportionner, n'avait même aucun corps de doctrine: il n'avait pas une ſeule formule de prière générale établie par ſes loix. On ne trouve ni dans le *Deutéroneme*, ni dans le *Lévitique*, qui ſont les ſeules loix des Juifs, ni prière, ni dogme, ni créance de l'immortalité de l'ame, ni peines, ni récompenſes après la mort.

C'eſt ce qui les diſtinguait des autres peuples; & c'eſt ce qui prouve la divinité de la miſſion de *Moïſe*, ſelon le ſentiment de Monſieur de *Warburton*, évêque de Worceſter. Ce prélat prétend que Dieu daignant lui-même gouverner le peuple Juif, & le récompenſant ou le puniſſant par des bénédictions, ou des peines temporelles, ne devait pas lui propoſer le dogme de l'immortalité de l'ame, dogme admis chez tous les voiſins de ce peuple.

Les Juifs furent donc preſque les ſeuls de l'antiquité, chez qui les myſtères furent inconnus. *Zoroaſtre* les avait apportés en Perſe, *Orphée* en Thrace, *Oſiris* en Egypte, *Minos* en Crète, *Ciniras* en Chypre, *Erectée* dans Athènes. Tous différaient, mais tous étaient fondés ſur la créance d'une vie à venir, & ſur celle d'un ſeul Dieu. C'eſt ſur-tout ce dogme de l'unité de l'Etre ſuprême qui fit donner par-tout le nom de *myſtères* à ces cérémonies ſacrées. On laiſſait le peuple adorer des Dieux ſecondaires, des petits Dieux, comme les appelle Ovide, *vulgus Deorum*, c'eſt-à-dire, les ames des héros que l'on croyait participantes de la divinité, & des êtres mitoyens entre Dieu & nous. Dans toutes les célébrations des myſtères en Grèce, ſoit à Eleuſis, ſoit à Thèbes, ſoit dans la Samothrace, ou dans les autres iſles, on chantait l'hymne d'*Orphée :*

Marchez dans la voie de la juſtice, contemplez le ſeul maître du monde, le Démiurgos. *Il eſt unique, il exiſte ſeul par lui-même ; tous les autres*

ne ſont que par lui ; il les anime tous ; il n'a jamais été vu par des yeux mortels, & il voit au fond de nos cœurs.

Dans preſque toutes les célébrations de ces myſtères, on repréſentait ſur une eſpèce de théâtre, une nuit à peine éclairée, & des hommes à moitié nus, errant dans ces ténèbres, pouſſant des gémiſſemens & des plaintes, & levant les mains au ciel. Enſuite venait la lumière, & l'on voyait le *Démiurgos*, qui repréſentait le maître & le fabricateur du monde, conſolant les mortels, & les exhortant à mener une vie pure.

Ceux qui avaient commis de grands crimes, les confeſſaient à l'Hiérophante, & juraient devant Dieu de n'en plus commettre. On les appelait dans toutes les langues d'un nom qui répond à *Initiatus*, *Initié*, celui *qui commence une nouvelle vie*, & qui entre en communication avec les Dieux, qui ont mérité, par leurs exploits bienfaiſans, d'être admis après leur mort auprès de l'être ſuprême.

Ce ſont là les particularités principales qu'on peut recueillir des anciens myſtères dans *Platon*, dans *Cicéron*, dans *Porphire*, *Euſebe*, *Strabon* & d'autres.

Les parricides n'étaient point reçus à ces expiations : le crime était trop énorme. *Suétone* rapporte que *Néron*, après avoir aſſaſſiné ſa mère, ayant voyagé en Grèce, n'oſa aſſiſter aux myſtères d'*Eleuſine*. *Zozime* prétend que *Conſtantin*, après avoir fait mourir ſa femme, ſon fils, ſon beau-père, & ſon neveu, ne put jamais trouver

d'Hiérophante qui l'admît à la participation des mystères.

On pourrait remarquer ici que *Cassandre* est précisément dans le cas où il doit être admis au nombre des initiés. Il n'est point coupable de l'empoisonnement d'*Alexandre*; il n'a répandu le sang de *Statira* que dans l'horreur tumultueuse d'un combat, & en défendant son père. Ses remords sont plutôt d'une ame sensible, & née pour la vertu, que d'un criminel qui craint la vengeance céleste.

SCÈNE II.

Il était un grand homme. (ALEXANDRE.)

Il est bon d'opposer ici le jugement de *Plutarque* sur *Alexandre*, à tous les paradoxes, & aux lieux communs qu'il a plu à *Juvénal* & à ses imitateurs de débiter contre ce héros. *Plutarque* dans sa belle comparaison d'*Alexandre* & de *César*, dit que *le héros de la Macédoine semblait né pour le bonheur du monde, & le héros Romain pour sa ruine.* En effet, rien n'est plus juste que la guerre d'*Alexandre*, général de la Grèce, contre les ennemis de la Grèce; & rien de plus injuste que la guerre de *César* contre sa patrie.

Remarquez sur-tout que *Plutarque* ne décide qu'après avoir pesé les vertus & les vices d'*Alexandre* & de *César*. J'avoue que *Plutarque*, qui

donne toujours la préférence aux Grecs, ſemble avoir été trop loin. Qu'aurait il dit de plus de *Titus*, de *Trajan*, des *Antonins*, de *Julien* même, ſa religion à part? Voilà ceux qui paraiſſaient être nés pour le bonheur du monde, plutôt que le meurtrier de *Clitus*, de *Calliſthene* & de *Parménion*.

SCÈNE IV.

Protégez à jamais, ô Dieu en qui j'eſpère.

Ce ſpectacle ferait peut-être un bel effet au théâtre, ſi jamais la pièce pouvait être repréſentée. Ce n'eſt pas qu'il y ait aucun mérite à faire paraître des prêtres & des prêtreſſes, un autel, des flambeaux; & toute la cérémonie d'un mariage. Cet appareil, au contraire, ne ſerait qu'une miſérable reſſource, ſi d'ailleurs il n'excitait pas un grand intérêt, s'il ne formait pas une ſituation, s'il ne produiſait pas de l'étonnement & de la colère dans *Antigone*, s'il n'était pas lié avec les deſſeins de *Caſſandre*, s'il ne ſervait à expliquer le véritable ſujet de ſes expiations. C'eſt tout cela enſemble qui forme une ſituation. Tout appareil dont il ne réſulte rien, eſt puérile. Qu'importe la décoration au mérite d'un poëme? Si le ſuccès dépendait de ce qui frappe les yeux, il n'y aurait qu'à montrer des tableaux mouvans. La partie qui regarde la pompe

du ſpectacle, eſt ſans doute la dernière ; on ne doit pas la négliger, mais il ne faut pas trop s'y attacher.

Il faut que les ſituations théâtrales forment des tableaux animés. Un peintre qui met ſur la toile la cérémonie d'un mariage, n'aura fait qu'un tableau aſſez commun, s'il n'a peint que deux époux, un autel & des aſſiſtans. Mais s'il y ajoute un homme dans l'attitude de l'étonnement & de la colère, qui contraſte avec la joie des deux époux, ſon ouvrage aura de la vie & de la force. Ainſi au ſecond acte *Statira* qui embraſſe *Olimpie* avec des larmes de joie, & l'Hiérophante attendri & affligé ; ainſi au troiſième acte *Caſſandre* reconnaiſſant *Statira* avec effroi, & *Olimpie* dans l'embarras & dans la douleur ; ainſi au quatrième acte *Olimpie* aux pieds d'un autel, déſeſpérée de ſa faibleſſe, & repouſſant *Caſſandre* qui ſe jette à ſes genoux ; ainſi au cinquième, la même *Olimpie* s'élançant dans le bûcher aux yeux de ſes amans épouvantés, & des prêtres, qui tous enſemble ſont dans cette attitude douloureuſe, empreſſée, égarée, qui annonce une marche précipitée ; les bras étendus, & prêts à courir au ſecours ; toutes ces peintures vivantes, formées par des acteurs pleins d'ame & de feu, pourraient donner au moins quelque idée de l'excès où peuvent être pouſſées la terreur & la pitié, qui ſont le ſeul but, la ſeule conſtitution de la tragédie. Mais il faudrait un ouvrage dramatique, qui étant ſuſceptible de toutes ces hardieſſes, eût auſſi les beautés qui rendent ces hardieſſes reſpectables.

Si le cœur n'eſt pas ému par la beauté des vers, par la vérité des ſentimens, les yeux ne ſeront pas contens de ces ſpectacles prodigués; & loin de les applaudir, on les tournera en ridicule, comme de vains ſupplémens qui ne peuvent jamais remplacer le génie de la poéſie.

Il eſt à croire que c'eſt cette crainte du ridicule, qui a preſque toujours reſſerré la ſcène Françaiſe dans le petit cercle des dialogues, des monologues, & des récits. Il nous a manqué de l'action; c'eſt un défaut que les étrangers nous reprochent, & dont nous oſons à peine nous corriger. On ne préſente cette tragédie aux amateurs que comme une eſquiſſe légère & imparfaite d'un genre abſolument néceſſaire.

Par ce feu de Veſta qui n'eſt jamais éteint.

Le feu de *Veſta* était allumé dans preſque tous les temples de la terre connue. *Veſta* ſignifiait *feu* chez les anciens Perſes, & tous les ſavans en conviennent. Il eſt à croire que les autres nations firent une divinité de ce feu, que les Perſes ne regardèrent jamais que comme le ſymbole de la divinité. Ainſi une erreur de nom produiſit la Déeſſe *Veſta*, comme elle a produit tant d'autres choſes.

ACTE II.

SCÈNE II.

Elle (STATIRA) vous parle ici, ne l'interrogez plus.

NON-seulement les défauts de cette tragédie ont empêché l'auteur d'oser la faire jouer sur le théâtre de Paris, mais la crainte que le peu de beautés qui peut y être, ne fût exposé à la raillerie, a retenu l'auteur encor plus que ses défauts. La même légéreté qui fit condamner *Athalie* pendant plus de vingt années par ce même peuple qui applaudissait à la *Judith* de *Boyer*, les mêmes prétextes qui servirent à jeter du ridicule sur un prêtre & sur un enfant, peuvent subsister aujourd'hui. Il est à croire qu'on dirait : Voilà une tragédie jouée dans un couvent ; *Statira* est religieuse, *Cassandre* a fait une confession générale, l'Hiérophante est un directeur, &c.

Mais aussi, il se trouvera des lecteurs éclairés & sensibles, qui pourront être attendris de ces mêmes ressemblances, dans lesquelles d'autres ne trouveront que des sujets de plaisanterie. Il n'y a point de royaume en Europe qui n'ait vu des

reines s'enſevelir les derniers jours de leur vie dans des monaſtères après les plus horribles cataſtrophes. Il y avait de ces aſiles chez les anciens, comme parmi nous. La *Calprenède* fait retrouver *Statira* dans un puits; ne vaut-il pas mieux la retrouver dans un temple?

Quant à la confeſſion de ſes fautes dans les cérémonies de la religion, elle eſt de la plus haute antiquité, & eſt expreſſément ordonnée par les loix de *Zoroaſtre*, qu'on trouve dans le *Sadder*. Les initiés n'étaient point admis aux myſtères ſans avoir expoſé le ſecret de leurs cœurs en préſence de l'être ſuprême. S'il y a quelque choſe qui conſole les hommes ſur la terre, c'eſt de pouvoir être réconcilié avec le ciel, & avec ſoi-même. En un mot, on a tâché de repréſenter ici ce que les malheurs des grands de la terre ont jamais eu de plus terrible, & ce que la religion ancienne a jamais eu de plus conſolant & de plus auguſte. Si ces mœurs, ces uſages ont quelque conformité avec les nôtres, ils doivent porter plus de terreur & de pitié dans nos ames.

Il y a quelquefois dans le cloître je ne ſais quoi d'attendriſſant & d'auguſte. La comparaiſon que fait ſecrètement le lecteur entre le ſilence de ces retraites & le tumulte du monde, entre la piété paiſible qu'on ſuppoſe y régner, & les diſcordes ſanglantes qui déſolent la terre, émeut & tranſporte une ame vertueuſe & ſenſible.

ACTE III.

SCÈNE II.

Les intrigues des cours, les cris des factions
Nont point encor troublé nos retraites obscures.

(*C'eſt l'Hiérophante qui parle.*)

CET exemple d'un prêtre qui ſe renferme dans les bornes de ſon miniſtère de paix, nous a paru d'une très-grande utilité, & il ſerait à ſouhaiter qu'on ne les repréſentât jamais autrement ſur un théâtre public qui doit être l'école des mœurs. Il eſt vrai qu'un perſonnage qui ſe borne à prier le ciel, & à enſeigner la vertu, n'eſt pas aſſez agiſſant pour la ſcène; mais auſſi il ne doit pas être au nombre des perſonnages dont les paſſions font mouvoir la pièce. Les héros emportés par leurs paſſions agiſſent, & un grand-prêtre inſtruit. Ce mélange heureuſement employé par des mains plus habiles pourra faire un grand effet ſur le théâtre.

On oſe dire que le grand-prêtre *Joad* dans la tragédie d'*Athalie* ſemble s'éloigner trop de ce caractère de douceur & d'impartialité qui doit faire l'eſſence de ſon miniſtère. On pourrait l'ac-

cuſer d'un fanatiſme trop féroce, lorſque rencontrant *Mathan* en conférence avec *Joçabeth*, au lieu de s'adreſſer à *Mathan* avec la bienſéance convenable, il s'écrie :

" Quoi! fille de David, vous parlez à ce
„ traître!
„ Vous ſouffrez qu'il vous parle! & vous ne
„ craignez pas
„ Que du fond de l'abîme entr'ouvert ſous ſes
„ pas,
„ Il ne ſorte à l'inſtant des feux qui vous em-
„ braſent,
„ Ou qu'en tombant ſur lui ces murs ne vous
„ écraſent!
„ Que veut-il? De quel front cet ennemi de
„ Dieu
„ Vient-il infecter l'air qu'on reſpire en ce lieu?„

Mathan ſemble lui répondre très-pertinemment en diſant,

" On reconnaît Joad à cette violence;
„ Toutefois il devrait montrer plus de prudence;
„ Reſpectez une reine &c. „

On ne voit pas non plus pour quelle raiſon *Joad* ou *Jojada* s'obſtine à ne vouloir pas que la reine *Athalie* adopte le petit *Joas*. Elle dit en propres termes à cet enfant: Je n'ai point d'héritier, je prétends vous traiter comme mon propre fils.

Athalie n'avait certainement alors aucun intérêt à faire tuer *Joas*. Elle pouvait lui ſervir de mère, & lui laiſſer ſon petit royaume. Il eſt très-naturel qu'une vieille femme s'intéreſſe au

ſeul rejeton de ſa famille. *Athalie* en effet était dans la décrépitude de l'âge. Les *Paralipomènes* diſent que ſon fils *Ochoſias* ou *Achaſia* avait quarante-deux ans quand il fut déclaré *Melk*, ou *Roitelet*. Il régna environ un an. Sa mère *Athalie* lui ſurvécut ſix ans. Suppoſons qu'elle fût mariée à quinze ans, il eſt clair qu'elle avait au moins ſoixante-quatre ans. Il y a bien plus. Il eſt dit dans le quatrième livre des Rois que *Jehu* égorgea quarante-deux frères d'*Ochoſias*, & cet *Ochoſias* était le cadet de tous ſes frères. A ce compte, pour peu qu'un des quarante-deux frères eût été majeur, *Athalie* devait être âgée de cent-ſix ans, quand le prêtre *Joad* la fit aſſaſſiner. (*a*)

Je n'examine point ici comment le père d'*Ochoſias* pouvait avoir quarante ans & ſon fils quarante deux quand il lui ſuccéda. Je n'examine que la tragédie. Je demande ſeulement de quel droit le prêtre *Joad* arme ſes Lévites contre la reine à laquelle il a fait ſerment de fidélité ? De quel droit trompe-t-il *Athalie* en lui promettant un tréſor ? De quel droit fait-il maſſacrer ſa reine dans la plus extrême vieilleſſe ?

(*a*) Voici le compte :

Athalie ſe marie à 15 ans. . .	15
Elle a quarante-deux fils. . .	42
Ochoſias le quarante-troiſième commence à régner à 42 ans.	42
Il règne un an.	1
Athalie règne après lui 6 ans. .	6
Somme totale . .	106

Athalie n'était certainement pas si coupable que *Jehu* qui avait fait mourir soixante & dix fils du roi *Achab*, & mis leurs têtes dans des corbeilles, à ce que dit le quatrième livre des rois. Le même livre rapporte qu'il fit exterminer tous les amis d'*Achab*, tous ses courtisans & tous ses prêtres.

Cette reine avait à la vérité usé de représailles. Mais appartenait-il à *Joad* de conspirer contre elle & de la tuer ? Il était son sujet, & certainement dans nos mœurs & dans nos loix il n'est pas plus permis à *Joad* de faire assassiner sa reine qu'il n'eût été permis à l'archevêque de Cantorbéry d'assassiner *Elisabeth*, parce qu'elle avait fait condamner *Marie Stuart*.

Il eût fallu, pour qu'un tel assassinat ne révoltât pas tous les esprits, que Dieu, qui est le maître de notre vie & des moyens de nous l'ôter, fût descendu lui-même sur la terre d'une manière visible & sensible, & qu'il eût ordonné ce meurtre; or, c'est certainement ce qu'il n'a pas fait. Il n'est pas dit que même *Joad* ait consulté le Seigneur ni lui qu'il ait fait la moindre prière avant de mettre sa reine à mort. *L'Ecriture* dit seulement qu'il conspira avec ses Lévites, qu'il leur donna des lances, & qu'il fit assassiner Athalie *à la porte aux chevaux*, sans dire que le Seigneur approuvât cette conduite.

N'est-il donc pas clair, après cette exposition, que le rôle & le caractère de *Joad* dans *Athalie*, peuvent être du plus mauvais exemple, s'ils n'excitent pas la plus violente indignation ? Car

pourquoi l'action de *Joad* ſerait-elle conſacrée ?

Dieu n'approuve certainement pas tout ce que l'hiſtoire des Juifs rapporte. L'Eſprit-Saint a préſidé à la vérité avec laquelle tous ces livres ont été écrits. Il n'a pas préſidé aux actions perverſes dont on y rend compte. Il ne loue ni les menſonges d'*Abraham*, d'*Iſaac* & de *Jacob*, ni la circiconſion impoſée aux Sichémites pour les égorger plus aiſément, ni l'inceſte de *Juda* avec *Thamar* ſa belle-fille, ni même le meurtre de l'Egyptien par *Moyſe*. Il n'eſt point dit que le Seigneur approuve l'aſſaſſinat d'*Eglon* roi des Moabites par *Aod* ou *Eud*; il n'eſt point dit qu'il approuve l'aſſaſſinat de *Sizera* par *Jaël*, ni qu'il ait été content que *Jephté*, encor teint du ſang de ſa fille, fît égorger quarante-deux mille hommes d'*Ephraïm* au paſſage du Jourdain, parce qu'ils ne pouvaient pas bien prononcer *Shibolet*. Si les Benjamites du village de Gabaa voulurent violer un Lévite, ſi on maſſacra toute la tribu de *Benjamin*, à ſix cens perſonnes près, ces actions ne ſont point citées avec éloge.

Le St. Eſprit ne donne aucune louange à *David* pour s'être mis, avec cinq cens brigands chargés de dettes, du parti du roitelet *Akis* ennemi de ſa patrie, ni pour avoir égorgé les vieillards, les femmes, les enfans & les beſtiaux des villages alliés du roitelet, auquel il avait juré fidélité, & qui lui avait accordé ſa protection.

L'Ecriture ne donne point d'éloge à *Salomon* pour avoir fait aſſaſſiner ſon frère *Adonija*, ni à *Bahaſa* pour avoir aſſaſſiné *Nadab*, ni à *Zimri* ou *Zamri* pour avoir aſſaſſiné *Ela* & toute ſafa-

mille, ni à *Hamri* ou *Homri* pour avoir fait périr *Zimri*, ni à *Jehu* pour avoir assassiné *Joram*.

Le St. Esprit n'approuve point que les habitans de Jérusalem assassinent le roi *Amasias*, fils de *Joas*, ni que *Sellum* fils de *Jabès* assassine *Zacharias* fils de *Jéroboam*, ni que *Manahem* assassine *Sellum* fils de *Jabès*, ni que *Facée* fils de *Romeli* assassine *Facéia* fils de *Manahem*, ni qu'*Ozée* fils d'*Ela* assassine *Facée* fils de *Romeli*. Il semble au contraire que ces abominations du peuple de Dieu sont punies par une suite continuelle de désastres presque aussi grands que ses forfaits.

Si donc tant de crimes & tant de meurtres ne sont point excusés dans l'*Ecriture*, pourquoi le meurtre d'*Athalie* serait-il consacré sur le théâtre ?

Certes, quand *Athalie* dit à l'enfant, je prétends vous traiter *comme mon propre fils*; *Joçabeth* pouvait lui répondre : " Eh bien, madame, " traitez-le donc comme votre fils, car il l'est : " vous êtes sa grand'mere; vous n'avez que lui " d'héritier; je suis sa tante : vous êtes vieille; " vous n'avez que peu de tems à vivre; cet en- " fant doit faire votre consolation. Si un étran- " ger & un scélérat comme *Jehu*, melk de Sa- " marie, assassina votre père & votre mère; s'il " fit égorger soixante & dix fils de vos frères, " & quarante-deux de vos enfans, il n'est pas " possible que pour vous venger de cet abomi- " nable étranger, vous prétendiez massacrer le " seul petit-fils qui vous reste : vous n'êtes pas " capable d'une démence si exécrable & si ab-

„ ſurde : ni mon mari, ni moi ne pouvons
„ avoir la fureur inſenſée de vous en ſoupçon-
„ ner : ni un tel crime, ni un tel ſoupçon ne
„ ſont dans la nature. Au contraire on élève ſes
„ petits-fils pour avoir un jour en eux des ven-
„ geurs. Ni moi, ni perſonne ne pouvons croire
„ que vous ayiez été à la fois dénaturée & in-
„ ſenſée. Elevez donc le petit *Joas* ; j'en aurai
„ ſoin, moi qui ſuis ſa tante, ſous les yeux de ſa
„ grand'mère.

Voilà qui eſt naturel, voilà qui eſt raiſonnable : mais ce qui ne l'eſt peut-être pas, c'eſt qu'un prêtre diſe : J'aime mieux expoſer le petit enfant à périr, que de le confier à ſa grand'mère ; j'aime mieux tromper ma reine, & lui promettre indignement de l'argent pour l'aſſaſſiner, & riſquer la vie de tous les Lévites par cette conſpiration, que de rendre à la reine ſon petit-fils. Je veux garder cet enfant, & égorger ſa grand'mère, pour conſerver plus long-tems mon autorité. C'eſt là au fond la conduite de ce prêtre.

J'admire, comme je le dois, la difficulté ſurmontée dans la tragédie d'*Athalie*, la force, la pompe, l'élégance de la verſification, le beau contraſte du guerrier *Abner* & du prêtre *Mathan*. J'excuſe la faibleſſe du rôle de *Joſabeth* ; j'excuſe quelques longueurs ; mais je crois que ſi un roi avait dans ſes états un homme tel que *Joad*, il ferait fort bien de l'enfermer.

ACTE IV.

SCÈNE II.

Profanes, c'en eſt trop. Arrêtez, reſpectez
Et le Dieu qui vous parle, & les ſolennités.

Il ſerait à ſouhaiter que cette ſcène pût être repréſentée dans la place qui conduit au périſtile du temple ; mais alors cette place occupant un grand eſpace, le veſtibule un autre, & l'intérieur du temple ayant une aſſez grande profondeur, les perſonnages qui paraiſſent dans ce temple ne pourraient être entendus. Il faut donc que le ſpectateur ſupplée à la décoration qui manque.

On a balancé long-tems ſi on laiſſerait l'idée de ce combat ſubſiſter, ou ſi on la retrancherait. On s'eſt déterminé à la conſerver, parce qu'elle paraît convenir aux mœurs des perſonnages, à la pièce qui eſt toute en ſpectacles, & que l'Hiérophante ſemble y ſoutenir la dignité de ſon caractère. Les duels ſont plus fréquens dans l'antiquité qu'on ne penſe. Le premier combat dans *Homere* eſt un duel à la tête de deux armées, qui le regardent, & qui ſont oiſives ; & c'eſt préciſément ce que propoſe *Caſſandre*.

ACTE V.

SCENE DERNIERE.

Apprends que je t'adore, & que je m'en punis.

(*Olimpie en ſe jetant dans le bûcher.*)

Le ſuicide eſt une choſe très-commune ſur la ſcène Françaiſe. Il n'eſt pas à craindre que ces exemples ſoient imités par les ſpectateurs. Cependant, ſi on mettait ſur le théâtre un homme tel que le *Caton d'Adiſſon*, philoſophe & citoyen, qui, ayant dans une main le *traité de l'immortalité de l'ame* de *Platon*, & une épée dans l'autre, prouve par les raiſonnemens les plus forts, qu'il eſt des conjonctures, où un homme de courage doit finir ſa vie, il eſt à croire que les grands noms de *Platon* & de *Caton* réunis, la force des raiſonnemens & la beauté des vers, pourraient faire un aſſez puiſſant effet ſur des ames vigoureuſes & ſenſibles, pour les porter à l'imitation dans ces momens malheureux où tant d'hommes éprouvent le dégoût de la vie.

Le ſuicide n'eſt pas permis parmi nous. Il n'était pas autoriſé ni chez les Grecs, ni chez les Ro-

mains par aucune loi, mais auſſi n'y en avait-il aucune qui le punît. Au contraire, ceux qui ſe ſont donné la mort, comme *Hercule*, *Cléomène*, *Brutus*, *Caſſius*, *Arria*, *Petus*, *Caton*, l'empereur *Othon*, &c. ont tous été regardés comme des grands-hommes & comme des demi-Dieux.

La coutume de finir ſes jours volontairement ſur un bûcher a été reſpectée de tems immémorial dans toute la haute Aſie; & aujourd'hui même encor, on en a de fréquens exemples dans les Indes orientales.

On a tant écrit ſur cette matière, que je me bornerai à un petit nombre de queſtions.

Si le ſuicide fait tort à la ſociété, je demande ſi ces homicides volontaires, & légitimés par toutes les loix, qui ſe commettent dans la guerre, ne font pas un peu plus de tort au genre humain ?

Je n'entends pas par ces homicides, ceux qui s'étant voués au ſervice de leur patrie & de leur prince, affrontent la mort dans les batailles : je parle de ce nombre prodigieux de guerriers auxquels il eſt indifférent de ſervir ſous une puiſſance ou ſous une autre, qui trafiquent de leur ſang comme un ouvrier vend ſon travail & ſa journée, qui combattront demain pour celui contre qui ils étaient armés hier, & qui, ſans conſidérer ni leur patrie, ni leur famille, tuent, & ſe font tuer pour des étrangers. Je demande en bonne foi ſi cette eſpèce d'héroïſme eſt comparable à celui de *Caton*, de *Caſſius* & de *Brutus*?

Tel ſoldat, & même tel officier, a combattu tour à tour pour la France, pour l'Autriche & pour la Pruſſe.

Il y a un peuple ſur la terre, dont la maxime non encor démentie, eſt de ne ſe jamais donner la mort, & de ne la donner à perſonne. Ce ſont les *Philadelphiens*, qu'on a ſi fortement nommés *Quakers* Ils ont même long-tems refuſé de contribuer aux frais de la dernière guerre qu'on faiſait vers le Canada, pour décider à quels marchands d'Europe appartiendrait un coin de terre endurci ſous la glace pendant ſept mois, & ſtérile pendant les cinq autres. Ils diſaient pour leurs raiſons que des vaſes d'argiles tels que les hommes, ne devaient pas ſe briſer les uns contre les autres pour de ſi miſérables intérêts.

Je paſſe à une ſeconde queſtion.

Que penſent ceux qui parmi nous périſſent par une mort volontaire? Il y en a beaucoup dans toutes les grandes villes. J'en ai connu une petite, où il y avait une douzaine de ſuicides par an. Ceux qui ſortent ainſi de la vie penſent-ils avoir une ame immortelle? Eſpèrent-ils que cette ame ſera plus heureuſe dans une autre vie? Croient-ils que notre entendement ſe réunit après notre mort à l'ame générale du monde? Imaginent-ils que l'entendement eſt une faculté, un réſultat des organes, qui périt avec les organes mêmes, comme la végétation dans les plantes eſt détruite quand les plantes ſont arrachées, comme la ſenſibilité dans les animaux, lorſqu'ils ne reſpirent plus, comme la force, cet

être métaphyſique, ceſſe d'exiſter dans un reſſort qui a perdu ſon élaſticité ?

Il ſerait à deſirer que tous ceux qui prennent le parti de ſortir de la vie, laiſſaſſent par écrit leurs raiſons, avec un petit mot de leur philoſophie. Cela ne ſerait pas inutile aux vivans & à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Fin du ſixième volume.

TABLE

DES PIÈCES

Contenues dans ce ſixième Volume.

TANCRÈDE, *tragédie*, pag. 1

Épître à Made. la Marquiſe de Pompadour, 3

ZULIME, *tragédie*, 97

A M. le Marq. Albergati, 99

Épître à Mlle. Clairon, 114

OLIMPIE, *tragédie*, 199

Fin de la table du ſixième volume.

N.o d' invent: ~~520~~ 30885

BIBLI
Sc
Pl
N